



HARLEQUIN

SHARON KENDRICK

Eprise d'un
milliardaire

collection *AZUR*



HARLEQUIN

SHARON KENDRICK

Eprise d'un
millionnaire

collection *Azur*

TOO PROUD TO BE BOUGHT

BARNABE D'ALBES

© 2011. Sharon Kendrick. © 2012, Traduction française :

Harlequin S.A.

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Couple : © ADA SUMMER/CORBIS

978-2-280-23812-0

Azur

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2011. Sharon Kendrick. © 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

1.

Incroyable.

C'était comme si elle contemplait une inconnue...

Une inconnue superbe, sexy et glamour !

Zara n'en croyait toujours pas ses yeux. Incrédule, elle fixait obstinément le miroir, bouche bée devant la silhouette délicate et sophistiquée qui lui faisait face... Celle d'une vraie femme. Jamais, de sa vie, elle n'avait ressemblé à *ça* ! Le satin vert acide de sa robe épousait outrageusement chacune de ses formes avant de descendre jusqu'à ses chevilles en vagues soyeuses. La tenue seule la changeait radicalement de son quotidien passé en vieux jeans et T-shirts informes, mais la métamorphose ne s'arrêtait pas là : quelques touches de pinceau appliquées par des mains expertes agrandissaient ses yeux de manière spectaculaire, révélant aussi la fine architecture de son visage. Son habituelle queue-de-cheval avait fait place à un authentique chignon de *lady*, lisse et lumineux, offrant sa nuque gracile aux regards. De faux diamants brillaient à ses oreilles et une rivière tout aussi factice étincelait à son cou, apportant une dernière touche de lumière magistrale à sa nouvelle apparence.

Elle plissa les yeux et fit la moue : tout cela n'était-il pas un peu trop... exagéré ? Ostensible ?

Résistant à la tentation de ronger ses ongles soigneusement manucurés, elle baissa les yeux vers son amie, toujours à genoux à ses pieds, une pelote d'aiguilles en main.

— Emma, je ne peux pas...

— Tu ne peux pas quoi ? grommela Emma en vérifiant l'ourlet.

— Je ne peux pas m'introduire à cette soirée ! Je suis une serveuse, pas une spécialiste des mondanités ! Je ne peux pas non plus prendre pour cible un milliardaire russe sous prétexte que tu penses que ce serait bon pour tes affaires, et je ne peux pas porter une tenue qui me donne l'impression de me promener toute nue. Tu veux que je poursuive la liste ?

Emma ôta l'aiguille de sa bouche et haussa les épaules.

— C'est ridicule. Bien sûr que tu peux. C'est un service que tu nous rends à toutes les deux. Moi, je peux exposer l'une de mes robes devant l'un des hommes les plus riches du monde, et toi... Tu gagnes ta première soirée à l'extérieur depuis Dieu sait combien de temps. Crois-moi, Zara, on ne tombe pas tous les jours sur une chance pareille. Nikolai Komarov est à la tête d'une chaîne de magasins présents dans toutes les plus grandes villes de la planète et s'y connaît mieux que quiconque en matière de jolies femmes. Il meurt d'envie que je dessine une collection pour lui, ou que j'habille sur mesure sa dernière maîtresse en date ; il ne le sait pas encore, voilà tout.

Zara jeta un coup d'œil vers le magazine *people* ouvert à la page où s'étalait une grande photo en noir et blanc de l'oligarque russe. Des frissons la parcoururent de plus belle, et les doutes la submergèrent : il y avait quelque chose de glaçant dans l'intensité de ce regard aussi tranchant que des lames de rasoir...

— Et je suis censée lui remettre ta carte de visite ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Pourquoi pas ?

— Mais parce que... C'est comme si je devais jouer les marchands de tapis en pleine soirée mondaine !

— Pas du tout. Tout le monde fait ça. Dans les affaires, on appelle ça travailler en *networking*. Tu ne fais de mal à personne, n'est-ce pas ? Et de toute façon, tu as *besoin* de vivre un moment comme celui-ci. A quand remonte ta dernière sortie, ta dernière soirée de détente ?

De « détente » ?... Zara sentit ses doigts se crispier sur la petite pochette brodée de perles que son amie lui faisait porter, en lieu et place de sa vieille besace. Emma venait de viser juste. Une éternité s'était effectivement écoulée depuis son dernier moment de loisir... Car aller faire les courses à l'épicerie ou le plein de médicaments à la pharmacie n'entraîne pas dans cette catégorie, elle devait bien le reconnaître. La maladie de sa marraine adorée avait été si longue que sa mort lui était presque apparue comme un soulagement, après le chagrin constant et l'impuissance qu'elle avait ressentis devant sa déchéance.

Durant des mois, la vie de Zara s'était réduite aux murs de la petite chambre où elle prenait soin d'une vieille femme avec laquelle elle ne partageait aucun lien de sang. Sa loyauté pour celle qui l'avait recueillie après la disparition de ses parents l'avait contrainte à abandonner ses études du jour au lendemain — et sans un regret. Jour et nuit, elle avait assumé seule toutes les tâches, depuis la préparation des repas jusqu'aux visites des médecins en passant par les factures médicales. Ses rares moments de liberté n'avaient été consacrés qu'à officier comme serveuse auprès de la société de traiteur à domicile de la mère d'Emma.

Quand, enfin, cette époque terrible s'était achevée, quand elle avait répondu aux dernières cartes de condoléances, Zara s'était sentie très seule. Elle avait vécu trop d'événements pénibles pour retourner à sa vie d'étudiante insouciant d'un simple claquement de doigts. Il restait encore beaucoup de factures à régler, et sa détermination à conserver la petite maison dont elle avait hérité l'emportait sur toute autre priorité. Un avenir incertain s'ouvrait à elle, menaçant, et elle avait peur.

— Alors pourquoi ne pas t'octroyer un peu de bon temps, Zara ? insista Emma. Pourquoi ne pas être Cendrillon pour un soir et danser à t'en faire tourner la tête ? Tu sais que tu me rendrais un fier service par ailleurs.

Pour toute réponse, Zara sourit mais n'en resta pas moins plongée dans ses pensées. Était-ce possible, vraiment ? S'il suffisait de danser pour faire disparaître tous ses soucis, la vie serait beaucoup plus simple. Néanmoins, Emma avait sans doute raison. Qu'est-ce qui l'empêchait de s'offrir un peu de légèreté ? A moins d'avoir envie d'une nouvelle soirée à se ronger les sangs, toute seule, devant une liasse de papiers aux chiffres terrifiants !

— Bon, d'accord, lâcha-t-elle en jetant un dernier regard dans la psyché. Je vais y aller. Je serai heureuse de porter cette magnifique création originale, et je tenterai de m'amuser un peu, pour une fois... De boire du champagne au lieu de le servir ! Je te promets d'aborder ton milliardaire russe et de lui remettre ta carte. Ça te va ?

— Parfait ! J'ai averti les autres serveuses, et elles trouvent que c'est un plan génial. Mais, à vrai dire, elles n'oseraient sûrement pas prétendre le contraire, puisque c'est maman qui les

emploi et qu'elle est encore à l'étranger pour le moment... Allons, vas-y, maintenant ! A toi de jouer !

Zara prit les billets que son amie lui tendait et, perchée sur ses talons aiguilles, quitta le studio d'un pas de jeune caneton découvrant le monde.

Mieux valait ne pas se retourner et ne surtout pas réfléchir, pour ne pas changer d'avis ! songea-t-elle.

Aussi s'empressa-t-elle de hélér un taxi, refusant d'accorder une pensée supplémentaire à un plan qui lui paraissait de plus en plus dément.

En cette soirée d'été, l'air était doux, et tous les parterres de fleurs de la capitale semblaient épanouis. Londres rayonnait. La promenade était exquise, mais dès que la voiture parvint devant l'ambassade, Zara sentit son cœur s'affoler dans sa poitrine. Seigneur, elle était une simple serveuse déguisée en femme du monde... Cela s'appelait une imposture ! Et si on la jetait dehors ? Et si elle faisait éclater un scandale ?

Pourtant, l'homme qui lui prit son billet à l'entrée ne parut pas troublé le moins du monde et la gratifia, au contraire, d'un sourire admiratif, tandis qu'elle retenait son souffle pour pénétrer dans la salle de bal.

Le lieu était spectaculaire. Le scintillement des lustres à pampilles irisait de mille nuances de rouges les roses disposées dans de hautes vasques. Un quartet à cordes jouait devant une piste de danse déserte, et Zara lança un regard curieux sur les autres invités, vêtus de tenues toutes plus raffinées les unes que les autres. Les femmes rayonnaient tout particulièrement... Mais leurs diamants à elles étaient des *vrais*, et elle sentit l'angoisse revenir : on allait forcément remarquer que les siens étaient en toc ! Comment diable allait-elle impressionner ce milliardaire russe avec ce qu'elle portait : un simple fourreau de satin créé par une ambitieuse jeune étudiante en couture ? Il y avait tant de femmes drapées dans les créations des plus célèbres couturiers du monde, ici !

A peine entrée, elle surprit le regard de quelques hommes se tourner dans sa direction, vite imités par les femmes qu'ils accompagnaient. Oh ! Non... Avaient-ils deviné qu'elle était entrée ici de manière illicite, telle une voleuse, une tricheuse ? Soudain, le plan délirant d'Emma lui parut voué à un échec certain. Le cœur battant à se rompre, elle alla prendre une coupe de champagne au buffet et en avala rapidement une gorgée. Un peu de fraîcheur se répandit, pétillante, dans sa gorge trop sèche. Bien. L'alcool saurait peut-être la détendre, d'autant plus que certaines serveuses lui sourirent ou lui adressèrent un clin d'œil pour lui signifier qu'elles la reconnaissaient. Zara leur répondit par un hochement de tête entendu.

Tous ces saluts avaient de quoi lui mettre un peu de baume au cœur, mais... Une impression désagréable la maintenait dans son malaise. C'était indéfinissable, mais son sixième sens lui soufflait qu'elle était épiée.

Bon, elle devenait complètement paranoïaque, songea-t-elle en buvant encore un peu de champagne.

Malheureusement, la sensation bizarre persistait, et elle balaya la salle du regard avant de repérer une paire d'yeux braqués sur elle.

Là-bas, de l'autre côté de l'immense pièce, un homme la fixait.

Et cet homme se distinguait de tout le reste des convives. Il était impossible de ne pas le remarquer. Avec ses cheveux d'un châtain mordoré, ses yeux d'un bleu de glacier, sa bouche dure et arrogante, il émanait de toute sa personne une aura de sensualité débridée. Zara nota aussi qu'il était grand. Ses pommettes saillantes et son regard particulièrement hypnotique lui rappelaient vaguement quelque chose...

Et elle comprit soudain pourquoi !

Un frisson la parcourut. Non, elle ne faisait pas erreur. Cet homme était Nikolai Komarov — l'oligarque russe, la raison de sa présence ici ce soir... La cible d'Emma.

Eh bien ! Sa première réflexion fut que la photographie du magazine ne lui avait pas rendu justice. Certes, il ne manquait pas de séduction, sur papier glacé, mais en chair et en os, il était tout simplement... *parfait*. Sublime.

Toutefois, sa seconde pensée fut qu'il était l'homme le plus intimidant qu'elle eût jamais rencontré. Son visage avait quelque chose d'un diamant brut, avec ses contours durs et anguleux. Le bleu polaire de ses yeux accentuait cette impression.

Quant au reste de son corps... Zara déglutit péniblement. Le milliardaire était connu pour sa puissance et son extraordinaire fortune mais, en personne, il incarnait avant tout la masculinité à l'état pur. Un superbe costume mettait en valeur sa silhouette virile, soulignant ses épaules larges, son torse solide et ses longues jambes musculeuses. Avec son port de tête aristocratique, il se tenait très droit, et comme il demeurait également immobile, Zara eut l'impression de contempler une statue de cire.

Cependant, aucune statue de cire ne pouvait lancer des regards si troublants. Une nouvelle fois, elle sentit un courant d'air froid lui courir sur la peau. Pourquoi cet homme la contemplait-il avec cette insistance ?

Depuis l'endroit où il se tenait, à l'extrémité de la salle de bal, Nikolai vit la femme tourner la tête vers lui. Son corps se tendit instantanément. Pourtant, il avait plus que l'habitude de faire l'objet des regards admiratifs de la gent féminine. C'était même un phénomène constant, très banal, dans sa vie. Mais le regard que lui lançait cette femme-là appartenait à une catégorie inédite, complètement inattendue. C'était celui d'une biche apeurée venant de découvrir un chasseur sanguinaire à quelques mètres d'elle ! Non, Nikolai n'était guère coutumier de ce genre de regard.

Qui diable était-elle ? Il l'avait remarquée à l'instant où elle avait franchi le seuil de la salle de bal, dans son extraordinaire fourreau vert. Depuis lors, il lui avait été impossible de la quitter des yeux. Un ingrédient mystérieux la rendait très différente de toutes les autres femmes présentes à la réception de ce soir, mais il était incapable de le définir. Par ailleurs, il ne s'expliquait pas que l'inconnue ignore absolument tout le monde, ici, à l'exception des serveuses, auxquelles il l'avait vue adresser un sourire embarrassé.

Avec le regard aiguisé du connaisseur, il la détailla de pied en cap. Contrairement aux femmes

qui les entouraient, elle n'avait pas le visage retouché par des injections de quelque produit que ce fût, et sa chevelure brillait, révélant sa jeunesse. C'était toutefois son corps qui avait retenu son attention. Oui, elle avait un corps tout simplement extraordinaire : tout en courbes délicieuses autour d'une taille fine — fine, mais pas maigre à l'excès comme celle de ces mannequins anorexiques qui hantaient également la pièce, avec leur teint pâle et maladif.

Intrigué, il laissa errer son regard sur ses épaules nues. Sa peau paraissait plus fine, plus douce encore que la soie de sa robe. Bon sang, ce décolleté aurait damné un saint ! Sa ravissante petite poitrine ronde, moulée par l'étoffe, semblait appeler les baisers d'un homme.

Sans plus hésiter, Nikolai reposa sa coupe de champagne sur le plateau d'une serveuse et observa encore, amusé, la jeune femme qui lui lançait un curieux coup d'œil effaré. La suite était prévisible. D'un instant à l'autre, elle allait se diriger vers lui, et ses yeux n'exprimeraient plus qu'une demande faussement timide et gourmande.

Sûr de lui, il attendit.

Mais elle ne vint pas.

Désarçonné, il scruta plus attentivement l'étrange apparition. Soudain, elle parut hésiter à venir à sa rencontre, mais se ravisa, tourna aussitôt les talons et se dirigea dans la direction opposée à la sienne. Et Nikolai manqua en rester bouche bée.

Elle venait de lui tourner le dos !

Cette fois, sa curiosité était à son comble. Tous ses instincts de chasseur, endormis par l'habitude d'être la proie des femmes, se réveillèrent et firent bouillir son sang dans ses veines. A quoi jouait-elle ? N'avait-elle décidé de se retourner que pour lui offrir le spectacle de son adorable petit fessier rebondi ? Nikolai poussa un long soupir en fixant le galbe parfait de cette charmante chute de reins. Qui aurait pu nier qu'elle méritait, en effet, d'être longuement admirée ?

Tel un pantin qui aurait brisé ses fils, il se précipita à sa suite.

Zara sentait des picotements dans sa nuque, tandis que son cœur battait à tout rompre et qu'elle tentait de fuir cette pièce le plus vite possible. Non, non, elle n'était pas paranoïaque, et son imagination ne lui avait joué aucun tour : *il* était bel et bien en train de la suivre ! Le Russe terrifiant et irrésistible, au regard plus dur qu'un iceberg, celui-là même qui s'était changé en statue de sel sous ses yeux quelques secondes plus tôt, arpentait maintenant la grande salle d'un pas vif pour la rejoindre.

Seigneur, que faire ? L'avait-il percée à jour ? Savait-il qu'elle n'avait rien à faire dans cette bonne société, et qu'elle s'y était introduite par effraction ? Dans ce cas, mieux valait qu'elle parvienne avant lui à la sortie de l'immeuble, qu'elle saute dans le premier bus et appelle Emma pour lui annoncer que son « idée géniale » avait viré au fiasco complet en quelques minutes !

Car, de toute façon, ce projet de remettre à un étranger de la stature de ce milliardaire la carte de visite de son amie couturière était grotesque, et elle se demandait maintenant comment elle avait

pu se laisser entraîner dans cette folie. Où aurait-elle trouvé le cran de faire une chose pareille ?

Risquant un coup d'œil rapide derrière elle, Zara s'aperçut que son poursuivant s'était fait happer par la foule. Elle accéléra le pas autant qu'elle le pouvait, juchée sur ses talons de cigogne. Après avoir encore contourné quelques grappes d'hôtes massés à l'entrée, elle alla se cacher derrière une énorme colonne de marbre. Il lui suffirait de rester ici le temps d'avoir acquis la certitude que le Russe ne la suivait plus.

Au bout d'un moment, un étrange mélange de soulagement et de déception la gagna : le regard de glace avait disparu corps et biens, et elle pouvait donc...

— S'il vous plaît ?

Zara fit un bond en entendant ces mots, prononcés par une voix grave mâtinée d'un accent irrésistible.

Puis, alors que son sang se remettait à pulser violemment dans ses veines, elle s'enjoignit au calme : il fallait absolument qu'elle prétende ne pas avoir conscience qu'il l'avait suivie.

Lentement, elle se retourna pour faire face à un homme dont les traits et la peau diaphane étaient d'une telle pureté qu'elle en eut le souffle coupé. Une sorte d'éclat brûlant illuminait ses extraordinaires yeux bleus.

Il fallait qu'elle l'ignore, qu'elle joue les innocentes et qu'elle fasse comme si elle ne l'avait jamais vu avant cet instant, se répéta-t-elle en s'efforçant d'afficher un sourire naturel.

— Etiez-vous en train de me fuir ? demanda-t-il, avant même qu'elle n'ait eu le temps d'articuler un son.

Ça alors ! Quelle audace ! Il aurait mérité une réplique cinglante, pour oser manifester cette arrogance, mais Zara n'oubliait pas qu'elle devait avant tout éviter de causer une scène ou un esclandre.

Aussi rassembla-t-elle toutes ses forces pour prendre une pose hautaine et flegmatique. Ignorant les battements frénétiques de son cœur, elle planta son regard dans le sien et rétorqua d'un ton calme :

— Et pourquoi pensez-vous que je devrais vous fuir, monsieur ?

— Eh bien, cela dépend, répondit-il à voix basse, en faisant courir son regard sur ses épaules nues.

A son grand dam, Zara sentit son corps réagir sans ambiguïté — preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que cet homme était redoutablement dangereux !

Il *flirtait* avec elle ! Or, elle était incapable de se sentir à l'aise dans un tel contexte. Mais pourquoi s'être donné tant de peine pour jouer le rôle d'une femme du monde sophistiquée si elle devait se retrouver, au premier obstacle venu, dans la peau d'une fillette terrorisée ? Elle tenta de se rappeler le jeu des actrices qu'elle avait vues dans des films romantiques et d'imiter leur aplomb.

— Vraiment ? s'enquit-elle d'un ton faussement étonné. Et de quoi ?

2.

Nikolai ne put réprimer un sourire de satisfaction. C'était mieux, beaucoup mieux... Durant un moment, il avait cru qu'elle était sincère, qu'elle souhaitait réellement fuir sa compagnie. Or, quand avait-il dû souffrir de ce genre de camouflet pour la dernière fois ?

Jamais !

S'il avait la réputation de soigner sa phobie de l'engagement, il restait un maître insurpassable dans l'art de mettre les plus belles femmes à ses pieds. Toutes lui mangeaient dans la main, toutes étaient prêtes à payer le prix fort pour passer ne serait-ce qu'une nuit dans ses bras.

Le plaisir de la victoire s'infiltra en lui, tandis qu'il prenait conscience que, vue de près, la beauté de la jeune femme était spectaculaire.

— Cela dépend de votre capacité à vous frotter à certains hommes, particulièrement difficiles et exigeants, ironisa-t-il, tout en admirant son visage aux traits purs, sa peau satinée et sa ravissante bouche en cœur.

Zara eut le plus grand mal à rester de marbre. Durant un instant, elle oublia la raison de sa présence ici et sa promesse de rendre service à son amie. Ses pensées la ramenaient vers les personnes merveilleuses qu'elle avait rencontrées, dans le corps médical, quand elle soignait sa marraine. Des personnes débordant de bonne volonté et de compréhension, prêtes à vivre chaque jour des situations extrêmement pénibles, à endurer toute la misère humaine sans jamais se plaindre. Difficile de ne pas mettre en balance leur stoïcisme et leur générosité avec l'arrogance inouïe qu'affichait son interlocuteur.

Malgré elle, elle observa son costume de luxe, un smoking dont le prix correspondait certainement à l'entretien d'une famille moyenne durant quatre ou cinq mois. Elle songea aussi à la pile de factures qui l'attendait chez elle, et une sorte de mouvement de rébellion, assoupi au fond de son être, se réveilla soudain. Après tout, mieux valait qu'elle se concentre sur ce début de colère plutôt que sur l'étrange bouillonnement de sensations que cet homme faisait naître en elle. Car elle sentait une étrange boule de chaleur se former au creux de son ventre et ses seins se tendre sous la soie, chaque fois qu'elle soutenait le regard de l'impressionnant milliardaire.

— La plupart des gens évitent de confesser leurs défauts lors d'une première rencontre, observa-t-elle sèchement.

A peine eut-elle prononcé ces mots que les yeux bleu glacier s'animèrent d'une lueur malicieuse.

— Seriez-vous en train de suggérer qu'il y en aura une deuxième ? Hum... N'est-ce pas un peu présomptueux de votre part ? A moins que vous ne teniez pour acquis que tous les hommes capitulent à l'instant où ils font votre connaissance, et expriment aussitôt le désir de vous revoir ?

Zara se retint de ne pas éclater de rire. Son expérience amoureuse était fort réduite et elle avait l'impression qu'il y avait des siècles qu'elle n'avait pas fréquenté un homme. En quittant l'université pour soigner sa marraine, elle avait également tiré un trait sur toute forme de vie

nocturne.

— Pour tout vous dire, je ne tiens *jamais* rien pour acquis, rétorqua-t-elle. Et je n'ai certainement pas pour habitude de faire des généralisations sur le sexe opposé.

Un long silence suivit sa tirade. Elle commençait à regretter de s'être montrée aussi sèche quand il lui tendit brutalement la main.

— Je m'appelle Nikolai Komarov, dit-il.

Cette fois, Zara se sentit rougir de confusion.

Il la plaçait au pied du mur, puisqu'elle aurait dû répondre : « Oui, je le sais très bien. Je sais aussi que vous êtes un homme redoutablement influent, que vous possédez des chaînes de grands magasins partout dans le monde et que vous collectionnez les femmes sublimes. Or, voyez-vous, il se trouve que ma meilleure amie est couturière. Ma robe vous plaît-elle ? C'est elle qui l'a conçue ! Tenez, prenez sa carte et ne manquez pas de vous renseigner sur son travail... »

Hélas, alors qu'elle se sentait aspirée par ce regard inquisiteur, elle comprit qu'il lui serait impossible de débiter un tel discours. C'était au-dessus de ses forces. Et il y avait pire : elle prenait *plaisir* à flirter ainsi avec lui. Seigneur, il fallait lui répondre quelque chose, n'importe quoi...

— Euh... Vous êtes russe, n'est-ce pas ?

— Vous êtes très perspicace, rétorqua-t-il d'un ton moqueur. Mais vous ne m'avez pas dit votre nom. Vous êtes ?

La situation se corsait. Bien sûr, elle pouvait inventer n'importe quel nom, mais n'était-elle pas déjà suffisamment empêtrée dans ses mensonges ? Et puis, de toute façon, elle ne le reverrait jamais.

— Zara, répondit-elle d'un ton nerveux. Zara Evans.

— Quel nom magnifique, répondit-il, sans la quitter des yeux, tout en s'approchant encore un peu pour susurrer : Un nom qui va à ravir à une femme aussi belle.

Zara n'était guère habituée à recevoir des compliments. Gênée, elle se sentit rougir de plus belle, mais se répéta qu'il valait mieux ne pas accorder trop d'importance au bagou d'un séducteur patenté.

— Puis-je vous offrir un verre, Zara ? suggéra-t-il, comme elle ne répondait pas.

— Non, merci. J'en ai déjà pris un.

— Oh ! Mais je crois qu'un second resterait dans les limites du raisonnable.

— Euh, je... En fait il faut que je m'en aille, assura-t-elle d'un ton précipité.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Elle chercha en vain une bonne raison, mais Nikolai Komarov était bien placé pour savoir qu'elle venait à peine d'arriver.

— En fait, vous n'avez aucune raison de partir si tôt, n'est-ce pas ? lança-t-il en la couvant d'un regard de braise. Surtout que l'orchestre est en train de jouer et que je me sens incapable de

résister au besoin de danser avec vous. Ne partez pas. Suivez-moi.

Horriifiée, Zara le sentit lui prendre la main, entrelacer ses doigts aux siens et l'entraîner vers la piste. Trop troublée par le contact de sa peau contre la sienne, elle eut besoin de quelques instants pour réagir.

— Mais... Nous ne pouvons pas danser ! protesta-t-elle, dès qu'ils se trouvèrent devant l'orchestre.

— Pourquoi pas ?

— Mais... Parce que...

— Cessez de dire « parce que », coupa-t-il avec autorité. Venez plutôt danser avec moi.

Il baissa la tête vers elle, planta son regard dans le sien et ajouta d'une voix ensorcelante :

— Vous savez très bien que vous en avez envie.

Si seulement elle avait pu répliquer que ce n'était pas vrai ! songea-t-elle. Mais à sa grande honte, elle sentait tout son corps vibrer de désir, et dès que son partenaire plaqua une main contre sa taille, dès qu'ils se mirent à tourner au rythme de la valse, un sentiment grisant et délicieux l'envahit.

— Vous voyez bien, observa-t-il d'un ton triomphant, tout en l'attirant encore plus près de lui. Vous en avez toujours eu envie...

Un vertige redoutable s'empara de ses sens. Comment se défendre ? se demanda-t-elle. Elle sentait les mains douces et solides de son cavalier glisser le long de son dos, allumant un brasier en elle. Une aura surpuissante se dégageait de ce corps masculin plaqué contre le sien, et elle avait soudain l'impression d'être nue, sous l'étoffe trop fine de ce fourreau qui la moulait sans pudeur.

— Détendez-vous, ordonna-t-il soudain d'une voix envoûtante.

— Comment voulez-vous que je me détende alors que tout le monde nous regarde ? regimba-t-elle, au comble de la gêne.

— Ignorez-les, répondit-il en haussant les épaules. Les hommes nous regardent parce qu'ils m'envient, et les femmes parce qu'elles vous jalouent.

Eh bien, cet homme n'oubliait jamais son incroyable arrogance, songea-t-elle, peu convaincue de la véracité de la première partie de ce commentaire. Pourquoi diable d'autres hommes auraient-ils envié Nikolai ? Il y avait un nombre incalculable de femmes infiniment plus séduisantes qu'elle, dans cette salle. En outre, ces femmes-là étaient riches et capables de danser sans redouter à chaque instant de commettre un faux pas à cause de la hauteur de leurs talons.

Pourtant, elle sentait les angoisses et l'embarras s'évanouir peu à peu. La musique était merveilleuse, ainsi que la sensation de tourner entre les bras du plus bel homme du monde, qui la couvrait de compliments et plongeait son fascinant regard dans le sien. Jamais elle n'avait vécu un moment pareil, aussi excitant, étourdissant... La dernière fois qu'elle avait dansé, c'était dans un horrible night-club trop bruyant. Non, jamais elle n'avait senti son cœur battre ainsi !

— Oui, vous avez raison, répondit-elle. C'est seulement que je n'ai pas l'habitude de danser.

— Ah ? Pourquoi cela ?

Zara ne savait que répondre. Même si elle ne s'était pas retrouvée enfermée dans une chambre,

durant des mois, au chevet d'une mourante, aucune circonstance vraisemblable n'aurait pu l'entraîner à vivre un moment semblable à celui-ci, et à danser la valse dans une robe de rêve sous la coupole d'une ambassade.

Intriguée par son compagnon, elle releva les yeux vers lui. Quel âge pouvait-il avoir ? C'était difficile à déterminer, même s'il était clair qu'il était plus âgé qu'elle. Chaque trait de son visage reflétait la maturité et l'expérience. Quant aux légères rides au coin de ses extraordinaires yeux bleus, elles exprimaient tout son cynisme.

— Parce que..., hésita-t-elle.

— Et voilà. Vous recommencez. Ce satané « parce que », encore une fois. On ne vous a jamais dit que la répétition est ennuyeuse ?

— Vous m'avez posé une question, je tentais d'y répondre, répliqua-t-elle, offusquée.

— Oui, je sais que je vous l'avais posée, mais... Finalement, je trouve le langage de votre corps beaucoup plus explicite.

— Ça alors ! Vous êtes bien audacieux !

Il sourit, se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille :

— Oui, je le sais. Mais c'est vous qui me rendez audacieux, Zara. Et vous ? Vous ne sentez pas cette audace vous gagner ?

— Non, mentit-elle.

— Bien sûr que si, assura-t-il. Allons, soyez honnête. Admettez-le.

Il fallait qu'elle en finisse avec cette danse, songea-t-elle, prise de panique. Tout de suite ! Qu'elle sorte de cette salle et qu'elle ne s'arrête pas avant d'avoir atteint la rue. Si elle agissait avec fermeté, il n'oserait pas la poursuivre, et encore moins prendre le risque d'un esclandre public.

Ignorant la force de son désir, elle parvint à s'extirper de son emprise et lança sèchement :

— Je dois *vraiment* partir.

La musique s'arrêta et, cette fois, il hocha la tête en signe de reddition.

— Très bien. Je vais vous raccompagner chez vous. Et avant que vous ne commenciez à protester, mieux vaut que vous sachiez que je ne vous laisserai pas rentrer seule. A moins que vous n'ayez laissé votre propre voiture à proximité ?

Seigneur, oserait-elle le prendre au mot et prétendre que l'une des superbes berlines garées devant l'ambassade était la sienne ? Hum. Et ensuite ? Il insisterait forcément pour la regarder partir... Elle n'allait tout de même pas forcer une voiture uniquement pour l'empêcher de l'importuner plus longtemps ! Elle était déjà engloutie dans l'imposture jusqu'aux yeux.

— Euh, non, je suis venue en taxi, admit-elle. Mais... Où habitez-vous ?

— J'ai une maison de l'autre côté du parc, annonça-t-il tranquillement.

Oui, bien sûr. Dans le quartier le plus chic de Kensington. Alors qu'elle se débattait dans la plus complète indécision, elle se rendit compte qu'il serait stupide de laisser filer cette ultime chance. Oui, pourquoi ne pas accepter son offre, puisque c'était sa dernière opportunité de lui tendre la

carte d'Emma ? Elle la lui glisserait au moment où ils se diraient au revoir. Après tout, il venait d'admirer sa tenue.

— Bon... C'est entendu. Mais, euh, je vis un peu plus loin et la voiture pourra vous déposer le premier, avant de me reconduire jusque chez moi.

Un sourire mystérieux se dessina sur le visage de Nikolai.

— Parfait. Allons-y.

Une longue et noire limousine les attendait lorsqu'ils sortirent de la résidence de l'ambassadeur, dans la fraîcheur et le calme de la nuit.

Zara avait pleinement conscience de pénétrer dans un autre monde à l'instant où elle s'installa sur l'immense banquette de cuir flanquée de trois strapontins et d'une cave à liqueurs. Séparé du chauffeur par une vitre teintée, l'habitacle exhalait le luxe, et, à peine Nikolai eut-il pris place près d'elle, que Zara douta de s'être montrée très sage en acceptant de voyager en compagnie d'un homme au charme aussi dévastateur.

— Vous savez, il est encore très tôt, observa-t-il, les yeux rivés sur ses épaules nues.

Incapable d'échapper à son regard, Zara lutta contre le flux d'émotions intenses qui lui nouait la gorge et répondit maladroitement :

— Oui, apparemment.

— Et nous sommes très près de chez moi, ajouta-t-il, alors que la limousine traversait la ville en silence.

Il avait pris une intonation désinvolte, comme si cette idée venait tout juste de lui traverser l'esprit.

— Vous pourriez venir prendre un dernier verre, si vous voulez, ajouta-t-il.

Toujours en proie à une lutte impitoyable, Zara était écartelée entre le discours de sa raison et les exigences de ses sens. L'invitation d'un parfait étranger à venir « boire un dernier verre » chez lui était tout simplement inacceptable. Hélas, l'hôte en question n'était pas n'importe qui : il s'agissait de l'homme le plus séduisant, le plus irrésistible qu'elle eût jamais rencontré. Cendrillon n'était-elle pas autorisée à jeter un regard sur le palais du prince avant que ses atours somptueux ne se changent en guenilles ?

— Eh bien... Je pourrais, concéda-t-elle d'une voix hésitante.

— Et vous n'êtes pas sûre ?

— A votre avis ?

— A mon avis, vous en avez envie, répliqua-t-il.

Zara éclata de rire.

— Il n'est pas toujours sage de faire tout ce dont on a envie.

— Ah non ? J'ai toujours pensé exactement le contraire. La vie est trop courte pour être soumise à l'étiquette sociale.

Avec un sourire en coin, il se pencha vers elle et ajouta :

— Et si je vous donne ma parole qu'il ne s'agira que d'un verre rapide, et que ma voiture vous attendra pour vous reconduire où vous voulez ? Qu'en pensez-vous ?

Ce qu'elle en pensait ? Que c'était la proposition la plus tentante qu'elle ait entendue depuis des lustres ! Un voile noir était tombé sur son univers, depuis bien longtemps. Qui oserait lui reprocher de fuir la tragédie de l'existence pour savourer un bref moment de pur plaisir ?

Pourtant, quelque chose la retenait...

Elle savait bien au fond que son désir l'aveuglait. Elle avait affaire à un homme expérimenté, un fauve, un collectionneur de conquêtes — et il aurait fallu qu'elle soit folle pour se jeter délibérément entre ses griffes en ignorant qu'il ne ferait d'elle qu'une bouchée.

Aussi secoua-t-elle énergiquement la tête pour décliner l'invitation.

— C'est très aimable à vous, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée, déclara-t-elle avec la même détermination que celle qu'elle avait manifestée face à une armée de médecins pour garder sa marraine chez elle jusqu'à la fin.

Il parut décontenancé, mais reprit très vite :

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

— Bien. Dans ce cas...

La limousine venait de s'arrêter. Il se pencha vers elle, la regarda au fond des yeux et murmura :

— Il ne me reste plus qu'à vous embrasser ici pour vous souhaiter une bonne nuit, *milaya moya*.

Zara enfonça ses ongles dans le cuir de la banquette et répliqua, le cœur affolé :

— Vous embrassez toujours les femmes que vous connaissez à peine pour leur souhaiter bonne nuit ?

— Non, pas toujours. *Niet*. Mais vous m'avez tenté durant la soirée entière, dès l'instant où je vous ai poursuivie. Et je ne me souviens même plus de la dernière fois où j'ai pris une femme en chasse... Si j'ose dire. Mais c'était littéralement, dans votre cas.

Oh ! Seigneur, si seulement il savait pourquoi elle s'était enfuie ! La culpabilité assaillit soudain Zara.

— Mais...

— Chut, coupa-t-il en s'emparant de ses lèvres pour les couvrir des siennes.

Il y avait si longtemps que Zara n'avait pas été embrassée... Et jamais aucun homme ne l'avait embrassée comme le fit Nikolai Komarov. Elle sentit tout son corps se mettre à trembler. Un vertige incompréhensible lui montait à la tête tandis qu'une douce chaleur se répandait dans ses veines. De délicieux frissons parcouraient sa peau, comme une myriade de papillons.

Il avait des lèvres douces, exigeantes... Et après avoir longuement effleuré les siennes, dans une caresse si langoureuse qu'elle en eut le souffle coupé, il approfondit son étreinte, l'attirant plus

étroitement contre lui.

A sa propre surprise, Zara avait envie de se perdre dans ce baiser, dans l'exquise chaleur de cette caresse.

Nikolai venait de se pencher sur elle pour glisser ses doigts dans la somptueuse chevelure qui l'hypnotisait depuis le début de la soirée. Sa peau était encore plus douce et sucrée qu'il ne l'aurait imaginé. Fraîche et tendre, sa bouche se révélait ensorcelante. Mais à l'instant où il l'enlaça avec plus de fougue pour insinuer sa langue entre ses lèvres parfumées de champagne, il la sentit répondre fiévreusement à son étreinte. A son tour, elle enfonça les doigts dans ses cheveux, puis s'agrippa à sa nuque, l'invitant à l'embrasser plus passionnément. Or, cette réaction le stupéfiait !

Il s'était préparé à une réaction aussi sophistiquée que routinière — celle que lui réservaient toutes les femmes de la haute société. Mais la manière dont elle tremblait sous son corps, l'ardeur qu'elle manifestait, cette spontanéité pleine de vie...

Décidément, la demoiselle lui réservait bien des surprises. Dire qu'il avait commencé par l'embrasser avec tendresse pour ne pas l'apeurer... Avec *tendresse* ? Lui ? Non. La tendresse n'entraîne jamais en ligne de compte dans ses activités les plus intimes avec les femmes.

Troublé, il s'écarta, la contempla avec étonnement et fit observer :

— Vous avez beaucoup de passion en vous.

— Moi ? s'étonna-t-elle.

— *Da*. Une belle passion.

Zara battit des cils, désarçonnée par son commentaire, et surtout par le baiser fougueux qu'elle venait d'échanger avec lui. Elle avait peine à croire qu'elle avait osé lui répondre avec tant d'ardeur. Mais son corps ne lui obéissait plus. C'était comme si elle était diaboliquement attirée par les effluves de l'eau de toilette de cet homme aux gestes experts.

Déjà, il la faisait basculer sur la banquette pour caresser ses épaules nues. Dès qu'il effleura la peau de ses bras, elle se sentit frémir. Des ondes électriques la parcouraient, les pointes de ses seins se durcissaient, un volcan semblait entrer en éruption dans son bas-ventre.

— C'est... C'est de la folie, balbutia-t-elle d'une voix à peine audible.

Nikolai ignora sa plainte et se mit à lécher langoureusement sa gorge nue, avant de déposer une traînée de baisers brûlants sur la naissance de ses seins. Immédiatement la jeune femme gémit, intensifiant encore son excitation. Glissant une main dans l'échancrure de son fourreau, il découvrit ses seins aux tétons dardés. Il y avait des heures qu'il voulait contempler la rondeur de ces petits globes parfaitement dessinés, dressant leurs pointes roses et gorgées de désir.

D'un geste agile, il se pressa contre elle pour lui faire mesurer la puissance de son désir viril et poser ses lèvres sur ses tétons, les agacer délicatement, savourer leur douceur...

— Je... Arrêtez, protesta-t-elle si bas qu'il l'entendit à peine.

A quoi jouait-elle ? Croyait-elle qu'il ignorait à quel point elle le désirait ?

Décidément, les femmes étaient des êtres bien compliqués. Cela n'avait rien d'une nouveauté pour lui. Dans la majorité des cas, elles masquaient le plus longtemps possible leur désir dans le seul but de ne pas passer pour des créatures « trop faciles ».

— Vous savez, bien sûr, que vous avez un corps sublime, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Cette fois, elle secoua la tête, se redressa légèrement et lui interdit de poursuivre sa caresse.

— Arrêtez, dit-elle.

— Quoi ? demanda-t-il en lui coulant un regard de braise. De vous complimenter ? Je croyais que les femmes aimaient beaucoup cela.

— Ce... Ce n'est pas ce que je veux dire. Nous... Nous ne devrions pas faire *ça*.

— Mais vous aimez que je fasse *ça*, contra-t-il en glissant une main dans sa nuque, avant d'embrasser délicatement son cou. Et vous ne souhaitez pas vraiment que je m'arrête, n'est-ce pas ?

— Je... Je... Si.

— Non, ce n'est pas vrai. Vous voulez que je caresse vos jambes, maintenant. Osez me dire le contraire...

Il souleva le pan de sa robe et saisit l'une des chevilles de la jeune femme, fine et gracile entre ses doigts.

— Nikolai ! s'exclama-t-elle dans un cri.

Il lut le plaisir dans ses yeux embués.

— Et vous voulez que je remonte lentement, enchaîna-t-il. Comme ceci... N'est-ce pas ?

— Je... Nikolai...

— Eh bien, pas de bas ni de collants... Quelle friponne vous faites, jeune demoiselle... Rien d'étonnant à ce que votre robe glisse sur vos hanches de manière si provocante, quand vous entrez dans une pièce, comme tout à l'heure.

Zara sentit les mains de Nikolai s'aventurer de plus en plus haut et s'immiscer entre ses cuisses. Mais à cet instant, alors que son corps était en feu, elle prit conscience de ce qu'elle était en train de faire. Grands dieux, elle se trouvait sur la banquette arrière d'une voiture avec un homme qu'elle connaissait à peine, et elle risquait tout autant de mettre en pièces la précieuse robe de son amie que sa propre réputation !

Le cœur battant à tout rompre, elle le repoussa brutalement et se réfugia à l'extrémité du siège, tout en cherchant d'une main tremblante à récupérer le petit sac de soie qui avait glissé à terre.

— Non, conclut-elle en se retournant farouchement vers lui.

Il haussa les sourcils, mais elle perçut une lueur d'irritation dans son regard.

— Est-ce qu'il n'est pas un peu tard pour jouer encore à ce jeu-là ? demanda-t-il.

— Je ne joue pas.

Elle avait cependant conscience que c'était faux. D'ailleurs, elle ne se serait jamais retrouvée dans cette situation si elle n'avait pas joué un jeu si dangereux toute la soirée !

— Il est tard, conclut-elle. Je regrette, mais je suis fatiguée.

Nikolai se sentit accablé par la déception et l'amertume. A l'expression de son visage, il ne faisait nul doute que la jeune femme était déterminée à mettre un terme à leurs ébats. Oh ! Bien sûr, il connaissait par cœur le petit jeu auquel elle se livrait sans vouloir l'admettre : elle croyait se donner plus de valeur en se montrant difficile, en lui échappant. Elle cherchait à prendre le pouvoir en le contraignant à la courtiser en bonne et due forme. Une question frappa aussitôt son esprit cynique : en valait-elle la peine ? Aurait-il le courage d'en passer par tout le petit cirque des invitations au restaurant et des sorties, avant que la belle ne consente à s'offrir à lui, jugeant alors avoir préservé sa dignité de femme du monde ?

Il plongea son regard dans les immenses yeux verts de sa compagne, contempla ses lèvres encore gonflées par leur baiser, les mèches de cheveux lumineuses qui s'échappaient de son chignon...

Elle était sublime. Oui, elle en valait la peine. Et il trouverait donc la force de supporter ce qu'elle entendait lui imposer.

Mais bon sang, pourquoi s'infliger cette dépense d'énergie avec celle-ci quand tant d'autres lui ouvraient leurs bras ? Seulement parce qu'elle était la première à le repousser ?

— Eh bien, c'est fort dommage, lâcha-t-il en attrapant son portefeuille dans la poche de sa veste pour en sortir une carte de visite.

Mais avant même qu'il n'ait eu le temps de la lui tendre, il s'aperçut que la jeune femme avait ouvert la portière et était déjà prête à descendre.

— Où pensez-vous donc aller ? demanda-t-il, éberlué.

— Chez moi, répliqua-t-elle platement.

— Je vous ai dit que mon chauffeur vous conduirait où vous voulez.

— J'ai changé d'avis, expliqua-t-elle en secouant la tête. Je me débrouillerai seule. Mais je vous remercie.

— Pourquoi ?

Zara s'efforçait encore de calmer son cœur affolé et de rassembler ses pensées.

— Je crois que nous le savons aussi bien l'un que l'autre, soupira-t-elle. Nous nous connaissons à peine, et nous venons de nous conduire d'une manière... inadéquate.

Elle dévisagea son compagnon et trembla sous la force de son sensuel regard bleu.

— Et par conséquent, reprit-elle, il vaut mieux que je rentre chez moi par mes propres moyens. Je vais prendre un taxi. J'ai été heureuse de faire votre connaissance, Nikolai.

Durant un instant, il fut incapable de bouger. C'était comme si les paroles de la jeune femme l'avaient pétrifié sur place. Il était sidéré par la frustration, le dépit, le ressentiment, mais aussi par autre chose... Une certaine admiration pour tant d'indépendance et de cran. En même temps, tout cela se résumait à de la pruderie pure et simple !

Alors qu'il sortait peu à peu de son effarement, il prit conscience qu'elle avait disparu.

Oui : elle l'avait abandonné ici avant de se volatiliser dans la nuit !

Tous ses instincts de chasseur se réveillèrent aussitôt. Il sortit son téléphone mobile de sa poche et appela l'un de ses assistants. Dès que son interlocuteur décrocha, il lui transmit les données du problème.

— Elle s'appelle Zara Evans, dit-il. Non, non, je ne sais pas où elle habite. En fait, je ne sais strictement rien d'elle.

Sauf qu'il *voulait* la retrouver, avec une soif telle qu'il n'en avait plus éprouvé depuis très longtemps.

— Contentez-vous de la trouver. Je m'occupe du reste, conclut-il avant de raccrocher et de sentir un sourire carnassier lui monter aux lèvres.

3.

Zara prit un plateau de canapés et afficha son sourire le plus professionnel pour quitter la cuisine, au milieu de l'essaim de serveuses de Gourmet International. Elle vérifia une dernière fois que chaque grain de caviar était à sa place et que la réserve de serviettes en papier était suffisante avant de s'engager dans le long corridor de la superbe maison de maître.

Ses collègues babillaient joyeusement, pariant sur les prix des tapisseries dont les hauts murs étaient tendus, mais elle n'avait pas le cœur à bavarder. Cette maison était si vaste qu'il était difficile de croire qu'elle était située au cœur de Londres. Mais dans cette allée proche des jardins de Kensington, uniquement constituée d'opulentes villas début de siècle et connue pour n'abriter que la crème de la haute société, chaque maison était plus impressionnante que sa voisine.

Seules les serveuses favorites de l'entreprise avaient été choisies pour honorer ce contrat, et la prime assortie aurait dû rendre le sourire à Zara, mais ces derniers temps l'exercice s'avérait au-dessus de ses forces.

Il y avait des jours et des jours qu'elle était distraite, et que son esprit tournait en rond. L'homme qui hantait toutes ses nuits ne lui laissait pas davantage de répit durant la journée. Sans cesse, les images de leur brève étreinte la poursuivaient, et elle se rappelait la réaction si vive de son corps à ses baisers.

Un homme à part... Nikolai Komarov.

Le Russe aux yeux bleu glacier qui lui avait fait connaître quelques secondes de passion d'une intensité inimaginable faisait encore battre son cœur sur un rythme frénétique, dès qu'elle fermait les yeux. Elle avait beau repousser son souvenir de toutes ses forces, rien à faire : c'était comme s'il avait pris possession de son cerveau.

Sa seule consolation était que cette soirée n'ait pas donné lieu à des répercussions pénibles. La mère d'Emma, sa patronne, n'avait pas découvert qu'elle s'était introduite frauduleusement à la soirée chez l'ambassadeur. Au moins, elle ne risquait pas de perdre son travail.

En outre, Zara n'avait pas même révélé à Emma ce qui s'était produit. Après avoir porté la robe au pressing, elle la lui avait rendue deux jours plus tard, expliquant qu'il lui avait été impossible de remettre sa carte de visite à l'influent milliardaire.

C'était d'ailleurs la vérité : comment aurait-elle pu lancer la carte de son amie au visage de Nikolai après lui avoir ainsi permis de l'embrasser ?

Malheureusement, cette douloureuse expérience l'avait rendue plus vulnérable que jamais, et elle se demandait constamment comment elle avait pu se conduire ainsi. Elle ne se rappelait que trop bien le plaisir de sentir les lèvres de Nikolai se presser sur les siennes, la manière dont ses doigts couraient sur sa peau, les éclairs foudroyants qui la transperçaient quand il caressait ses seins...

Pour ajouter à ses tracasseries, sa situation financière ne faisait qu'empirer. Les factures qui s'étaient accumulées durant la maladie de sa marraine formaient désormais une effrayante pile sur son

bureau, et ses maigres émoluments de serveuse ne lui permettraient jamais de les honorer en temps voulu. Même si elle repoussait cette échéance, elle savait qu'elle n'avait pas le choix : à moins d'un miracle, il lui faudrait vendre la maison. A un moment où le marché immobilier était au plus bas.

Hélas, il n'y avait rien à faire pour contourner cette nécessité. Mieux valait qu'elle apprenne à s'y résoudre.

Poussant un profond soupir, elle s'efforça de ranger ses problèmes personnels à l'arrière-plan de ses pensées et poussa les grandes portes qui donnaient sur le jardin. Autour d'une magnifique fontaine, de grands arbres étalaient leur frondaison et de superbes plates-bandes exhibaient leurs fleurs épanouies, sous le chant des oiseaux. Les invités, rassemblés par petits groupes, étaient vêtus de manière sobre en cette chaude soirée d'été : les femmes en robes de cocktail, les hommes en costumes de lin, sans cravate. Les serveurs circulaient déjà parmi eux, des plateaux chargés de coupes de champagne en équilibre sur le bras, et une ravissante femme brune jouait de la harpe dans un coin du jardin.

— Langoustines en rouleau de riz surmonté de caviar ? proposa Zara, un sourire aux lèvres, en passant parmi les convives.

Plusieurs femmes laissant apercevoir leur ligne squelettique sous leurs robes ajustées déclinèrent l'offre d'un triste hochement de tête, mais les hommes, indifférents à la quantité de calories contenue dans ces amuse-bouches, leur firent honneur.

Evoluant de groupe en groupe, Zara figea son sourire d'apparat jusqu'au moment où elle eut traversé tout le jardin. Elle resta alors interdite et cligna plusieurs fois des yeux, comme si un mirage lui jouait des tours.

Non, ce n'était pas possible...

Devant elle, immobile, son regard rivé droit dans le sien, se tenait Nikolai Komarov.

Son cœur se mit à battre sur un rythme frénétique, tandis qu'elle reconnaissait ce regard d'un bleu pur, ces cheveux aux reflets dorés et ce corps à la musculature impeccable.

Non, il n'y avait pas d'erreur possible ! Aucun homme au monde ne pouvait renvoyer cette aura charismatique, ce charme dévastateur.

La gorge sèche, elle chercha désespérément un moyen de fuir, tout en sachant qu'il n'en existait aucun.

— Bonjour, Zara, lança-t-il en venant à sa rencontre d'un pas tranquille.

Ses joues étaient en feu, mais elle parvint à articuler d'une voix faible :

— Bonjour, Nikolai.

— Ravi que tu me reconnaises, répliqua-t-il avec un sourire satisfait.

Oui, il avait de quoi être fier de lui, songea-t-il, triomphant de la voir devenir écarlate. Il se trouvait enfin face à cette menteuse, cette tricheuse qui l'avait trompé durant une soirée entière. Les femmes étaient tellement prévisibles que c'en était presque comique !

Au début, il avait cru être simplement marqué au fer par une expérience douloureuse. Naïvement, il s'était persuadé que la manière dont sa mère l'avait abandonné, sans jeter un regard

derrière elle, ne pouvait pas correspondre au modèle féminin général. Or, il s'était lourdement trompé. Car tout en se frayant un chemin dans les affaires, alors que cette blessure semblait cicatriser, il avait découvert un monde peuplé de femelles dévorées par l'ambition et l'avidité. Bon sang, quand finirait-il par comprendre qu'elles étaient toutes les mêmes ?

Il fixa froidement la jeune femme.

— Surprise ? demanda-t-il, sarcastique.

— Euh... Oui, bien sûr, admit-elle. Je ne... Que fais-tu ici ? Je ne comprends pas. Que se passe-t-il ?

Nikolai la détailla attentivement. Certes, il savait qu'il la verrait aujourd'hui, mais il avait encore besoin d'un peu de temps pour prendre pleinement conscience qu'elle se tenait devant lui.

Surtout qu'elle ne ressemblait pas du tout à la créature qu'il avait rencontrée une semaine plus tôt !

Ce soir, ses adorables petits seins n'étaient pas mis en valeur par un bustier de satin vert pigeonnant, et elle avait perdu une dizaine de centimètres, privée de ses talons aiguilles interminables.

Sa jupe noire très simple, son chemisier blanc et son petit tablier auraient même dû lui ôter ses charmes et la rendre semblable à n'importe quelle inconnue... Hélas, ce bien sobre uniforme laissait encore deviner la souplesse de sa taille et la perfection de ses courbes. A moins qu'il ne se fit des idées ? Avait-il cette impression parce qu'il savait déjà quelle était sa silhouette ?

Depuis une minute qui avait tout d'une éternité, Zara cherchait à comprendre comment diable elle pouvait se trouver plongée dans cette situation qu'elle n'aurait pas imaginée dans ses pires cauchemars. Car c'était un cauchemar : en une seconde, une soirée entière d'imposture et de mensonges venait d'éclater au grand jour, sans qu'elle ait pu proférer un mot pour se défendre.

Comment était-ce possible ? Une seule explication lui venait à l'esprit. Toujours sidérée, elle balbutia :

— C'est... C'est ta maison ?

— Bravo ! railla-t-il, un sourire arrogant aux lèvres. Oui, c'est l'une de mes propriétés. Elle te plaît ?

Grands dieux, que pouvait-elle répondre ? Que cette allusion à sa collection de placements personnels dans l'immobilier n'était pas du meilleur goût ? Ou bien valait-il mieux afficher un air ingénu, et faire comme si sa présence ici était due à une coïncidence ?

— Oui, elle est très belle, lâcha-t-elle d'un ton prudent.

— En effet, dit-il.

Puis, il se mit à rire et enchaîna :

— J'ai vu ta réaction quand tu es arrivée.

— Ah bon ?

— Naturellement, *angel moy*. Je me tenais derrière la fenêtre de mon bureau quand ton minibus s'est garé dans l'allée. Et j'ai bien observé ton expression, quand tu en es descendue.

C'était une expression qu'il connaissait par cœur. Ces grands yeux pleins d'admiration et d'espoir... Le regard d'une personne fascinée par la richesse, et qui la convoite. Certains appelaient cela de la cupidité, d'autres de l'envie, mais Nikolai était au moins certain d'une chose : l'argent changeait tout.

L'argent faisait accomplir à tous les plus grands prodiges. Il séparait les gens, les conduisait à se vendre, à se trahir les uns les autres, même quand les liens semblaient à toute épreuve. L'argent faisait disparaître le meilleur en l'espèce humaine jusqu'à la rendre méconnaissable. Ne le savait-il pas mieux que quiconque ?

Zara venait de voir le visage de son compagnon se voiler d'une ombre inquiétante, et un frisson glacé la parcourut.

— Pourquoi suis-je ici ? s'enquit-elle d'une voix faible.

— Oh ! Je t'en prie ! rétorqua-t-il d'un ton irrité, levant les yeux au ciel. Inutile de faire comme si j'étais prêt à te sacrifier sur je ne sais quel autel ! Tu travailles pour moi. Je t'ai fait tout spécialement demander en faisant appel à ce traiteur. Personne ne te l'a dit ?

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— On ne nous donne pas toujours le nom du client à l'avance, expliqua-t-elle. Pour ce soir, on ne nous a rien dit.

— Eh bien, maintenant, mon masque est tombé, *angel moy*, et tu sais tout. Le client, c'est moi, et tu es à mon service. Tu vas servir à boire et à manger à mes hôtes, t'assurer qu'ils ne manquent de rien. Et que *je* ne manque de rien non plus. Tu connais la musique : tu es serveuse, n'est-ce pas ? C'est bien ce que tu fais ? Ou du moins, c'est ce que tu fais de temps à autre. Je dois reconnaître que j'ai été un peu étonné en découvrant ta véritable identité et tes motivations, mais le moment est mal choisi pour discuter de cela. Nous aurons tout le temps plus tard. Car j'ai envie de te connaître un peu mieux, Zara...

Et sur ce murmure qui résonnait comme une menace, il tourna les talons et se dirigea vers l'un des groupes d'invités, laissant Zara assommée par le choc de cette rencontre.

Vers 21 heures, la plupart des convives étaient partis, et Zara aida ses collègues à porter le dernier chariot de vaisselle sale en cuisine. Après quoi, elle fit une ultime fois le tour du jardin pour vérifier que rien n'y avait été oublié.

Le silence pesait sur les grands arbres, et même le murmure de la fontaine semblait affaibli par le calme de la nuit. Zara poussa alors un profond soupir. Il n'y avait plus personne... Et elle ne

reverrait pas Nikolai.

Rassérénée, elle se dirigea de nouveau vers la maison, quand un pas résonna sur les pavés de la terrasse et la fit sursauter.

Dès qu'elle aperçut les yeux bleu d'acier, elle sentit un nœud se former dans sa gorge. Hélas, il tenait sa promesse...

— Alors en fin de compte, lança-t-il d'une voix impitoyable, qui es-tu, au juste ?

— Tu sais très bien qui je suis. Je te l'ai dit. Zara Evans.

— *Niet.*

D'un revers de main, il repoussa cette assertion, comme s'il voulait se débarrasser d'une mouche insupportable.

— Ton nom n'a peut-être pas changé, poursuivit-il, mais toi, si, et de manière spectaculaire.

Son regard dur s'arrêta sur son uniforme.

— Tu admettras au moins que la chute a été vertigineuse : du haut du panier aux guenilles en à peine quelques jours... C'est impressionnant.

— Non, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux. Je n'ai jamais fait partie du « haut du panier ». Les « guenilles » correspondent à ce que je suis réellement. Je suis serveuse.

— Ainsi que je n'ai pu le découvrir que par moi-même, observa-t-il, grinçant.

— Comment ? ne put-elle s'empêcher de questionner. Comment l'as-tu su ?

— C'était facile. Un homme qui a mes moyens peut aisément retrouver n'importe qui. Mais passons, car ce que je veux vraiment savoir, c'est la raison pour laquelle tu as monté cette mascarade à la soirée de l'ambassadeur. Pourquoi as-tu endossé ce rôle de chatte ensorcelante jouant avec sa souris, jusqu'à me voir te suivre pas à pas ? M'avais-tu choisi pour cible dès le départ ?

Cette fois, Zara sentit une violente douleur lui étreindre le cœur. Oh ! Elle aurait certainement dû rester insensible aux propos d'un homme pétri de mépris et d'arrogance, mais elle se sentait accablée par la culpabilité.

Oui, elle l'avait « choisi pour cible », et le coup était prémédité. Ne risquait-elle pas de passer pour la dernière des imbéciles si elle lui avouait que son mobile était des plus innocents, et ne visait qu'à rapporter un peu de publicité à sa meilleure amie ?

Comment lui révéler que, par la suite, la situation lui avait complètement échappé et qu'elle n'avait dansé avec lui que parce qu'elle en brûlait d'envie ? La croirait-il, ou penserait-il encore qu'elle mentait ? Pouvait-il s'imaginer qu'elle se comportait ainsi tout le temps, avec tous les hommes qu'elle rencontrait ? Quelle horreur !

Malheureusement, elle se trouvait au pied du mur, constata-t-elle. Et il n'était plus temps de spéculer sur le jugement de Nikolai. En revanche, elle allait en savoir davantage, elle aussi, sur l'homme qu'elle avait rencontré.

— Pourquoi aurais-je voulu te prendre pour cible ? répliqua-t-elle.

— Ne fais pas trop l'angélique, protesta-t-il d'un ton froid. Les hommes puissants font

constamment l'objet des assauts féminins. Mais certaines chasseuses sont plus rusées que d'autres. D'ordinaire, je les vois venir de très loin, mais j'admets que ta technique était assez novatrice.

« Et sexy », songea-t-il. Elle s'était fort bien débrouillée pour que ce soit lui qui la pourchasse. Pour une fois, il avait éprouvé le frisson du mâle appelé par ses instincts, et il se rappelait encore le bouillonnement de son sang dans ses veines quand il admirait son ravissant postérieur moulé dans la soie.

A la vérité, c'était sa propre réaction qui l'avait le plus étonné. Ce qu'il avait ressenti relevait d'un ordre primitif, animal — quelque chose d'incroyablement grisant. Si seulement il avait su se départir à temps de cet étrange élan, il n'aurait pas été si révolté, en découvrant qui elle était vraiment, et comment elle s'était jouée de lui.

— Je veux la vérité, aboya-t-il. Est-ce trop demander ?

Zara ne voyait que trop bien la lueur de colère qui brillait dans son regard, et elle comprit qu'il serait peu judicieux de demeurer évasive.

— Très bien, soupira-t-elle. Je n'ai jamais été invitée à cette soirée. J'ai obtenu un carton parce que je travaille avec presque toutes les serveuses qui se trouvaient sur place ce soir-là. Je devais servir de mannequin et porter la robe que l'une de mes amies a créée. Elle s'appelle Emma. Sa mère dirige l'entreprise de traiteur à domicile que tu as recrutée aujourd'hui. C'est ainsi que j'ai eu accès à la liste des convives de la soirée de l'ambassadeur.

Elle avait tout lâché d'un trait, et elle fit une pause, espérant avoir gagné l'indulgence de son compagnon. L'expression de celui-ci était demeurée imperturbable.

— Continue, dit-il d'un ton neutre.

Zara prit une longue inspiration et enchaîna :

— Emma étudie le design et la haute couture. Elle est très ambitieuse.

Il fronça les sourcils.

— Ton amie est étudiante ?

— Oui, acquiesça-t-elle. Elle a un talent tout particulier pour dessiner des robes de soirée, et elle a besoin de le faire savoir.

— Je vois. Eh bien, qu'elle ne s'inquiète pas, elle l'a fait savoir. En fait, sa robe ne laissait pratiquement rien à l'imagination.

Zara se sentit de nouveau rougir de confusion.

— Le fourreau que je portais n'était pas très différent de ce que portaient les autres femmes, ce soir-là, se défendit-elle.

Peut-être, songea Nikolai. Mais aucune autre femme ne possédait un corps aussi jeune et voluptueux, se rappela-t-il, non sans éprouver une brûlure douloureuse dans les reins. Quoi qu'il en soit, l'apparition de Zara dans cette salle lui avait fait un effet qu'il n'oublierait jamais. D'ailleurs, même dans cette jupe et ce chemisier si simples, elle parvenait à faire monter sa température de plusieurs degrés.

Il ne fallait pas qu'il oublie qu'elle n'était qu'une menteuse, lui souffla la voix de sa raison. Que toutes les femmes mentaient, trompaient et dissimulaient.

— Bien. Et quel était ton plan, exactement ? s'enquit-il.

— Me promener dans cette robe toute la soirée et te glisser la carte d'Emma, répondit-elle.

— Dans l'espoir que je voudrais tenir le rôle de parrain et lui donner le gros coup de pouce dont elle a besoin ?

— Quelque chose comme ça, admit-elle.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? contra-t-il, soupçonneux. Est-ce que tu n'aurais pas songé, par hasard, que tu pouvais obtenir encore mieux ? Qu'il était préférable de jouer ta propre carte plutôt que de récupérer un pourboire sur les avantages que gagnerait ton amie ?

— Comment peux-tu être aussi cynique ? protesta-t-elle d'un ton scandalisé.

— Ça fait partie de la panoplie, rétorqua-t-il.

Zara n'en croyait pas ses oreilles. Il la prenait donc pour un être si vil, si misérable ?

— Tu sembles oublier que c'est moi qui ai pris la décision de partir, objecta-t-elle d'une voix désespérée.

— Certes, ricana-t-il. Mais pas avant de m'avoir laissé goûter à un échantillon de ta sensualité... Était-ce pour enflammer mes sens, beauté ? Pour me tenter et me laisser plus affamé que jamais ? Parce que si c'était ton idée, sache que tu as échoué.

Elle secoua la tête avec énergie.

— Bien sûr que non. Sinon, pourquoi serais-je descendue de ta voiture sans même proposer de te revoir ?

Il haussa les épaules.

— Peut-être parce que tu capitalisais sur ma frustration. Mais tu savais parfaitement que je serais capable de te retrouver. Les femmes sont redoutablement rusées.

— Tu te trompes complètement, protesta Zara, qui sentait une douleur aiguë irradier dans toute sa poitrine. J'ai perdu tout contrôle sur le cours de cette soirée qui ne se déroulait pas du tout comme je l'avais prévu, et j'ai eu besoin de me retrouver seule. Loin de toi.

Un silence pesa soudain entre eux. Quand le chant d'un rossignol se fit entendre au loin, Zara se rendit compte qu'il faisait nuit noire.

— Je ne suis pas certain de pouvoir te croire, lança-t-il.

Un frisson pénible la transperça, mais elle garda la tête haute.

— Eh bien, c'est ton problème, répondit-elle. Puis-je partir, maintenant ?

Mais tout en baissant les yeux sur la bouche de la jeune femme, Nikolai savait qu'il se moquait éperdument de ses motivations. Inexplicablement, il ne voulait plus prendre la peine de vérifier si elle était ou non une menteuse. Il ne voulait plus que happer cette bouche délicieuse, l'embrasser à en perdre haleine, et sentir le corps parfait de Zara onduler contre le sien, au rythme de ses caresses.

Il voulait trouver un coin tranquille, l'y conduire, la voir entièrement nue sous ses yeux et l'entendre crier de plaisir quand ils ne feraient plus qu'un.

Néanmoins...

Nikolai avait appris que tout était affaire de timing. Et ce moment était peu propice. Elle venait d'être percée à jour et le considérait d'un œil torve, les bras croisés, sur la défensive.

Or, une idée géniale venait de lui traverser l'esprit. Pourquoi se contenter d'une étreinte fugitive, alors qu'il avait la possibilité de combler son désir jusqu'à sa satiété ?

— Non, attends encore un moment, répondit-il d'une voix beaucoup plus douce. J'ai une proposition à te faire.

La jeune femme lui retourna un coup d'œil soupçonneux.

— Une proposition ?

— Oui. Que dirais-tu de venir travailler pour moi durant un week-end, dans ma villa du sud de la France ?

Elle observa un bref silence.

— Tu... Tu veux dire en tant que serveuse ? demanda-t-elle.

— Naturellement. J'ai toujours besoin de personnel, et il se trouve que je dois donner une petite soirée privée, très simple. Dans ce genre de situation, d'habitude, je trouve quelqu'un au village, mais il se trouve que tu parles anglais... Pas d'autres langues, par hasard ? Non ? Tant mieux. Ça m'arrange.

Cette fois, elle le considéra avec défiance.

— Pourquoi ? s'enquit-elle d'une voix lente.

— Parce que l'un de mes confrères russes se sent plus à l'aise quand personne ne peut comprendre nos conversations d'affaires, dit-il.

Zara se sentait étourdie. Cette proposition semblait tellement incongrue après l'échange acide qu'ils venaient de s'imposer.

— Je ne comprends pas, insista-t-elle. Pourquoi moi ?

Il sourit et pour toute réponse se contenta de s'approcher et de lui murmurer le chiffre qu'il était prêt à verser pour sa prestation. Un chiffre vertigineux. Un chiffre quasiment semblable au total des factures qui s'amoncelaient sur son bureau...

Un chiffre qui signifiait un nouveau départ dans une vie aplanie, sereine — une vie sans nuits blanches et sans angoisses permanentes. Une vie où elle redeviendrait elle-même, où elle pourrait même reprendre ses études à mi-temps.

Seigneur, avait-elle seulement le droit de laisser passer une telle opportunité ?

— Eh bien ? susurra-t-il. Qu'en penses-tu, Zara ?

Elle déglutit avec peine.

— Quand ce séjour aurait-il lieu ? demanda-t-elle d'une voix timide.

— Le week-end prochain.

— Mais c'est le week-end où je...

Elle s'interrompit en songeant à la peu réjouissante perspective de passer une soirée avec un inconnu qu'Emma voulait à tout prix lui faire rencontrer.

— Oui ? Le week-end où... ?

— En fait... J'étais censée... voir quelqu'un, admit-elle.

— Ah, soupira-t-il en se demandant qui pouvait être cet homme, avant de repousser cette pensée le plus loin possible. Eh bien, il te suffira de reporter ce rendez-vous. Le travail avant tout, n'est-ce pas ? Je suis moi-même familier de ce genre de déconvenues.

Zara sentait la tentation la gagner. Mais si elle se montrait souvent naïve, elle n'était pas complètement stupide : elle savait très bien que l'offre de Nikolai n'était pas tout à fait innocente.

En outre, il y avait un autre problème : la manière dont *elle* réagissait à la présence de cet homme. Trouverait-elle la force de lui résister durant deux jours, s'il lui faisait des avances ? Et s'il ne lui en faisait pas...

En même temps, elle tenait la chance de ne pas vendre la maison, de ne pas se torturer plus longtemps avec les impayés.

— Très bien, lança-t-elle, avant de risquer de changer d'avis. J'accepte. A la condition que...

Elle se mordit la lèvre, mais enchaîna très vite :

— Voilà, il faut que tu comprennes que ce qui s'est produit l'autre nuit était une erreur. Une erreur que je n'ai pas du tout l'intention de répéter. Tu comprends ? Il s'agit d'un contrat strictement professionnel.

Non sans difficulté, Nikolai réprima le rire qui lui montait à la gorge. Une petite serveuse osait lui imposer ses conditions... Comme si elle pensait un seul mot de ce qu'elle venait de dire !

Le prenait-elle pour un idiot ? Elle avait envie de lui. Il le *voyait*.

— Si c'est ce que tu veux, je te donne ma parole que c'est ainsi que les choses se passeront, *angel moy*, répliqua-t-il.

Pas un remords ne le gagna alors qu'il prononçait ces paroles creuses et dénuées de sens. Car il avait gagné, et il était tout à sa victoire.

Tout engagement était fait pour être rompu. N'était-ce pas la première leçon qu'il avait reçue, dans la vie ?

4.

— Et voici votre chambre, annonça la gouvernante en ouvrant la porte.

Stupéfaite, Zara suivit la vieille dame dans la pièce qui ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait imaginé. En principe, les serveuses étaient logées dans des chambres minuscules auprès desquelles une cellule de prison pouvait paraître vaste.

Mais dans la villa de Nikolai, le personnel disposait visiblement de logements luxueux.

La chambre en elle-même était ravissante, avec ses tapisseries fleuries, ses meubles anciens et son immense lit aux draps de lin. La fenêtre aux volets bleus donnait sur les collines de Provence, comme celle de la magnifique salle de bains et de la cuisine qui formaient le reste de l'appartement.

— C'est superbe, dit-elle en baissant les yeux sur un grand bol empli de raisins noirs, posé sur une commode comme s'il attendait d'être peint par un impressionniste.

— Oui, répondit la gouvernante en souriant. M. Komarov sait veiller sur ses employés. Il attend de nous un bon travail et de la discrétion en retour. Maintenant, je vais vous laisser vous changer, et vous pourrez servir le déjeuner d'ici une heure. J'espère que le voyage ne vous a pas trop fatiguée ? Non ? Tant mieux. Dans ce cas, rejoignez-moi en cuisine quand vous serez prête.

Zara posa son petit sac de voyage sur le sol et sourit.

— Oui, à tout de suite.

Dès qu'elle fut seule, elle se hâta de prendre une douche et savoura le jet d'eau chaude sur sa peau — même si elle ne parvenait pas à se débarrasser de l'appréhension qui l'accompagnait depuis l'instant où elle avait accepté cette mission.

Cent fois, elle s'était demandé si elle n'avait pas commis la pire des erreurs en acceptant l'offre de Nikolai. Mais une nouvelle liasse de factures était arrivée, et tout en décachetant ces enveloppes brunes qui semblaient pointer une lame sur sa gorge, elle était également tombée sur un pli contenant un billet d'avion en première classe pour Nice.

Se rendant compte qu'elle n'avait pas vraiment le choix, elle s'était donc rendue à l'aéroport de Heathrow dans la matinée. A Nice, un chauffeur l'attendait pour la conduire sur la route sinueuse de la Corniche, avec la vue splendide sur une Méditerranée d'un bleu saphir d'un côté, et les montagnes verdoyantes de l'autre. L'arrivée devant la villa lui avait donné l'impression d'ouvrir la page centrale d'un magazine de luxe sur les plus fabuleuses propriétés de milliardaires : des fontaines majestueuses se dressaient entre les allées du jardin, cernées d'immenses pelouses fleuries. Quant à la maison elle-même, avec ses murs blancs et son toit de tuiles rouges contrastant avec le bleu du ciel, elle était immense, offrant un panorama spectaculaire sur la Côte d'Azur.

En sortant de la douche, Zara enfila un uniforme très sobre et se répéta que la beauté du monde dans lequel vivait Nikolai ne la concernait pas. Mieux valait qu'elle cesse également de songer à lui comme à l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré. Elle était ici pour travailler,

rien d'autre.

Et elle se jura de ne pas l'oublier.

Alors que le déjeuner allait bientôt être servi, Nikolai se rendit en cuisine et observa longuement Zara. Bon sang, pourquoi diable son corps réagissait-il toujours avec tant d'ardeur à la vue de cette jeune femme, qui portait une jupe noire digne d'une nonne et un chemisier fermé jusqu'au cou ?

Agacé, il s'approcha d'elle, et dès qu'elle leva vers lui ses immenses yeux verts, il sentit la satisfaction le submerger. Oui, elle avait envie de lui, même si elle faisait tout pour le cacher. Dans son regard qui exprimait un mélange d'inquiétude et de fierté, une flamme très particulière trahissait son trouble.

— Je m'attendais presque à ce que tu ne viennes pas, dit-il. Je me suis dit qu'en fin de compte, tu te jugerais incapable d'accomplir ce travail.

Elle observa un bref silence et le dévisagea longuement. Puis afficha un sourire tranquille et répliqua :

— Pourquoi ? Nous avons conclu un accord, je crois. Et je suis ici pour honorer ma mission le mieux possible.

Hélas, elle disait probablement la vérité, songea-t-il, de plus en plus irrité. Dire qu'il avait cru qu'elle jouerait les vamps dès son arrivée... Comme l'aurait fait n'importe quelle autre femme à sa place ! Il connaissait toutes les astuces du genre féminin et aurait parié sa chemise qu'elle se présenterait à lui moulée dans un soutien-gorge deux fois trop petit, les jambes nues sous une minijupe...

Mais non seulement elle était habillée comme l'étaient les grands-mères de ce village quarante ans plus tôt pour le cours de catéchisme, mais de plus il ne décelait aucun maquillage sur son joli visage à la peau diaphane, et sa somptueuse chevelure dorée était sagement nouée en queue-de-cheval.

Ce n'était pas le pire.

Non, le pire était qu'elle parvienne à produire un effet dévastateur sur lui dans cet accoutrement ! Car en cet instant, son jean devenait un peu trop serré au niveau de l'entrejambe, et il se retenait difficilement de l'attirer brutalement contre lui pour lui faire mesurer l'ardeur de son désir avant de l'embrasser avec une fougue qu'elle n'oublierait jamais.

Aussi détourna-t-il rapidement les yeux pour lâcher d'un ton dépité :

— Tu as l'air très professionnelle, en effet, même si cet uniforme n'est pas le plus élégant que j'aie pu voir.

Comme elle devenait écarlate, il sentit son assurance revenir et sourit.

— Je t'ai fait rougir, triompha-t-il.

— Je... Je rougis très facilement, se défendit-elle.

— Vraiment ? railla-t-il en s'approchant pour lui décocher un regard moqueur. C'est curieux... Je ne t'avais vraiment pas prise pour une timide.

Zara se rappela la manière effrontée dont elle avait répondu à ses baisers dans la voiture — comme si elle avait elle-même oublié qui elle était, comme si le diable en personne s'était emparé d'elle et que rien n'aurait pu l'empêcher de faire l'amour avec un homme qu'elle connaissait depuis deux heures, sur la banquette arrière de son véhicule, en pleine rue.

Comment lui reprocher d'avoir tiré certaines conclusions à son sujet ? Comment lui expliquer ce qu'elle ne comprenait pas elle-même ? Elle se sentait mise au pied du mur quand un bruit de pas résonna sur les tommettes, la délivrant de ce tête-à-tête pénible.

— Je regrette, mais je n'ai guère le temps de bavarder, conclut-elle. Je crois que tes hôtes sont sur le point d'arriver, et il vaut mieux que j'aie m'occuper du champagne.

Il hocha la tête, pensif, et concéda :

— Oui, je suppose.

Puis, il tourna les talons.

Tout en servant les hôtes de son patron, Zara s'était efforcée de ne pas leur accorder trop d'attention. Sergei, le confrère et ami russe de Nikolai, était un homme un peu plus âgé que lui, encore très séduisant malgré ses cheveux grisonnants. Il était beaucoup plus difficile de deviner quel était le lien de l'un ou l'autre des deux hommes avec la grande blonde dénommée Crystal qui plantait constamment ses seins en forme d'obus sous leurs yeux — en ne leur laissant, par ailleurs, rien ignorer du reste de son anatomie à peine voilée par une robe de soie minuscule d'un rouge carmin. Dans un premier temps, alors qu'elle servait le champagne, Zara avait pensé que la pin-up était la compagne de Sergei. Mais dès qu'ils étaient passés à table pour déguster une salade de fruits de mer, Crystal n'avait cessé de faire les yeux doux à Nikolai, de l'interroger sur son travail et de ponctuer chacune de ses réponses par un commentaire flatteur ou un rire de gorge ostentatoire.

Néanmoins, Zara se concentra sur sa mission et se fit aussi discrète que possible, ignorant les sensations violentes et inexplicables qui l'assaillaient. Était-elle... jalouse ?

Non !

Bien sûr que non...

Et de toute façon, Nikolai ne semblait guère séduit par le comportement de son invitée.

— Je prendrais bien un bain de soleil près de la piscine ! s'exclama Crystal, alors que Zara servait le café. Sergei, tu m'accompagnes ?

— Non, pas maintenant, répliqua celui-ci en vérifiant un message sur son téléphone mobile, avant de le ranger dans sa poche. J'ai des affaires à régler.

— Et toi, Nikolai ? suggéra Crystal en se tournant vers son hôte, une lueur de désir dans les yeux.

Zara resta impassible, mais au plus profond d'elle-même, elle était ébahie par le cran de cette prédatrice. Oh ! Bien sûr, elle avait les moyens de jouer ce rôle, elle... A son poignet cliquetaient des bracelets qui révélèrent le milieu dont elle était issue. Elle pouvait se permettre d'avoir confiance en elle et de flirter avec le jeune associé de son compagnon.

A son grand soulagement, toutefois, Nikolai déclina également l'invitation.

Il se tourna soudain vers elle et lança :

— Zara, quand vous en aurez terminé avec ce déjeuner en cuisine, vous pourrez disposer du reste de l'après-midi. Veuillez seulement à être ici pour servir l'apéritif à 19 heures, d'accord ? Mais d'ici là, vous êtes libre.

Seigneur, il avait adopté le même « professionnalisme » qu'elle, s'aperçut-elle avec un frisson d'horreur, quand il plongea son regard impassible dans le sien. Ce vouvoiement devant les invités, cette décontraction... Il se comportait *exactement* comme un patron devait se comporter — et la déception qu'elle en conçut l'embarrassa à un tel point qu'elle se sentit rougir de plus belle.

— Merci, monsieur, répondit-elle, avant de ramener la verseuse de café vide en cuisine.

Un moment plus tard, quand la cuisine fut lavée et le lave-vaisselle chargé, elle remonta dans sa chambre, ôta son uniforme et alla se passer de l'eau fraîche sur le visage dans la salle de bains. Après avoir enfilé une petite robe de coton, elle songea qu'il serait dommage de quitter ces lieux sans avoir eu un petit aperçu de la région. On lui offrait l'après-midi, et l'occasion était inespérée.

Elle ouvrit son guide, qui indiquait que le village le plus proche était Saint-Jean-Gardet. Une promenade au cœur de ces splendides montagnes dominant la mer s'imposait !

Elle quitta donc sa chambre, sortit, et traversa le jardin par l'arrière afin de ne pas risquer de croiser les hôtes de la villa, conformément à l'étiquette que respectaient les membres du personnel de maison.

Seul un garde, affecté à la sécurité de la résidence, la vit franchir le seuil de la propriété, et dès qu'elle fut sur la petite route qui sinuait sur la colline, elle se sentit aussi légère qu'un papillon.

D'un pas joyeux, elle descendit la côte, emplissant ses poumons d'air parfumé. C'était divin. bercée par le chant des cigales et fascinée par le paysage, elle se laissa guider par le spectacle enchanteur des collines et de la mer.

Après une bonne heure de marche, elle parvint enfin au cœur d'un adorable village... Où tout semblait fermé ! C'était comme si les habitants dormaient : sur les murs baignés de lumière, sous le soleil à la verticale, les volets de bois crème, bleu ou vert étaient clos, et Zara, déconfite, ne croisa pas âme qui vive.

Elle finit par trouver une petite épicerie, où elle acheta une bouteille d'eau pour étancher sa soif.

Après quoi, elle alla visiter la minuscule église et profita un long moment du calme et de la fraîcheur qui y régnaient.

Enfin, enchantée de sa promenade, elle jugea qu'il était temps de prendre le chemin du retour.

Le soleil tapait toujours fort, et cette fois, elle devait gravir la colline... Mais c'était si beau ! Et elle avait beaucoup de chance, de gagner autant d'argent tout en découvrant cette région paradisiaque. La pensée d'être à jamais débarrassée de ses dettes dès son retour la galvanisait. Seigneur, elle allait bientôt être libre !

Libre de reprendre sa vie là où elle l'avait laissée avant la maladie de sa marraine. Et cela, elle le devait à Nikolai, le milliardaire russe qu'elle ne croiserait plus *jamais* dès que cette mission serait terminée.

Une sorte d'émotion inexplicable lui étreignait le cœur et elle en conclut que la chaleur lui jouait des tours, car la montée vers la villa était assez raide. La sueur lui perlait au front et elle sentait sa nuque chauffer.

Elle était si perdue dans ses pensées qu'elle n'entendit pas le moteur d'une voiture vrombir derrière elle, et elle sursauta en voyant la décapotable passer près d'elle. Sautant sur le bas-côté, elle constata que le véhicule s'arrêtait au milieu de la route au lieu de poursuivre son chemin. La carrosserie étincelait tant sous le soleil qu'elle dut mettre sa main en visière sur son front pour apercevoir le conducteur. Mais au même moment, celui-ci claqua sa portière pour s'approcher d'elle.

Son cœur se mit aussitôt à battre frénétiquement dans sa poitrine. Elle aurait reconnu cette silhouette masculine entre toutes. C'était Nikolai.

Il s'arrêta à quelques mètres d'elle, affichant un sourire plus arrogant que jamais. Il la dévisageait comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie, ou comme si elle était une extraterrestre perdue dans une plantation de maïs. Était-elle si peu présentable ? D'un geste machinal, elle porta une main à ses cheveux et comprit qu'elle ne devait guère ressembler à la créature qu'il avait rencontrée, le soir du gala à l'ambassade. Rouge comme une écrevisse, en sueur, des mèches de cheveux collées au front, elle n'était pas fière qu'il la voie ainsi.

Enfin, il secoua la tête et lança d'un ton sans réplique :

— Monte dans la voiture.

— Merci, mais j'aime marcher, répondit-elle d'une voix aussi neutre que possible.

— Possible, mais tu as bien assez abusé de ton goût pour la promenade, observa-t-il. Tu es en nage.

Malgré les battements assourdissants de son cœur, qui occultaient toute pensée, elle sut qu'il avait raison. Sa robe lui collait au dos. Elle était littéralement en train de cuire, mais l'idée de se retrouver seule en voiture avec lui ne l'enchantait que modérément.

Néanmoins, il se dirigeait vers la villa, où elle était censée rentrer aussi... Comment refuser ?

— Bon, pourquoi pas ? lança-t-elle d'un ton faussement enjoué. Merci.

En se glissant sur le siège avant, elle s'efforça de rabattre sa robe au maximum sur ses cuisses, mais l'entreprise s'avérait malaisée, d'autant plus qu'à son grand embarras, elle sentait son regard braqué sur elle.

Dès qu'elle eut bouclé sa ceinture, il démarra.

— Où es-tu allée te promener ? s'enquit-il.

— Mon guide précisait que Saint-Jean-Gardet est un très joli village. Je suis allée le visiter.

— Ah. Et es-tu du même avis que ton guide, après inspection ?

Elle haussa les épaules.

— Oh, oui, le village est ravissant, c'est certain, mais... Il n'y avait pas âme qui vive.

— Evidemment ! rétorqua-t-il. Les gens ne sont pas fous. Ils restent à l'abri de la chaleur, à cette heure-ci. Quand on a un peu de bon sens, on se met au frais jusqu'au coucher du soleil.

Il lui lança un coup d'œil réprobateur, auquel elle répondit par un sourire sarcastique.

— Tu ne faisais pas la sieste non plus, me semble-t-il, rétorqua-t-elle. Où étais-tu ?

Il lui décocha un coup d'œil rapide et sentit sa fierté de mâle irriguer ses veines. Elle était bien curieuse, soudain ! Il revenait de passer commande à son marchand de vins favori, et lorsqu'il l'avait aperçue au loin, tandis qu'il revenait vers la villa, son premier réflexe avait été de la laisser seule et de poursuivre sa route. Elle avait travaillé dur durant tout le déjeuner, sans jamais lui accorder un regard ambigu ou esquisser le moindre geste de flirt. En fait, il commençait même à percevoir une sorte d'innocence, chez elle, et avait presque des scrupules à la désirer.

Hélas, la vue de ce corps souple et parfait, doré par le soleil, avait eu tôt fait d'étouffer sa sagesse. Il brûlait de l'embrasser, de la sentir vibrer sous ses caresses...

— Je suis allé voir un ami qui doit me livrer du vin, dit-il. Veux-tu voir quelque chose de splendide ?

Zara hésita, mais la question était posée avec un enthousiasme sincère, et jusqu'ici, elle n'avait pas à se plaindre de ses manières.

— D'accord, répondit-elle.

Elle le vit sourire et bifurquer à droite, avant d'emprunter un petit chemin sur une centaine de mètres. Enfin, il coupa le moteur alors qu'ils se trouvaient au sommet d'un escarpement.

— Regarde ça, lança-t-il.

Zara baissa les yeux et demeura silencieuse durant un moment. Dans la lumière de cette fin d'après-midi, en contrebas, la mer, d'un bleu turquoise, scintillait de mille reflets. Des criques de sable fin ourlaient le pourtour maritime planté de pins parasols d'un vert intense. C'était si beau qu'aucun qualificatif n'aurait rendu justice à ce panorama.

— Je... Je ne sais pas quoi dire, murmura-t-elle. C'est somptueux.

Sur le rivage, l'eau était translucide, mais un peu plus loin, au-dessus des rochers, là où se devinaient toutes les beautés sous-marines de la Méditerranée, elle prenait toutes les nuances d'un bleu profond. Durant quelques instants, Zara fut si absorbée dans sa contemplation qu'elle en oublia tout.

— Tu as beaucoup de chance, observa-t-elle encore très bas.

Nikolai partageait cet avis. Il avait de la chance... Pas seulement parce qu'il pouvait jouir quand il le voulait de ce paysage féerique, mais avant tout parce qu'il admirait, en cet instant, l'extraordinaire chevelure de Zara. Une chevelure couleur de miel, lumineuse, chatoyante.

« De la chance. » Il entendait souvent les gens lui répéter qu'il avait « de la chance ».

D'ordinaire, cette réflexion l'irritait considérablement.

Cela sous-entendait qu'il n'avait eu qu'à claquer des doigts pour vivre dans les résidences de rêve et se promener au volant des voitures de sport qu'il collectionnait dans les plus beaux pays du monde. Comme s'il était né avec tout cet attirail en main, comme s'il n'avait pas dû traverser des épreuves effroyables pour parvenir à ce résultat...

Il lui arrivait parfois de se demander quelle serait la réaction de tous ces gens qui le jugeaient si chanceux, s'il leur révélait d'où il venait — qui il était réellement. Un homme qui avait « de la chance » était-il abandonné comme un chien, livré à lui-même pour se défendre contre toutes les injustices avant de découvrir que celle qui lui avait donné le jour ne s'était jamais souciée de lui une seule seconde ? Un homme qui avait « de la chance » était-il appelé à s'apercevoir que ce qui devait, soi-disant, être le lien le plus puissant du monde, celui d'une mère envers son enfant, n'avait pas plus de consistance qu'une bouffée de fumée ?

L'amertume ne menait qu'à une dépense d'énergie et de temps inutile, se rappela-t-il. Après tout, au final, les choses avaient plutôt bien tourné pour lui, n'est-ce pas ? Oh ! Bien sûr, il y avait un prix à payer pour tout, et l'addition avait été élevée. Il était désormais incapable de faire confiance à qui que ce soit, et il en serait toujours ainsi. L'humanité avait perdu toute chance de trouver grâce à ses yeux. Il ne pouvait pas changer le passé — personne n'avait ce pouvoir — mais il lui restait au moins la possibilité de profiter de ce qu'il avait bâti.

— Tu as raison, souffla-t-il. En ce moment, je me sens l'homme le plus chanceux du monde.

Profondément émue par la beauté du paysage, Zara se tourna vers lui et sourit. Il avait plongé son fascinant regard dans le sien, et elle savait que ce qui allait se produire était inéluctable.

Mais l'air était délicieusement parfumé, le bleu de la mer l'avait grisée, et celui des yeux de Nikolai l'aspirait dans une sorte de tourbillon qu'elle ne voulait pas quitter.

— Moi aussi je suis chanceuse, répondit-elle en toute franchise.

5.

Il sentit le désir pulser dans ses veines dès qu'il l'attira contre lui pour l'embrasser. Immédiatement, il fut stupéfait de retrouver la douceur de cette bouche incomparable, le goût sucré et grisant de ces lèvres qui répondaient fiévreusement à son étreinte.

— Tu te rends compte que j'ai attendu ce moment toute la journée, lâcha-t-il d'un ton rauque en se reculant légèrement pour la contempler.

— V... Vraiment ? balbutia-t-elle.

— Oui, murmura-t-il en l'embrassant plus passionnément, glissant une main sur sa taille pour la plaquer tout contre lui, avant de caresser ses petits seins ronds et gonflés de désir, sous le coton de sa robe.

Les ongles de la jeune femme s'enfoncèrent dans sa nuque, puis dans ses omoplates.

Il se mit à tracer des cercles autour de ses tétons et l'entendit aussitôt haleter de plaisir, ce qui l'incita à se montrer plus aventureux, et à soulever sa robe pour caresser ses cuisses brûlantes — qui s'ouvrirent immédiatement sous ses mains.

Comme elle se cambrait sous lui, gémissant de plus en plus langoureusement, il remonta lentement le long de sa peau fine. Dès qu'il atteignit sa culotte, il caressa le tissu humide et chaud, et alors que sa virilité gonflait encore, il voulut glisser ses doigts à l'intérieur du barrage de dentelle.

— Nikolai !

Stupéfait par ce cri, et par la manière dont elle venait de bondir sur son siège, il s'interrompit tout net et la vit lui opposer un regard effaré. Elle tremblait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il, sidéré.

— Mais... Il faut... Nous devons nous arrêter tout de suite !

— Pourtant, tu ne *veux* pas que je m'arrête.

Affolée, Zara secoua frénétiquement la tête. Oh ! Elle aurait tant voulu qu'il ne s'arrête pas — ou du moins, son corps le voulait — mais elle n'allait pas pour autant faire l'amour avec lui *dehors, en plein jour* !

— Mais enfin, regarde où nous sommes ! s'exclama-t-elle. N'importe qui pourrait nous voir !

— Personne ne vient jamais par ici. Et je suis très discret... Capable de te faire jouir sans même relever ta robe.

Il prit conscience trop tard que cette réplique, loin de convaincre la jeune femme, ne la braquait que davantage. Elle rabattit vivement sa robe sur ses cuisses et lui jeta un coup d'œil réprobateur avant de poursuivre d'un ton sec :

— D'autre part, l'heure tourne, et je dois me changer avant d'aller en cuisine et de venir servir l'apéritif sur la terrasse à 19 heures.

Nikolai attendit un « mais » qui ne vint pas et comprit, stupéfait, que sa compagne était sérieuse : elle n'avait nullement l'intention de rester avec lui ici une minute de plus et mettait fin — pour la seconde fois ! — à leur étreinte.

Oui, elle le repoussait *encore* !

— Tu plaisantes ? s'enquit-il, incapable d'en croire ses oreilles.

— Pas du tout, rétorqua-t-elle, les yeux braqués droit devant elle sur la mer.

Il resta un moment silencieux, à la regarder, espérant qu'elle se ravise, lui saute dessus et le dévore de baisers. Mais elle restait assise sur son siège, raide comme la justice, les bras croisés sur sa poitrine, et les jambes serrées. Le message était clair.

Cette humiliation s'ajoutant à une frustration effroyable, il préféra ne pas piper mot, et ils firent le voyage du retour dans un silence complet.

Il campa d'ailleurs sur cette position et se contenta de grommeler un « à tout à l'heure » inaudible dès qu'ils furent arrivés, avant de se claquemurer dans sa bibliothèque et de donner libre cours aux sentiments qui l'agitaient.

Bon sang, quel incroyable culot ! Jamais aucune femme n'avait osé traiter Nikolai Komarov de la sorte ! Ni même un homme, à vrai dire. Il devait donc y avoir une raison pour que cette femme-là se comporte ainsi. Pourquoi avait-elle répondu si ardemment à ses baisers, pourquoi s'était-elle tortillée contre lui comme une petite chatte, quand il lui caressait les seins, pourquoi s'était-elle offerte à lui sans la moindre hésitation, avant de se fermer comme une huître ? Était-ce seulement pour reprendre le pouvoir ? Croyait-elle tenir le rôle de la maîtresse du jeu, après cet épisode ? Ou espérait-elle obtenir un extra sur son paiement en se faisant désirer davantage ?

Pour la première fois de sa vie d'adulte, il se sentait piétiné, humilié, et non seulement il ne supportait pas cette impression, mais il ne savait comment s'en délivrer.

La seule chose dont il était certain, c'était qu'il n'avait pas ressenti un désir d'une telle force depuis très longtemps, et qu'il maudissait le sort qui lui imposait cette petite serveuse récalcitrante pour objet d'un désir aussi impérieux !

A sa place, la plupart des hommes auraient certainement renoncé et jeté leur dévolu sur une autre cible — une cible plus conforme à leur mode de vie, à leurs besoins. Mais Nikolai ne se déclarait jamais vaincu et poursuivait son ambition jusqu'au bout !

Or, il voulait Zara Evans.

Il l'aurait.

Il le fallait.

Au moins, le dîner était assez sophistiqué pour requérir toute son attention, songea Zara. Le cuisinier avait décidé de faire la preuve de tous ses talents aux hôtes de son maître avec une suite de plats mariant la gastronomie méridionale traditionnelle à une touche d'inventivité

contemporaine. Chaque fois qu'elle sortait sur la terrasse pour servir et desservir les convives, elle évitait soigneusement de croiser le regard de Nikolai. Hélas, il prenait un malin plaisir à l'y contraindre, et elle se sentait alors trembler de tous ses membres, tandis qu'un défilé d'images érotiques lui traversait l'esprit. Il suffisait qu'elle croise, ne fût-ce qu'un quart de seconde, ce regard brillant de malice qui la transperçait entièrement pour que sa température monte d'un ou deux degrés. Le faisait-il donc exprès ? A quoi jouait-il ? Entendait-il lui rappeler sans cesse ce qu'elle avait refusé de vivre, cet après-midi ? Ou plutôt, ce qu'elle avait ardemment désiré vivre, avant de l'interrompre ? Et était-ce la raison pour laquelle il couvrait Crystal de compliments ? L'odieuse blonde portait une robe en lamé à dos nu spectaculaire, beaucoup trop habillée pour cette soirée très simple. Et naturellement, elle s'entêtait à faire les yeux doux à Nikolai et à capter sans cesse son attention.

Zara prenait son mal en patience, mais elle avait conscience de vivre la plus longue soirée de son existence et se sentait tiraillée entre le désir qu'elle prenne fin le plus tôt possible et l'angoisse de la nuit qui allait suivre.

Que ferait-elle, s'il décidait de venir dans sa chambre, quand les invités dormiraient ? Comment trouverait-elle la force de le repousser une nouvelle fois ? Si elle ne s'était pas soudain rendu compte, comme par miracle, qu'ils étaient en train de faire l'amour dehors, cet après-midi...

Elle savait très bien qu'elle serait allée jusqu'au bout de leur étreinte.

Il n'était pas venu... Et le lendemain matin, en se réveillant seule dans sa jolie chambre avec vue sur les collines, Zara se sentit...

Décue ?

Seigneur, comment pouvait-elle être aussi stupide ? Elle était furieuse parce qu'il n'était pas venu, ce qui lui démontrait qu'il la considérait simplement comme un jouet, pensa-t-elle.

Son cœur battait déjà trop fort, et des émotions pénibles l'assaillaient, aussi se hâta-t-elle de descendre en cuisine.

Quelle ne fut pas sa surprise de n'y trouver personne... Comme au village, la veille, les lieux étaient silencieux et déserts. Non seulement il n'y avait pas la moindre trace de présence du cuisinier, mais elle ne trouva pas non plus de préparatifs pour le petit déjeuner — ni pain, ni croissants frais achetés à Saint-Jean-Gardet.

Que devait-elle faire ? Si le cuisinier ne s'était pas réveillé, n'était-elle pas censée s'en charger ? Hum. L'ennui, c'est qu'elle ignorait complètement où se trouvaient ses appartements.

Durant quelques minutes, elle resta interdite au milieu de la cuisine, plongée dans ses pensées, fixant la grande table en chêne d'ordinaire couverte de terrines, de plats, de cuillers et de provisions. Quand un pas résonna enfin dans le couloir, elle se tourna vivement vers la porte, poussa un soupir de soulagement et lança :

— Dieu merci, vous êtes là ! Je commençais à croire que vous aviez disp...

Les mots moururent sur ses lèvres dès que la haute silhouette de Nikolai fit son apparition en lieu et place de celle du cuisinier.

Il tenait une baguette et un sac de viennoiseries dans les bras, et une flamme mystérieuse brillait dans son regard bleu acier. A peine fut-il entré que l'atmosphère de la pièce se chargea d'une sorte d'électricité.

Zara frissonna. Pourquoi de tels frissons couraient-ils sur sa peau... Et comment se faisait-il que Nikolai porte encore le costume formel qu'il arborait la veille au soir — sur la chemise de soie blanche *qui était également la même* ?

— Mais... Que diable fais-tu ici ? demanda-t-elle d'une voix où perçait son affolement.

Nikolai planta son regard dans les grands yeux verts qui le fixaient avec une insistance troublante. Il fronça les sourcils. Une nouvelle fois, il trouvait Zara dans une jupe noire trop longue, semblable à celle qu'elle portait la veille, et il jeta un coup d'œil réprobateur sur ses affreux souliers à lacets.

— Je suis chez moi, ici. Tu as oublié ? rétorqua-t-il.

— Mais non, je veux dire...

Elle se hissa sur la pointe des pieds, cherchant désespérément à distinguer d'autres silhouettes derrière lui. En vain.

— Où est le cuisinier ? finit-elle par demander.

— Je lui ai donné sa journée.

— Mais... Et le petit déjeuner ?

— Pourquoi crois-tu que je sois allé chercher cela ? répondit-il en désignant le pain et les viennoiseries, qu'il posa sur la table.

D'une main tremblante, Zara alla attraper le couteau à fruit et se posta près d'un panier de pommes et de poires. Il fallait qu'elle se comporte normalement, s'adjura-t-elle. Il suffisait de s'adapter à la nouvelle situation.

— Ah, très bien, lança-t-elle d'un ton aussi enjoué que possible. Dans ce cas, je vais préparer tout de suite une salade de fruits et...

— Tu ne crois pas que nous pourrions plutôt songer à prendre du bon temps, toi et moi, *angel moy* ? s'enquit-il en lui coulant un regard de braise, tout en s'avançant de quelques pas.

Ignorant les battements plus frénétiques de son cœur, elle répliqua :

— Voyons, tes hôtes ne vont pas tarder à descendre pour prendre le petit déjeuner.

— Eh bien, non, répliqua-t-il.

Le visage de Zara exprimait la plus totale confusion, et il savoura son plaisir durant une minute, la laissant insister.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Il retira lentement sa cravate et la posa sur la table, près du pain.

— Ils sont partis, dit-il platement.

— Partis où ?

— Après le dîner, hier soir, quand tu es montée te coucher, nous avons décidé de nous rendre tous les trois au casino, à Monte-Carlo. Sergei adore jouer, et Crystal jugeait que sa robe de soirée méritait un auditoire plus important que celui dont elle bénéficiait ici. Nous avons joué aux cartes durant une bonne partie de la nuit, et ils n'ont pas eu envie de refaire tout le chemin de retour jusqu'ici.

Il marqua un bref silence, lui lança un regard entendu et conclut :

— Je suis rentré seul.

Médusée, elle le dévisagea et murmura :

— Mais alors, tu t'es contenté de revenir pour dire au cuisinier de prendre sa journée, avant de passer à la boulangerie ?... Je ne comprends pas.

Un sourire inquiétant aux lèvres, il approcha encore d'un pas, le regard arrimé au sien.

— Ah non ? demanda-t-il.

Elle semblait sincèrement étonnée, songea-t-il. Durant un bref instant, ces grands yeux verts lui parurent emplis d'une naïveté presque enfantine.

— C'est avant tout à toi que je songeais, *angel moy*, expliqua-t-il avec douceur, réduisant encore l'espace qui les séparait. J'ai pensé que tu serais heureuse que nous ayons enfin l'opportunité de nous retrouver seuls. Que tu apprécierais la liberté de profiter pleinement de la maison, sans interférences, de faire l'amour en toute quiétude, sans redouter une visite impromptue, sans l'obligation de nous cacher dans une voiture...

Zara sentit sa gorge devenir très sèche. Son honnêteté, beaucoup trop directe, lui nouait l'estomac. Désormais, quelques centimètres, à peine, les séparaient encore l'un de l'autre et elle percevait la chaleur de ce grand corps viril, l'aura de séduction irrésistible qui en émanait... Et ce discours prononcé d'une voix gourmande faisait naître des frissons électriques à la surface de sa peau.

De toutes ses forces, elle tenta de se raccrocher à ses résolutions, à sa volonté de ne pas se laisser attirer dans une situation qui avait tout du piège parfait. Un piège qui menaçait son cœur, car elle n'oubliait pas que si elle cédait, elle ne s'en sortirait jamais indemne.

Elle n'était rien pour lui, hormis une serveuse qui lui avait menti et sur laquelle il entendait prendre une revanche, lui souffla la voix de la raison.

Si seulement un brasier ne s'était pas déjà allumé en elle... Si seulement elle parvenait à ne plus se laisser hypnotiser par ce regard bleu, si seulement elle pouvait ignorer l'élan qui la consumait...

Mais elle ne put que fermer les yeux et s'accrocher follement à son cou dès qu'il posa ses lèvres sur les siennes pour l'embrasser avec passion.

Un vertige merveilleux s'empara de ses sens, et elle sut qu'il était trop tard pour reculer. Elle était perdue. Dès qu'il plaqua son corps contre le sien, elle se sentit gagnée par un plaisir incandescent. Sa virilité dressée était dure, ardente, et elle répondit fiévreusement à son baiser, tout en glissant ses doigts dans son épaisse chevelure, savourant leur texture soyeuse.

Déjà, il caressait ses seins, faisant jaillir en elle une vague d'ondes divines.

Elle en voulait encore et toujours plus. Ses mains courant sur son corps provoquaient un séisme en elle.

D'un geste emporté, il déboutonna son chemisier avant de le jeter à terre. Puis, il lui arracha son soutien-gorge, la plaqua contre la table de la cuisine et se pencha sur ses tétons durcis pour les happer de sa bouche brûlante.

Enivrée par le plaisir, Zara renversa la tête en arrière et enfonça ses ongles dans ses épaules, tandis que des sensations inouïes fusaient dans ses veines. Le souffle court, elle s'abandonnait à ses caresses. La langue de Nikolai traçait des cercles autour de ses seins, dont il agaçait les pointes dardées tout en relevant sa jupe et en caressant ses cuisses, qui s'ouvraient à lui.

Elle laissa échapper un cri étouffé quand il introduisit une main sous sa culotte pour fouiller son intimité humide de désir.

Enfin, Nikolai entendit Zara pousser le gémissement qu'il attendait depuis des jours : elle était vaincue... Plus rien ne l'empêcherait d'explorer l'intimité de sa chair, de caresser ses cuisses sublimes, ses fesses rondes et lisses, et de lécher ce petit bouton rose et offert.

Sans cesser de lui prodiguer toute son attention, il fit glisser sa veste sur le sol.

— J'ai envie de toi, gronda-t-il, alors qu'elle pétrissait ses cuisses de ses mains tremblantes, griffant son pantalon, remontant dangereusement vers la zone de son érection.

— Oui... moi aussi, balbutia-t-elle d'une voix étouffée par le plaisir.

— Viens ici, ordonna-t-il après avoir défait le zip de son pantalon.

— Nikolai...

Il l'agrippa solidement par les cuisses et l'assit sur le rebord de la table de la cuisine avant de la pénétrer d'un puissant coup de reins.

Dès qu'il fut en elle, un flux de sensations d'une intensité extraordinaire l'envahit. Jamais il n'avait désiré une femme aussi longtemps avant de pouvoir enfin la conquérir. Et quand elle resserra ses jambes autour de lui pour l'inviter à la prendre plus profondément, il lâcha un grondement rauque.

— Tu... Tu es vierge ? demanda-t-il, stupéfait.

— N... Non.

Seigneur, pourquoi lui posait-il une pareille question, alors qu'elle se sentait chavirer dans un flot de plaisir et que leurs corps, parfaitement imbriqués l'un dans l'autre, ne semblaient faits que pour s'unir ?

Non, elle n'était pas vierge, même si son expérience était très limitée. D'ailleurs, jamais elle ne s'était retrouvée ainsi, plaquée contre une table de cuisine, et jamais elle n'avait ressenti l'urgence d'être prise par un homme qui lui inspirait des émotions aussi fortes.

Leur étreinte était emportée, fiévreuse, impatiente. Tout allait si vite qu'elle en perdait la tête.

— Alors je suis allé trop vite, je t'ai fait mal ? demanda-t-il, inquiet, en plongeant son regard dans le sien.

— C'est... Tu es parfait, assura-t-elle. Je t'en prie, ne t'arrête pas...

Nikolai se demandait s'il ne perdait pas complètement l'esprit. Elle était si étroite, si brûlante... Avait-il déjà ressenti ce plaisir en pénétrant une femme ? Était-il possible que Zara fût si différente des autres ? Car il ne parvenait même plus à se maîtriser, et son désir le submergeait à un tel point qu'il ne tiendrait plus longtemps.

Il imprima un rythme plus langoureux à son va-et-vient et écouta les cris de plaisir qu'il lui arrachait, tout en s'enfonçant avec délice dans sa chair. L'adrénaline fusait et ses tempes bourdonnaient, comme s'il parvenait au terme d'un marathon.

La situation en elle-même comprenait une telle charge d'érotisme qu'il en devenait fou : faire jouir sa servante sur la table de la cuisine l'excitait tant qu'il se sentit très vite parvenir lui-même à l'orgasme.

Puis, à bout de souffle, il retomba avec elle par terre et enfouit son visage entre ses seins, avant de s'endormir.

6.

C'était à la fois le paradis et l'enfer, songea Zara, désespérée, n'osant pas esquisser un mouvement. Les bras de Nikolai étaient enroulés autour de son corps encore chaud et vibrant de leur étreinte torride, et elle se remettait à peine de son émotion. Ce qu'elle venait de vivre était, sans comparaison possible, le plus fabuleux corps à corps qu'elle eût jamais connu.

Mais ce n'était que du sexe. Elle ne devait pas s'imaginer autre chose, se raisonna-t-elle.

L'appréhension et la gêne la gagnèrent de nouveau.

Redressant le menton, elle jeta un regard sur la pièce, dont le sol était jonché de leurs vêtements épars. Certes, il avait donné son congé au cuisinier pour la journée, mais qu'en était-il des autres domestiques ? La gouvernante ou le jardinier ne risquaient-ils pas d'entrer ici sans coup férir ? Sergei et Crystal ne pouvaient-ils changer d'avis et revenir ici à tout moment, à l'improviste ? Un frisson d'effroi la parcourut à cette pensée.

Elle était tentée de le laisser dormir, car il devait avoir besoin de quelques heures de sommeil après sa nuit blanche, mais pour sa part, elle ne comptait pas courir le risque d'être découverte ici, les seins nus, la jupe relevée sur le ventre et sa culotte à l'autre bout de la pièce.

Son hésitation à bouger la troublait également. Au fond, ne redoutait-elle pas avant tout de connaître sa réaction, quand il serait réveillé ? L'expérience qu'elle venait de faire était toute nouvelle. Elle n'avait jamais couché avec l'un de ses employeurs — et encore moins fait furieusement l'amour sur une table de cuisine ! Elle avait si peu d'expérience avec les hommes...

Elle se rappela alors l'étrange question qu'il lui avait posée au beau milieu de leurs ébats. Avait-il sincèrement redouté de la blesser ? Ou bien tentait-il d'obtenir des informations sur son passé amoureux ? Jamais il ne voudrait la croire, si elle lui avouait qu'avant lui, elle n'avait connu qu'un homme...

Et de toute façon, pourquoi aurait-elle dû lui fournir des explications ? La seule chose dont elle avait besoin, en ce moment, c'était de se sortir d'une situation inextricable et extrêmement embarrassante.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit-elle.

Son compagnon se mit à bâiller et poussa un profond soupir avant d'admettre d'une voix pâteuse :

— Non, c'est vrai.

Il observa un bref silence avant de reprendre :

— Allons nous allonger au bord de la piscine. Nous pourrions prendre le petit déjeuner, boire de la citronnade et nous assoupir à l'ombre.

Il lui retourna soudain un regard complice et ajouta :

— Même si rien ne nous oblige à dormir, car nous trouverons certainement mieux à faire...

A peine eut-il prononcé ces mots que Zara sentit son cœur se remettre à battre sur un rythme frénétique. La proposition était si tentante... Peut-être trop. Ne risquait-elle pas d'engager son cœur, de laisser son imagination s'emballer, de s'étourdir d'espoirs qui finiraient, forcément, par être douloureusement déçus ?

— Je n'ai pas de maillot de bain, répondit-elle, aucune meilleure excuse ne lui venant à l'esprit pour esquiver son invitation.

Il écarquilla les yeux et la dévisagea avec incrédulité.

— Tu es venue ici sans en emporter un ?

— Oui.

— Mais tu savais que...

— Je n'ai pas pour habitude de sauter dans la piscine de mon employeur, coupa-t-elle.

Il sourit.

— Tant mieux. Mais dans la mesure où c'est moi, l'employeur, pour cette mission, tu devais te douter que... que quelque chose se produirait entre nous, non ?

Zara déglutit avec peine et soutint son regard goguenard avec difficulté.

— Q... Quoi ? balbutia-t-elle. Que je me retrouverais avec toi contre une table de cuisine ?

Elle secoua lentement la tête.

— Cela va peut-être te surprendre, Nikolai, mais non, aucune idée de ce genre ne m'a jamais traversé la tête. Et toi, comment pouvais-tu être si certain que cela se produirait ?

Il haussa les épaules.

— Les circonstances sont toujours imprévues, mais la conclusion me paraissait inéluctable.

Il y avait tant d'arrogance, dans ce discours, tant d'assurance... Zara en conçut une indignation immédiate. Elle s'efforçait encore de se libérer de ses bras puissants, mais il ne le lui permettait pas. Décidément, cet homme se croyait tout permis !

— Pourquoi ? demanda-t-elle sèchement. Tu séduis *toujours* tes serveuses ?

— Jamais, répondit-il avec un calme inattendu, avant de se pencher sur son visage pour murmurer : Et toi, tu laisses *toujours* tes employeurs te séduire ?

— Jamais, admit-elle en se rendant compte qu'elle venait de poser une question fort impertinente, et qu'il lui rendait la monnaie de sa pièce.

Malheureusement, cette réponse parut l'enchanter, et il se mit aussitôt à effleurer ses lèvres des siennes, d'un mouvement languide.

— Alors nous sommes à égalité, conclut-il d'une voix enjôleuse.

« A égalité » ? Il plaisantait ! Comment pourrait-elle jamais se retrouver « à égalité » avec un milliardaire régnant sur un empire planétaire ?

Profondément déstabilisée, elle secoua la tête et s'efforça de se concentrer — même si la tâche était particulièrement malaisée, quand il glissait une main sur ses hanches pour en dessiner le contour du bout des doigts.

— J'ai seulement l'impression qu'un engagement a été rompu, lâcha-t-elle, mal à l'aise.

— Ah ? souffla-t-il d'un ton distrait, sans cesser de lui prodiguer son irrésistible torture.

— Oui. A Londres, je t'ai dit que j'acceptais ce travail à la condition que notre relation s'entienne strictement à des échanges professionnels.

— Oui, oui... Et tu étais probablement sincère, quand tu m'as prié de me conformer à ce plan. Mais au fond de toi, tu devais savoir que tu luttais contre l'inéluctable. De même que tu sais très bien en ce moment qu'il est parfaitement inutile de revenir là-dessus, *angel moy*. Quand ce genre d'alchimie se crée entre un homme et une femme, il serait criminel de...

Il posa une main sur l'un de ses seins et la vit protester d'un regard apeuré. Mais elle ferma aussitôt les yeux, le laissant la caresser voluptueusement.

— De ne pas laisser le feu s'allumer, enchaîna-t-il. En fait, je crois que ce brasier est sur le point de faire s'élever des flammes très hautes...

— Nikolai...

— Hmmm ?

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle d'une voix haletante.

— Ai-je vraiment besoin de te le dire ?

— Mais je... Oh !

Nikolai n'avait pas prémédité de lui refaire l'amour si vite. Il était le premier étonné par l'ardeur de son désir, si proche de leur première étreinte.

Mais aucune force au monde n'aurait su l'empêcher de caresser encore ce corps merveilleux — ces longues jambes fuselées, ces hanches pleines et rondes, cette taille fine, ces petits seins qui se dressaient sous ses doigts et appelaient ses lèvres...

— Zara, murmura-t-il, emporté par une nouvelle vague de désir.

— Oui, oui... Oh, oui...

Cette fois, il prit le temps d'explorer chaque parcelle de sa peau avant de s'unir à elle et de l'écouter crier désespérément son nom, tandis que l'extase l'emportait.

C'était à n'y rien comprendre. Non seulement il ne se lassait pas de la sentir s'abandonner à lui, mais au contraire, il avait même l'impression qu'elle agissait sur lui comme une drogue, et qu'il risquait de développer une dangereuse accoutumance.

Aussi fut-il le premier à se relever.

— Va prendre une douche, suggéra-t-il. Pendant ce temps, je vais régler cette histoire de maillot de bain.

Zara avait voulu protester, mais elle était encore sous le choc du plaisir tumultueux qu'elle avait éprouvé entre les bras de Nikolai. Seigneur, elle était *incapable* de résister aux avances de cet

homme, dont le pouvoir magnétique était absolu.

Elle décida donc de suivre son conseil et de passer sous le jet froid d'une douche qui lui remettrait peut-être les idées en place.

Hélas, il n'en fut rien.

Enveloppée dans sa serviette, elle était encore hébétée par leurs étreintes, comme grisée, le regard perdu dans le vide, quand il frappa à sa porte et lui présenta un ravissant Bikini d'un vert pratiquement semblable à celui de la robe qu'elle portait le soir de leur rencontre. Il y avait même un paréo de soie assorti.

Stupéfaite, elle contempla ces trois luxueuses pièces de lingerie avant de lever vers lui un regard déconcerté.

— Où diable as-tu trouvé cela ?

— Je viens de me les faire porter par une petite boutique de Villefranche-sur-Mer, répondit-il d'un ton désinvolte, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

— *Comme ça ?* s'étonna-t-elle. Comment as-tu fait pour les convaincre de te faire ce genre de livraison au dépourvu ?

Il haussa les épaules.

— J'avoue que c'est une démarche inhabituelle, et que la plupart des femmes qui viennent dans cette région pensent à emporter leur maillot. Mais c'est une boutique où j'achète moi-même beaucoup de chemises, et ils se sont montrés très compréhensifs.

Avec un geste impatient du revers de la main, il signifia son agacement et conclut :

— N'en faisons pas toute une histoire. Ce n'est rien. Alors dépêche-toi de l'enfiler, veux-tu ?

Zara avait conscience de vivre l'un de ces moments de vérité qui lui donnait la preuve éclatante que l'homme devant lequel elle se tenait vivait dans un monde radicalement différent du sien.

Car combien de personnes — fussent-elles très riches — auraient-elles été capables de se procurer sur l'heure un Bikini et de se le faire livrer, sans préavis, dans une résidence de campagne perdue dans les collines ? Nikolai venait de lui faire, sans le vouloir, toute la démonstration de son omnipotence. Or, elle n'était pas très sûre de se sentir très à l'aise face à un homme dont le pouvoir était si grand. En fait, elle était même tentée de prendre ses jambes à son cou... De lui dire « Non, merci », de ramasser ses affaires et de prendre le premier avion pour l'Angleterre. Oh ! Bien sûr, il essaierait de la faire changer d'avis, mais une sorte de sixième sens lui soufflait qu'il ne dépenserait pas beaucoup d'énergie, si elle lui opposait suffisamment d'obstination. Un homme de son statut devait se rappeler à chaque instant qu'une bonne centaine de femmes attendaient leur tour et ne demandaient qu'à remplacer une candidate récalcitrante ou peu docile.

Certes, il existait une autre option...

Elle pouvait accepter. Mais enfiler ce Bikini revenait à se plier à la suite des événements, à donner son accord tacite à autre chose : devenir sa maîtresse pour le reste du week-end. Or, il lui montrait qu'il entendait mener cette relation, qu'il en était le maître.

Elle releva les yeux vers lui. Il devait avoir pris une douche, de son côté, car ses cheveux

étaient humides et plaqués contre ses tempes. De plus, il s'était rasé. Sa mâchoire large et carrée semblait plus douce que jamais. Il portait un simple jean et un T-shirt, mais même dans cette tenue, il restait redoutablement impressionnant. Oui, il était le plus bel homme qu'elle eût jamais vu...

Nikolai contemplant la jeune femme avec attention. Ils avaient fait l'amour une fois — non, deux fois. Ils pouvaient recommencer autant de fois qu'ils le souhaitaient, mais il fallait qu'elle comprenne que les règles du jeu avaient changé. Elle n'était plus sa domestique. Elle l'avait été, mais si elle devait encore porter un tablier sur une petite jupe noire, ce serait uniquement dans le cadre d'un jeu érotique. Ce qui s'était produit dans la cuisine ce matin signifiait qu'elle était maintenant sa maîtresse — de manière très temporaire, bien sûr, puisqu'il n'entretenait jamais une relation avec une femme plus de deux ou trois jours.

C'était ce qui faisait tout le sel de la situation. Ainsi, les choses étaient simples, sans complication, et seul le plaisir comptait.

Il commençait à se demander si elle ne s'était pas endormie debout quand la serviette de la jeune femme tomba à terre.

Médusé, il la contempla dans toute la splendeur de sa nudité. Avait-elle conscience de sa beauté exceptionnelle ? Son corps était si harmonieux... Comme sa superbe chevelure de miel, le triangle d'or de son entrejambe avait quelque chose de magique. Mais elle le déroba très vite à sa vue en enfilant le bas du Bikini, qui lui allait parfaitement.

— Comment as-tu fait pour deviner ma taille ? demanda-t-elle en le dévisageant avec un mélange d'étonnement et d'inquiétude.

— Je bâtis des tours et des buildings de plusieurs centaines de mètres de hauteur, *angel moy*, répondit-il. Les mensurations d'une femme qui mesure un mètre soixante-cinq sont à ma portée...

— Un mètre soixante-sept, corrigea-t-elle en plongeant un regard grave dans le sien.

— Tu crois que ces deux centimètres changent beaucoup de choses ?

— On dit que ce sont les détails qui changent un monde.

— Hum. Vraiment ? s'enquit-il en souriant. C'est un sujet dont nous pourrions débattre tout en prenant un peu de bon temps, tu ne crois pas ?

— Je suis toujours ouverte aux débats, Nikolai.

— Je suis ravi de l'entendre. J'ai toujours pensé que le goût pour le débat était la marque d'un esprit ouvert.

— Mais ce n'est pas vraiment mon esprit qui t'intéresse, n'est-ce pas ? rétorqua-t-elle.

— En ce moment, non, murmura-t-il d'un ton rauque. C'est ton corps qui concentre cent pour cent de mon attention...

— Nikolai...

Elle ferma les yeux et sentit ses mains se poser sur ses reins.

— Quoi ? demanda-t-il très bas.

— C'est juste que... Je viens tout juste d'enfiler ce Bikini...

— Et alors ?

Sans même attendre sa réplique, il s'empressa de faire glisser le slip sur ses chevilles.

— J'ai décidé que j'avais encore envie de te voir nue, expliqua-t-il.

L'écho de ces paroles se réverbéra longuement dans son esprit, et Zara sentit le vertige l'envahir. « J'ai décidé »... « Je veux »... « J'ai envie »... Nikolai était déterminé à toujours obtenir ce qu'il convoitait. C'était terrifiant, et ce qui l'était encore davantage était la réponse de son corps à ces ordres impérieux.

Car elle aussi, elle avait envie de lui appartenir. Déjà, ses seins et le cœur de sa féminité réagissaient sans équivoque à ses caresses, et elle ne put résister à son baiser.

Oui, c'était effrayant. Cet homme était accoutumé à voir tous ses désirs s'exaucer. Il claquait des doigts, et le monde entier accourait.

Le ballet de ses domestiques n'en était qu'une illustration parmi d'autres. Le maître du jeu n'avait qu'à ordonner pour que tout soit accompli selon ses souhaits.

Or, en cet instant, alors qu'elle lui offrait sa bouche et lui rendait fiévreusement son étreinte, alors qu'elle se laissait emporter par le plaisir qu'il lui prodiguait, elle se sentait comme l'une des innombrables marionnettes soumises à Nikolai Komarov.

7.

— Tu es bien silencieuse, *angel moy*.

Protégée par ses lunettes de soleil, Zara leva les yeux vers le corps splendide de son amant, qui ressemblait à la statue majestueuse d'un dieu grec sous le soleil méditerranéen.

Ils étaient allongés l'un près de l'autre sur des chaises longues, au bord de la piscine miroitante où ils venaient de faire encore l'amour, au lieu de nager.

Les heures avaient passé très vite, entre étreintes et siestes à l'ombre. Comment s'en étonner ? C'était le paradis sur terre : l'air était lourd du parfum des roses et du jasmin, ils avaient dégusté de succulentes tartines de pain frais et de confiture de figues maison, et Zara se sentait grisée par cette journée entièrement consacrée au plaisir. C'était tout juste si elle ne devait pas se pincer pour prendre conscience qu'elle ne rêvait pas... Comment diable aurait-elle pu un jour penser vivre des moments si différents du quotidien — des moments sans aucun rapport avec la vie réelle ?

— Tu ne réponds pas ? insista Nikolai en se tournant vers elle, admirant la cascade de mèches mordorées qui tombaient sur les bretelles de son adorable Bikini, dans lequel ses seins étaient si étroitement moulés qu'il voyait poindre ses tétons.

Après avoir fait l'amour, la plupart des femmes se mettaient à jacasser sans relâche... Mais pas Zara.

En fait, elle avait très peu parlé, depuis quelques heures, et il se rappelait surtout l'avoir entendue haleter, gémir et crier son nom. Or, contre toute attente, ce silence piquait sa curiosité et l'incitait à se montrer bien plus bavard qu'il ne l'était d'ordinaire.

— Eh bien ? reprit-il. Pourquoi ce silence ?

Zara s'efforça de se concentrer sur sa question et de s'extirper de sa rêverie. Mais elle avait le plus grand mal à ne pas se ronger les sangs, et à oublier qu'ils vivaient sur des planètes radicalement différentes. Leur seul point commun semblait consister en un appétit sexuel débridé dès qu'ils se trouvaient en présence l'un de l'autre.

Elle haussa négligemment les épaules.

— Eh bien, tu as pris cinq appels depuis que nous sommes installés ici, et quand tu n'étais pas au téléphone, tu...

— Je faisais fabuleusement l'amour avec toi ? suggéra-t-il en se réjouissant de la voir immédiatement rougir.

Elle leva une main vers ses joues chaudes et répliqua :

— Je ne pensais que tu étais le genre d'homme à vouloir bavarder de tout et de rien.

— Tu es extrêmement intuitive, admit-il. Ou encore bien plus intelligente que ce que je pensais. Dis-moi, comment une femme comme toi s'est-elle retrouvée serveuse ?

A ces mots, Zara se redressa vivement sur sa chaise.

— Voilà une question peu flatteuse ! protesta-t-elle. Il n’y a rien de déshonorant à être serveuse, tu sais.

— Ce n’est pas du tout dans ce sens que je l’entendais, expliqua-t-il. J’ai seulement l’impression que tu as beaucoup d’imagination et de ressources, et je me demande si tu n’as jamais eu envie de faire autre chose qu’offrir des plateaux d’amuse-bouches sophistiqués à des gens affublés d’un palais insensible ?

Zara sourit, car ce commentaire ne manquait pas d’autodérision, pour une fois. Nikolai était un homme au palais gâté, à force de dégustations gastronomiques trop complexes, loin des ingrédients simples et des plats sans prétention.

— Bien sûr que j’ai envie de faire autre chose de ma vie, répondit-elle. Mais ce n’est pas toujours si facile, et je ne veux pas renoncer à ce job pour le moment. C’est un métier fantastique, qui me permet d’avoir des horaires flexibles, de voir des lieux très différents et d’effectuer des tâches variées.

Son compagnon passa un bras derrière sa nuque pour mieux se tourner vers elle, et lui lança un regard inquisiteur.

— Et c’est ce que tu fais depuis toujours ? insista-t-il.

— Non. Dans une autre vie, j’ai été étudiante en horticulture, avoua-t-elle.

A ces mots, il haussa les sourcils.

— C’est un choix original, commenta-t-il. Il y avait une raison précise ?

— Oh ! La même que pour tout le monde, dit-elle en riant. J’ai grandi dans une ville, et je n’ai jamais rien connu d’autre, jusqu’au jour où je suis allée visiter une ferme avec ma classe, à l’école. Il y avait des vaches, des moutons et un vieux bouc au sale caractère, mais j’ai eu le coup de foudre pour cet univers. Je me suis mise à travailler dur en classe pour obtenir de bonnes notes et entrer en classe préparatoire.

— Mais alors... Pourquoi avoir abandonné une filière qui te plaisait tant ? s’étonna-t-il.

— Pourquoi veux-tu qu’il se soit produit quelque chose de particulier ? rétorqua-t-elle, gênée.

— Zara, il s’est forcément passé quelque chose...

Elle hésita, puis poussa un profond soupir et admit :

— C’est vrai. Ma marraine est tombée malade. J’ai quitté les cours pour m’occuper d’elle.

— Eh bien... C’est une attitude admirable, dit-il en lui décochant un coup d’œil impressionné.

— Je n’ai rien fait d’admirable, lança-t-elle sèchement. Elle ne s’était jamais mariée, n’avait pas eu d’enfant. Et elle a renoncé à sa vie de joyeuse célibataire londonienne pour se consacrer entièrement à moi, quand mes parents sont morts dans un accident de voiture. Je l’aimais de tout mon cœur, et je lui devais beaucoup. Mais après son décès...

Le chagrin était encore vif, dès qu’elle évoquait cette époque, et elle s’interrompit.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-il avec douceur.

Zara s’efforça de se rallonger tranquillement. Mais ses muscles étaient tendus, et elle s’assit pour faire face à son compagnon.

— Je crois que je suis restée trop longtemps loin des bancs de la faculté, expliqua-t-elle. Ma vie avait été si différente, durant des mois, que je n'ai pas su comment me réadapter à l'existence que je menais auparavant. En revanche, il m'était facile de travailler en tant que serveuse. Cela ne requiert aucune qualification et me permet de songer à mon avenir. Voilà comment les choses se sont passées.

Nikolai avait retenu son souffle en écoutant ce récit. Il avait la nette impression que celui-ci n'était pas complet, et que Zara s'empressait de le conclure pour lui cacher certains éléments.

— Et que comptes-tu faire, ensuite ? As-tu un autre métier en perspective ?

Toute cette conversation ne faisait que souligner la distance qui les séparait, songeait-elle. Nikolai n'envisageait les choses que sous l'angle de la volonté, comme s'il suffisait d'avoir envie d'exercer tel ou tel métier, telle ou telle occupation pour être en mesure d'y parvenir d'un claquement de doigts. Leurs univers, à des années lumières l'un de l'autre, s'étaient certes rencontrés, mais la collusion serait brève, et chacun retournerait bientôt à sa terre, si dissemblable de celle de l'autre.

— Non, je ne sais pas encore ce que je ferai ensuite, dit-elle. J'attends l'inspiration.

Nikolai n'était pas dupe. Il vit la manière dont elle redressait fièrement le menton en prononçant ces paroles et n'en fut que plus convaincu qu'elle lui cachait quelque chose. L'avait-il mal jugée ? S'était-il hâté de voir en elle l'une de ces femmes qui ne songeaient qu'à son portefeuille ? En tout cas, depuis qu'elle était ici, à aucun moment elle ne s'était comportée comme une arriviste aux dents longues.

Maintenant qu'il y réfléchissait, il se rendait compte aussi qu'elle n'était en rien impressionnée par le luxe de cette propriété. Ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était le paysage de la région et, entre ces murs, les fleurs du jardin. Bien sûr, restait la possibilité qu'elle fût bel et bien une aventurière en quête d'un compte en banque à harponner, mais dans ce cas, jamais il n'avait assisté à une telle mise en scène. D'ailleurs, elle ne se souciait même pas de revêtir l'uniforme habituel. Il se rappela sa petite robe légère de la veille, ses sandales qui révélaient la finesse de ses chevilles et ses jambes ravissantes. Il se rappela aussi qu'elle avait travaillé sans relâche, hier, durant le déjeuner, puis le dîner, portant des plateaux très lourds, jonglant avec les bouteilles pour qu'il y ait toujours du vin et du champagne frais sur la table. Sous un soleil de plomb, elle avait couru de la terrasse dans la cuisine durant des heures, sans cesser d'afficher un sourire décontracté et un professionnalisme irréprochable.

Oui, il avait fait erreur.

C'était évident.

— Si c'est l'inspiration que tu cherches, je crois que je peux t'offrir un échantillon, suggéra-t-il en lui prenant la main pour l'inviter à retourner dans la piscine.

Un moment plus tard, Nikolai se reprochait son initiative. Bon sang, était-ce tout ce qu'il avait à

lui proposer comme « inspiration » ? Oter son maillot de bain et nager nue dans la piscine avant de faire l'amour ?

Zara avait fermé les yeux, et il contempla longuement son visage aux traits parfaits, écoutant le rythme lent de sa respiration, bercée par le chant des cigales.

Quel odieux personnage il faisait ! Il aurait pu téléphoner à l'un de ses confrères en quête d'une personnalité pleine d'idées pour un département de marketing ou de communication. Mais est-ce que cela aiderait Zara ? Quoi qu'il en soit, il devrait garder cette idée en tête.

Il la laissa dormir et alla aussitôt passer quelques coups de fil. Puis, plus tard, il décida de l'emmener dîner au restaurant, et dut la rassurer cent fois au sujet de la petite robe qu'elle avait apportée.

— Franchement ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Oui, franchement. Elle te va très bien. De toute façon, avec le teint lumineux de ta peau et la couleur extraordinaire de ta chevelure, je crois que tu pourrais t'en sortir n'importe où, même si tu étais vêtue d'un sac à pommes de terre.

— Ce n'est pas vraiment la réponse que j'espérais, Nikolai, observa-t-elle d'un ton grave, avant d'éclater de rire.

Ils prirent la voiture et traversèrent les collines sur la petite route menant à Saint-Jean-Gardet.

Cette fois, dans le village, toutes les échoppes étaient ouvertes. Des guirlandes de lumignons éclairaient les arbres sur la Grand-Place, et les terrasses des restaurants, remplies de touristes, fourmillaient d'animation.

Sous les étoiles, ils dégustèrent un steak accompagné de pommes sautées et de vin rouge et Zara se sentit si heureuse qu'elle aurait voulu que ce moment ne prenne jamais fin.

Son cœur battait toujours très fort, inexplicablement... Était-ce ce genre de vertige permanent que l'on ressentait quand on tombait amoureux ? se demanda-t-elle.

Elle releva les yeux vers le visage aux traits parfaits de Nikolai. Oui, il était parfait... Et cette soirée aussi. Tout semblait parfait. A sa place. Comme si elle venait d'obtenir tout ce qu'elle espérait de la vie, comme s'il lui suffisait de refermer la main sur ce trésor pour le conserver à jamais.

— C'est si beau, ici, souffla-t-elle en balayant la place du regard pour graver cette image dans sa mémoire. Et la dame qui m'a vendu la bouteille d'eau hier est même venue nous souhaiter bon appétit...

— C'est parce que je suis là, expliqua-t-il.

— J'avais compris, rétorqua-t-elle, un sourire moqueur aux lèvres.

Nikolai était fasciné par ses yeux, ce soir. Ils semblaient plus grands, plus intensément verts que jamais. Sa bouche, gonflée par une journée entière de baisers ardents, paraissait également plus pulpeuse. Elle avait relevé ses cheveux en chignon, et seules quelques mèches ondulées retombaient autour de son visage.

Ce fut à cet instant qu'il prit conscience qu'il aurait déjà dû se lasser d'elle.

Chaque fois qu'il consacrait beaucoup de temps à une femme, il mourait d'envie, avant la fin de

la journée, de trouver n'importe quelle excuse pour la laisser.

Mais pas cette fois.

Il s'enfonça dans son fauteuil et examina attentivement ce spécimen féminin qui faisait exception à toutes les règles. Était-ce l'absence de sophistication, chez elle, qui lui faisait perdre ses repères et lui procurait une récréation, après la fréquentation exclusive de femmes de la haute société ? Ou bien la certitude de savoir, depuis le début, qu'ils ne pouvaient entretenir une liaison à moyen terme ? Car il ne devait pas l'oublier : ils étaient condamnés à se quitter très vite.

Comme son portable vibrait, il prit l'appel qui lui confirmait une fusion importante de deux de ses chaînes de magasins à New York. Ce coup de fil lui offrait un prétexte parfait... Oui, il allait saisir cette occasion pour écourter leur week-end.

Le sourire soudain voilé de tristesse de Zara, de l'autre côté de la table, ne lui échappa nullement, et il se félicita de sa décision. Il y avait un moment qu'elle restait silencieuse, comme si elle songeait de son côté qu'ils n'étaient pas faits pour se fréquenter ailleurs que dans un lit. Si elle commençait à s'attacher à lui, il était urgent de mettre fin à cette aventure. Jamais il n'avait souhaité que les choses tournent ainsi.

Elle n'était pas vierge. En fait, elle était même certainement la maîtresse la plus inventive qu'il ait jamais eue, mais d'une manière très curieuse, dans laquelle son innocence se révélait entière. Elle était également adorable, et il n'avait aucun désir de lui faire du mal. Malheureusement... il faisait souvent souffrir les femmes — même si cela n'avait rien d'intentionnel — puisqu'il était incapable de leur donner ce dont elles semblaient avoir le plus besoin.

— T'ai-je dit que je dois me rendre à New York dès demain ? demanda-t-il soudain. Ce qui signifie que je vais quitter la villa très tôt dans la matinée.

A ces mots, Zara sentit son cœur se serrer douloureusement. En un instant, toute la magie de cette soirée parut se désintégrer.

Ainsi, ils en étaient déjà là...

A l'adieu qu'elle redoutait, même si elle n'oubliait pas qu'il viendrait. Il avait même été avancé, et annoncé avec une brutalité qui la déstabilisait. Il importait maintenant qu'elle sauve la face et ne trahisse rien de son trouble.

— Non, tu ne me l'avais pas dit, répondit-elle en s'efforçant d'affermir sa voix. Mais de toute façon, j'étais censée quitter la villa demain, et je suppose que je ne sers plus vraiment à grand-chose, maintenant que tes hôtes sont partis.

Pour une raison qu'il n'aurait su s'expliquer, Nikolai se sentit gagné par la culpabilité.

— Nous pourrions peut-être nous revoir à Londres une prochaine fois ? suggéra-t-il.

Zara aurait pu jurer qu'il y avait quelque chose d'affecté, de forcé, dans cette proposition qui sonnait creux. Au fond d'elle-même, elle savait que leurs chemins ne risquaient plus de se croiser à Londres — à moins qu'elle ne travaille une nouvelle fois pour lui, ce qui n'avait rien de très excitant. De toute façon, s'ils se retrouvaient, le merveilleux souvenir qu'elle conserverait de ce séjour serait perdu. Ce lieu avait été leur oasis, et il ne songeait à elle que comme à un objet sexuel. Elle ne tenait guère à vivre une étreinte fugitive sur la banquette de sa limousine, dans un mois ou dans un an d'ici.

— Peut-être, répondit-elle poliment.

— Bon. Je demande l'addition ?

Elle hocha la tête et ramassa son sac à main.

— Oui, s'il te plaît.

Le trajet du retour se déroula dans le silence, et elle le suivit jusque dans sa somptueuse suite avec une certaine appréhension.

Ils firent longuement l'amour, mais malgré la force du désir qu'il lui inspirait, elle eut l'étrange sentiment de ne pas vraiment participer à leurs ébats, d'en demeurer absente.

Même quand elle fut comblée par le plaisir charnel et qu'il l'attira tendrement dans ses bras pour s'endormir lové contre elle, Zara se sentit très loin, tous ses instincts de protection en éveil — consciente de risquer une blessure dont elle ne se remettrait pas.

Aux premières lueurs de l'aube, elle ouvrit les yeux et découvrit que son compagnon était déjà levé et habillé. Sans bouger, elle le regarda nouer sa cravate sur sa chemise de soie blanche et vérifier le pli de son costume anthracite.

Il n'était plus avec elle.

— Tiens, tu es réveillée ? s'enquit-il très doucement, en se retournant vers elle.

— Tu as remarqué, répondit-elle.

Nikolai fit le tour du lit et admira les longues mèches couleur de miel répandues sur l'oreiller, autour du ravissant visage ensommeillé de Zara et de ses adorables petits seins nus.

— Je remarque toujours tout ce qui te concerne. J'ai perçu le changement de ta respiration, et la manière dont ton corps s'étirait sous les draps. Et crois-moi, j'aimerais mille fois mieux être avec toi dans ce lit, en ce moment...

Il plongea une main sous la couverture et caressa les cuisses chaudes de la jeune femme avant d'enchaîner :

— Plutôt que dans ce satané jet.

Il se pencha pour déposer un baiser sur son front et reprit :

— Une voiture viendra te chercher pour te conduire à l'aéroport en fin de journée. D'ici là, fais comme chez toi et profite de la maison. Va nager dans la piscine, savoure tes dernières heures ici... Et fais un bon voyage de retour, Zara.

D'un bond, elle se redressa dans le lit et cacha sa nudité sous le drap. La violence de cet abandon lui transperçait le cœur, mais elle n'avait pas le droit de laisser apparaître sa douleur.

— Au fait, ajouta-t-il en se dirigeant vers un petit bureau, pour y prendre une enveloppe qu'il lui tendit. J'allais oublier. Tiens. C'est ton chèque.

— Mon... Mon chèque ? balbutia-t-elle.

— Oui. Tes gages.

Il fronça les sourcils.

— La raison de ta présence ici, précisa-t-il. Ton salaire. Tu n'as pas oublié ? L'argent ?

« La raison de ta présence ici »... « L'argent »...

— Bien sûr, parvint-elle à articuler, le cœur en lambeaux.

Elle retomba aussitôt sur le matelas, à bout de forces, et serra le drap entre ses mains pour le maintenir jusqu'au menton.

— Ne te cache pas, demanda-t-il.

— Je me sens toute nue, expliqua-t-elle.

— Parce que tu l'es. Mais une femme qui possède un tel corps ne devrait jamais le dissimuler sous des vêtements.

Durant une minute, il demeura là, immobile, à la contempler, comme s'il cherchait à graver son image dans sa mémoire.

Enfin, il lâcha :

— Au revoir, *angel moy*.

— Au revoir, Nikolai.

Ces simples mots lui faisaient si mal qu'elle en aurait hurlé... Mais elle s'astreignit à ne pas bouger et attendit que le moteur de la voiture se mette à vrombir, dans l'allée, pour se lever, se poster à la fenêtre et regarder le véhicule disparaître dans la montagne.

Puis, le cœur battant à coups lourds, elle se leva et ouvrit l'enveloppe...

Durant une éternité, elle fixa le chèque, incrédule.

Non, c'était impossible. Il n'avait pas osé. Le montant inscrit n'avait rien à voir avec celui dont ils étaient convenus. C'était plus du double ! Une somme astronomique et sans commune mesure avec le travail qu'elle avait accompli ici.

Zara sentit la nausée la gagner. Qu'avait-elle fait pour mériter cet extravagant pourboire, sinon... *Sinon coucher avec lui ?*

Il la payait pour le sexe !

Incapable d'en croire ses yeux, elle demeura immobile un moment, à tâcher de contrôler sa respiration et les battements affolés de son cœur.

Enfin, dans le silence de l'aurore, elle déchira le chèque et en laissa les morceaux bien en évidence sur le bureau, avant de courir se réfugier dans sa chambre.

Là, elle prit une douche, s'habilla, rangea ses affaires, posa son sac de voyage sur le sol et se jeta en travers du lit.

Elle avait tout le temps de donner libre cours à son chagrin, en attendant que le chauffeur vienne la chercher.

Détournant les yeux des collines provençales, elle enfouit son visage dans son oreiller et pleura à chaudes larmes.

8.

Pour la troisième fois, un « clic » se fit entendre et fut immédiatement suivi par la tonalité d'absence. Le combiné collé contre l'oreille, Nikolai en resta stupéfait.

Encore ?

Elle avait osé décrocher et raccrocher immédiatement, sans même lui laisser le temps de dire « Allô » ?

Il secoua la tête. C'était inconcevable. Comment sa petite serveuse charmante et si sexy, qui aurait dû lui être infiniment reconnaissante de tout ce qu'il lui avait offert, osait-elle lui raccrocher au nez ?

Il se remit à faire les cent pas dans son immense bureau dont la vue sur Londres était digne d'une carte postale. Il s'était d'ailleurs toujours juré de ne pas en devenir blasé, d'en savourer sans cesse la splendeur, mais... Mais pour une fois, le spectacle de la ligne des plus hauts buildings sur la Tamise et ses ponts lui était complètement indifférent. Bon sang, à quel jeu jouait-elle ?

Furieux, il pressa le bouton de l'Interphone et obtint aussitôt en ligne l'un de ses assistants.

— Cette femme, Zara Evans, lança-t-il d'un ton crispé. Vous vous rappelez ? Celle que je vous avais demandé de retrouver pour moi ?

— *Da*, Nikolai.

— Vous avez son adresse ?

— Bien sûr.

— Alors envoyez tout de suite quelqu'un là-bas. Je veux savoir si elle y vit toujours et si elle est avec quelqu'un.

Sa rage ne faisait que croître à chaque minute, mais il attendit d'avoir récupéré le rapport de son employé pour se rendre à son tour sur place.

Il était minuit.

Certes, c'était très tard pour une visite, mais il avait appris qu'elle avait travaillé durant la soirée. Nikolai avait conscience du caractère déplacé de sa démarche. Il aurait été plus raisonnable d'attendre le lendemain. Mais il ne se sentait pas capable de se montrer *raisonnable*. C'était même rigoureusement impossible ! Il était furieux, outragé, humilié, ce qui ne l'empêchait malheureusement pas de se souvenir, avec une précision terrifiante, de tous les baisers qu'il avait échangés avec Zara Evans. Il se rappelait son corps vibrant sous ses caresses, et les sensations

extraordinaires qu'il avait éprouvées en lui faisant l'amour.

Une demi-heure plus tard, sa limousine s'arrêtait devant une petite maison à deux niveaux située dans une partie de la ville dont il était peu familier, très populaire et sans charme. Les poubelles étaient plantées devant chaque maison, probablement parce que celles-ci ne disposaient d'aucun emplacement où les ranger. Un peu plus bas, dans la rue, un mur était couvert de graffitis. C'était le genre de quartiers où les commerçants baissaient le rideau de fer dès la nuit tombée et où les voitures avaient perdu un ou deux pneus le matin...

Son chauffeur se retourna vers lui et fronça les sourcils.

— Vous êtes certain que c'est la bonne adresse, patron ?

Durant un moment, Nikolai resta silencieux. Il avait vu des quartiers bien plus sinistres que celui-ci, qui n'avait rien d'un cloaque. Mais ces derniers temps, il était rare qu'il fréquente des quartiers pauvres. Presque aussitôt, il se sentit ramené à sa propre enfance. Les souvenirs jaillirent de sa mémoire tels des cadavres de leurs placards. Des souvenirs assez vivaces pour lui faire dresser les poils sur les bras...

Une image, entre toutes, s'imposait avec la netteté d'une photographie. Il s'agissait d'un appartement de Moscou partagé par trois familles, et des regards froids, suspicieux, hostiles — ceux des voisins — se posaient sur un petit garçon qui s'échinait à trouver de quoi se nourrir.

— Oui, c'est bien ici, répondit-il, avant de descendre de voiture.

Ses muscles se tendirent quand il gravit les marches pour sonner. Il dut encore attendre une bonne minute avant de voir une fenêtre s'éclairer. Zara devait avoir jeté un coup d'œil par le judas, car il entendit sa voix, sèche, demander à travers la porte :

— Nikolai... C'est bien toi ?

— Pourquoi ? demanda-t-il rudement. Tu attends quelqu'un d'autre ?

— Mais... Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Eh bien, je, euh...

Bon sang, pourquoi était-ce si difficile ? Et pourquoi n'ouvrait-elle pas ?

Protégée par la porte d'entrée, Zara s'efforçait de recouvrer son calme. Elle prit une longue inspiration afin de le prier de s'en aller, mais quelque chose la retint.

Ce n'était pas *vraiment* ce qu'elle souhaitait.

Huit jours s'étaient écoulés depuis leur séparation, en France, et elle avait l'impression de n'avoir pas fermé l'œil depuis. Nikolai hantait ses nuits, et durant toute la journée, elle ne parvenait pas à effacer le souvenir de leurs étreintes. Sans cesse défilait dans sa mémoire le film de leurs corps à corps enfiévrés, et elle n'osait même plus espérer se débarrasser un jour de cette obsession.

— Je ne veux pas te parler, lança-t-elle d'un ton déterminé. Et il est tard.

— Ecoute, je sais qu'il est tard, mais si tu n'ouvres pas cette maudite porte, je vais cogner dessus jusqu'à ce que tous tes voisins se réveillent.

— Tu n'as pas le droit de faire ça, rétorqua-t-elle, affolée.

Mais elle savait fort bien qu'il était capable de mettre sa menace à exécution, aussi ouvrit-elle le verrou de sécurité, à contrecœur. Aussitôt, elle sentit sa respiration se bloquer dans sa poitrine.

Il était là, devant elle.

Debout et immobile, exprimant la détermination d'un bélier prêt à charger.

— C'est du chantage, accusa-t-elle.

— *Niet*. C'est savoir comment obtenir ce que l'on veut.

— En d'autres termes, la seule activité que tu connais, répliqua-t-elle.

Il la détailla de pied en cap et vit la manière dont elle resserrait contre elle le petit déshabillé de coton qui recouvrait une nuisette. Il obtenait toujours ce qu'il voulait, selon elle ? Si elle savait... Oh ! Si seulement elle savait ! songea-t-il.

— Oui, tu dois avoir raison, soupira-t-il en lui emboîtant le pas, comme elle l'invitait à la suivre dans un corridor aux tapisseries déchirées par endroits.

Il leva un regard étonné sur ces murs et observa d'un ton railleur :

— On dirait que tu as descendu quelques étages, ces derniers temps. A moins que ça n'ait toujours été comme ça ?

Zara rougit.

— Je vis ici depuis ma plus tendre enfance, se défendit-elle. La maison ne se présente peut-être pas sous son meilleur jour en ce moment, mais je n'ai pas vraiment eu le temps de faire des travaux de décoration.

— Mais cette rue...

Il s'abstint d'achever sa phrase en croisant son regard courroucé. Le vert profond de ses yeux avait viré au noir d'orage et lançait des éclairs.

Un élan de fierté donnait à Zara l'envie de s'expliquer, même si elle doutait qu'un homme menant la vie de Nikolai fût capable de comprendre quoi que ce soit à ce qu'elle lui dirait.

— C'était différent, à l'époque où j'ai grandi, reprit-elle. Ce quartier était principalement occupé par des familles, et les gens étaient fiers de leur maison. Seulement, les loyers sont devenus tellement chers que la plupart d'entre eux ont dû s'exiler plus loin. Quant à ceux qui restent, ils sont nombreux à se faire expulser. Je vais probablement mettre la maison en vente bientôt, mais même s'il ne s'agit pas d'une villa de milliardaire dans le sud de la France, elle est propre.

Elle redressa le menton et ajouta avec orgueil :

— Et c'est chez moi.

Il hocha lentement la tête.

— Je comprends. Mais je suppose que c'est ton salaire de serveuse qui te fait vivre, et qu'il n'est pas spécialement élevé ?

— En effet, reconnu-elle.

Il la considéra avec une attention soutenue, marqua une hésitation, puis demanda :

— Alors comment se fait-il que tu aies théâtralement déchiré le chèque que je t'ai laissé ?

Le visage de Zara s'empourpra.

— Tu sais parfaitement pourquoi !

— Si je le savais, je ne poserais pas la question.

— Eh bien, sers-toi de ton cerveau ! s'exclama-t-elle en tournant les talons pour aller s'installer dans le salon.

Hélas, elle savait très bien qu'il la rejoindrait dans moins d'une minute. Pourquoi avait-elle été assez sotte pour lui ouvrir ? Soudain, elle redoutait d'être incapable de subir ce face-à-face sans se liquéfier devant lui. A tout moment, elle risquait de dire ou de faire quelque chose qu'elle regretterait amèrement par la suite, si incapable qu'elle s'était révélée de le chasser de son cœur ou de son esprit. Aucune de ses pensées, depuis une semaine, n'avait été dirigée vers un autre objet que vers son amant russe. Ou plutôt, son ex-amant...

Elle ouvrit un placard, y trouva une bouteille de liqueur probablement aussi vieille que la maison elle-même et se versa un petit verre de liquide ambré.

— Tu en veux ? proposa-t-elle.

— Tentant. Mais non, merci.

Elle porta le verre à ses lèvres, avala une gorgée qui lui réchauffa immédiatement la poitrine, et espéra puiser un peu d'énergie dans l'alcool. C'était bien la première fois qu'elle se servait un verre chez elle, et elle n'était guère habituée aux liqueurs, mais la journée avait été rude.

Le déjeuner, très prenant, avait été suivi d'un énorme goûter pour un réalisateur de cinéma. Après quoi, elle avait enchaîné avec un dîner sur une péniche pleine de buveurs malades qui n'avaient cessé de semer le désordre en cuisine.

— Alors, insista-t-il. Pourquoi ?

Elle se retourna vers lui, s'efforçant d'ignorer l'ascendant qu'il avait sur elle. Mais cet effort était vain. Il semblait plus séduisant que jamais, dans son costume noir et son imperméable. Son regard avait la transparence de la Méditerranée caressant le sable, et chaque fois qu'elle apercevait ces cheveux d'un châtain doré, elle avait envie d'y glisser les doigts pour les caresser.

Dans ce salon minuscule, sa haute stature ne prenait que plus d'ampleur, et elle avait l'impression de redevenir une jeune femme timide et inexpérimentée, sous son regard.

— Tu m'as payée plus du double du tarif dont nous étions convenus, lança-t-elle d'un ton accusateur.

Nikolai haussa les sourcils.

— C'est bien la première fois que j'entends quelqu'un se plaindre d'être trop payé, observa-t-il.

— Ne te moque pas de moi, Nikolai, reprit-elle, agacée. Tu sais parfaitement ce que je veux dire !

— Non, pas du tout. J'ai pensé que tu avais remarquablement travaillé, et que tu méritais une

augmentation.

— Une augmentation pour quoi ? Pour les services complémentaires rendus ?

A ces mots, il parut se glacer sur place.

— Tu penses que je t'ai payée pour... pour le sexe ?

— Je suis censée croire autre chose ?

— Et tu crois que je suis le genre d'homme qui paie pour le sexe ? reprit-il d'un ton où perçait un mélange de stupéfaction et d'outrage.

— Es-tu incapable de laisser ton ego de côté ne serait-ce qu'une minute ? s'écria-t-elle, furieuse. Il ne s'agit pas de toi, mais seulement de moi !

Le cœur battant, l'adrénaline fusant dans ses veines, elle se rappelait avec douleur l'instant où il lui avait tendu cette enveloppe. Comme si elle n'était qu'une entraîneuse, une employée qu'il avait fait venir pour accomplir un travail... Et dont les émoluments méritaient d'être revus à la hausse, étant donné les services *très particuliers* qu'elle avait fournis.

— Alors pourquoi ce tarif un peu trop généreux, enchaîna-t-elle, si ce n'était pas pour ce motif ?

Durant quelques instants, il ne dit pas un mot.

Les émotions qui montaient en lui étaient trop vives, et il se débattait avec une rage qui menaçait d'exploser. Elle osait réclamer des explications de sa part — lui qui n'en donnait jamais à qui que ce soit ! Mais la confusion se peignait sur son visage défait, et ses grands yeux verts exprimaient une blessure profonde. Ce seul fait était suffisant pour le convaincre de faire une exception à sa règle.

— J'ai compris que je t'avais mal jugée, dit-il enfin, en poussant un profond soupir. Je ne te voyais plus comme la femme que je croyais avoir percée à jour.

Zara le dévisagea avec fureur, toujours sur la défensive.

— Et puis-je savoir pour quel genre de femme tu me prenais ?

— Eh bien... Dans mon milieu, on les appelle des croqueuses de diamants. Des chasseuses de portefeuille. Des mercenaires...

— Ça alors ! C'est vraiment très flatteur, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Oh ! Tu penses sans doute que c'est un trait de misogynie caractérisé, se défendit-il, mais crois-moi sur parole, j'ai rencontré des dizaines de femmes qui correspondent parfaitement à ce descriptif.

Il sentit la colère remonter en lui et enchaîna d'un ton plus sec :

— Ce qui explique probablement pourquoi je suis très suspicieux avec le sexe féminin. La plupart des femmes attendent quelque chose de moi et cherchent à l'obtenir en employant toutes les ruses. Je crois que cette somme d'argent supplémentaire n'était, à mes yeux, qu'une compensation parce que je me sentais coupable de t'avoir prise pour l'une d'elles. Je me suis rendu compte que tu n'avais rien à voir avec cette espèce de rapaces... Et de toute façon, il m'arrive souvent de donner de gros pourboires aux gens qui travaillent pour moi.

Il observa un bref silence et conclut en plantant son regard droit dans le sien :

— Le sexe n'avait rien à voir là-dedans.

Zara reposa son petit verre de liqueur et haussa les épaules.

— Je vois... Je suppose que tout est ma faute. J'aurais dû me contenter de faire le travail que j'étais venue faire. Car si je m'y étais astreinte, j'aurais pu partir avec la conscience tranquille, et aucun malentendu n'aurait jamais eu lieu. Je n'aurais jamais dû...

— Jamais dû faire quoi ? interrompit-il, une pointe de panique dans la voix.

— Te permettre de poser la main sur moi, énonça-t-elle d'une voix claire.

Mais elle sentit aussitôt une lame s'enfoncer dans sa poitrine, et le souvenir amer de leurs étreintes trop vite interrompues s'imposa à elle.

— J'aurais dû rester à ma place. A distance. C'était stupide de ma part, insista-t-elle.

Nikolai avait peine à croire qu'elle soit capable de prononcer des paroles si cruelles, mais il mesurait désormais son désarroi, et il se sentit profondément touché. Des remords l'assaillaient.

— Mais tu ne pouvais pas empêcher cela, répliqua-t-il. Et moi non plus. Il y avait une alchimie extraordinaire, unique, entre nous. Un phénomène trop puissant pour être ignoré ou arrêté. Je crois que c'était tout à fait impossible. Franchement, tu crois que ce genre de réaction chimique se produit tous les jours, entre deux personnes ?

— Je ne sais pas.

— Comment cela ? Tu n'as pas eu beaucoup d'amants ?

Très mal à l'aise, Zara fixa une zone décolorée sur le vieux tapis. Pourquoi prétendre qu'elle était quelqu'un qui ne lui ressemblait en rien ? De toute façon, il disposait de tous les indices pour parvenir à la conclusion qu'elle n'avait pas d'expérience. Jamais elle n'avait nagé nue dans une piscine. Il le savait. De même qu'il savait qu'elle n'avait jamais fait l'amour dans l'eau, ni sur une table de cuisine.

— Non, admit-elle. En fait, je n'en ai eu qu'un, avant toi.

— Quoi ? Un seul ?

— Cela te paraît si bizarre ? demanda-t-elle d'un ton plus agressif, humiliée par son regard sidéré.

— Non, mais ... C'est seulement que la plupart des femmes de ton âge ont connu un peu plus d'hommes dans leur vie. Ou du moins, le genre de femmes que je fréquente d'habitude.

Le plaisir que lui valait cet aveu était si intense qu'il avait le plus grand mal à le dissimuler.

Car, finalement, cette abstinence signifiait que pour elle le sexe était quelque chose d'important — ce qui aurait dû lui donner envie de prendre ses jambes à son cou et de fuir le plus loin possible. Mais une douce chaleur se répandait en lui, et il sentit un sourire lui détendre le visage.

9.

— Ah ? demanda-t-il. Et c'était un bon amant ? Tu pensais peut-être épouser cet homme ?

Zara lui retourna un regard méfiant.

— Il n'était ni un bon amant, ni un fiancé possible, répliqua-t-elle d'un ton cinglant. Seulement un garçon que j'ai rencontré à l'université et qui s'intéressait beaucoup plus au rugby qu'à donner du plaisir à une femme.

Elle secoua tristement la tête et ne put réprimer un petit rire.

— Enfin, il a changé... Car il a fini par faire la connaissance de la fille d'un fermier qui possédait plusieurs centaines d'hectares d'exploitations. Il a attendu très longtemps avant de me l'avouer, et visiblement, à la fac, tout le monde l'a su avant moi.

Nikolai sentit son cœur se serrer pour elle. Une colère sourdait également en lui, entièrement tournée vers cet homme stupide qui ne prenait même pas la peine de donner du plaisir à une femme. En outre, il comprenait qu'*avant lui*, ce plaisir était inconnu à Zara... Il se rappela alors les petites larmes qu'il avait distinguées dans ses yeux embués, alors qu'ils faisaient l'amour pour la troisième fois, près de la piscine. Avait-elle connu la véritable jouissance entre ses bras ?

Pour la première fois depuis qu'il avait franchi le seuil de cette maison, il contempla le visage fatigué de la jeune femme, sa petite silhouette vulnérable, sa position prostrée. Dans cette nuisette et ce déshabillé de coton très simples, elle était plus ravissante que jamais.

En même temps, il aurait pu croiser des dizaines de femmes sophistiquées, vêtues de lingerie de soie révélant un corps très séduisant.

Pourquoi avait-il envie d'elle, alors ? Pourquoi ne songeait-il qu'à la prendre dans ses bras dès qu'il la voyait ? Qu'avait-elle de plus que les autres, pour que son sang se mette à bouillir dans ses veines dès qu'elle apparaissait ?

— Zara, souffla-t-il très doucement, en faisant quelques pas vers elle.

L'accent sensuel de sa voix la fit frissonner, mais elle continua à fixer la zone décolorée du tapis, comme si sa vie en dépendait.

— Ne fais pas ça, répondit-elle simplement.

— Faire quoi ?

— Tu le sais très bien.

— Zara, regarde-moi.

Entêtée, elle secoua la tête. Si elle levait les yeux vers lui maintenant, elle était perdue. C'était évident. Elle savait déjà qu'elle se noierait dans le bleu de son regard et que son corps refuserait de lui obéir.

— Zara ?

Ensuite, elle serait incapable de résister à sa chaleur, à ses caresses, ses baisers...

Malgré elle, elle leva la tête. Un frisson la parcourut dès qu'elle vit sa bouche si sensuelle et la flamme de désir qui brûlait dans ses yeux.

— Ne fais pas cela, répéta-t-elle.

— Je ne peux pas m'en empêcher, assura-t-il. Et toi non plus.

Il lui prit la main, l'attira vers lui, et elle fut incapable d'opposer la moindre résistance. Dès qu'il la serra contre son large torse, elle se blottit dans sa chaleur. Elle avait tant besoin de ce réconfort. Et n'y avait-il pas un siècle qu'elle attendait de sentir ses doigts caresser ses cheveux ? Elle percevait sa respiration, qui se faisait plus lente, et quand il se pencha sur ses lèvres, elle ferma les yeux pour accueillir son baiser avec un mélange de ferveur et d'émotion. Il s'empara de sa bouche dans un élan fier et possessif, et toute la tension de son corps, viril et audacieux, se communiquait au sien. Bientôt, alors qu'il faisait courir ses mains sur ses seins, elle répondit à sa ferveur avec une passion redoublée, tandis qu'une pulsation lancinante battait dans son bas-ventre.

— Zara, murmura-t-il d'un ton rauque, sans cesser de la plaquer contre lui. J'ai pensé à toi chaque nuit. Pensé à toi, à ça... Et toi ? As-tu pensé à moi ?

— Oui, admit-elle, la gorgée serrée.

Un flux d'ondes délicieuses montait en elle.

— Alors viens avec moi, demanda-t-il d'un ton pressant. Viens avec moi tout de suite.

L'urgence dont témoignait sa voix, ferme et décidée, la prit de court. Brûlantes de virilité, les mains de Nikolai lui ôtaient tout pouvoir de pensée, et un dangereux vertige l'enveloppait.

Mais alors qu'elle mourait d'envie de s'offrir à son désir et de lui faire connaître la force du sien, elle comprit qu'elle était sur le point de sombrer dans le péril. Si elle n'était pas prudente, si elle ne mettait pas *immédiatement* un peu de distance entre eux... Cet homme allait encore une fois lui briser le cœur et la laisser exsangue.

Il était indispensable qu'elle se raccroche à son indépendance, si elle voulait survivre.

Il le *fallait*.

— Je... Je ne peux pas, lâcha-t-elle, essoufflée, alors qu'il relevait déjà sa nuisette pour caresser ses cuisses. Pas maintenant, du moins... Je dois me lever très tôt demain matin pour un service, et toutes mes affaires se trouvent déjà sur place.

— Tu n'as pas à faire quoi que ce soit dont tu n'aies pas envie, assura-t-il. Cette mission peut être annul...

— Non, Nikolai. Je travaille pour gagner ma vie. Tu te souviens ? Et j'ai *besoin* de travailler.

Il se mordit la lèvre. Bon sang, il ne connaissait que trop cette farouche détermination, chez elle. Son indépendance forçait d'ailleurs son admiration. Mais en cet instant, il détestait sa volonté à toute épreuve.

Il aurait voulu répliquer avec hauteur et arrogance que c'était ridicule, qu'il était prêt à la dédommager pour le travail qu'elle ne ferait pas le lendemain et qu'elle n'aurait aucune raison de le regretter. Mais il prit conscience que Zara le mettait devant ses propres contradictions : il ne pouvait pas, d'une part, reprocher aux femmes d'être intéressées par l'argent d'un homme et, de l'autre, leur en offrir pour qu'elles n'aillent pas le gagner par elles-mêmes.

— Bien, lâcha-t-il en s'efforçant de ne pas trahir son immense frustration. Si tu dois travailler, je comprends que tu aies besoin de repos. Mais dans ce cas, tu vas accepter la somme que tu as gagnée en travaillant pour moi en France, et nous n'en parlerons plus. C'est bien d'accord ?

Zara hocha lentement la tête, et il effleura encore ses lèvres des siennes.

— Oui, dit-elle.

— Et demain, reprit-il, tu prépareras tes affaires, et tu viendras passer la nuit chez moi. Entendu ?

— Entendu.

Il caressait encore langoureusement sa taille, ses fesses, posant ses lèvres sur son visage, laissant une myriade de baisers dans son cou.

Electrisée, Zara ne savait comment résister davantage.

— Et... Et maintenant ? balbutia-t-elle.

— Maintenant...

Il marqua une pause et recula d'un pas pour la contempler attentivement.

— Maintenant, conclut-il, je te suggère d'aller dormir.

Il lissa lui-même sa nuisette, vérifiant qu'elle tombait bien sur ses cuisses, et Zara n'en fut que plus déçue.

— Je vais également me coucher, précisa-t-il.

Il l'embrassa très vite, comme s'il redoutait de se laisser lui-même emporter s'il s'attardait.

Puis, alors qu'il se dirigeait vers le couloir, il lança d'un ton dégagé :

— Appelle mon assistant demain et vois avec lui à quelle heure une voiture peut venir te chercher.

Une nuit.

Il n'aurait dû s'agir que d'une nuit.

Une nuit pour se débarrasser à jamais du sort qu'elle lui avait jeté, et lui tourner le dos une bonne fois pour toutes — sans l'ombre d'un regret.

Mais avant même que Nikolai n'ait bien pris conscience de ce qui était en train de se produire, Zara avait trouvé sa place dans sa villa de Kensington. Comme si cette place l'attendait, et qu'elle la comblait avec un naturel confondant.

Chaque matin, à son réveil, quand il ouvrait les yeux, c'était son visage qu'il découvrait.

Elle était celle qui lui donnait envie de se dépêcher de rentrer à la maison en fin de journée pour la retrouver, celle qui rendait le crépuscule prometteur.

Elle était la seule et unique raison pour laquelle il déclinait chaque jour des dizaines

d'invitations à des soirées, laissant les cartons s'empiler en vain dans sa boîte aux lettres. Quoi d'étonnant à cela ? Pourquoi aurait-il pris la peine de se rendre dans des salons ennuyeux pour s'infliger des bavardages stériles avec des gens qui lui étaient indifférents, alors qu'il pouvait passer ses nuits à faire l'amour avec la plus fabuleuse, la plus offerte, la plus imaginative des maîtresses ?

Une maîtresse à la chevelure de soleil et au somptueux regard vert qui, hélas, s'obstinait à travailler comme serveuse durant la journée, le privant même parfois d'une soirée en sa compagnie, lorsqu'elle acceptait de se charger d'un dîner.

Il avait déployé tous les arguments, toutes les ruses possibles... En vain.

Jamais, de sa vie, il n'avait rencontré de femme plus butée que Zara Evans !

Mais il savait aussi que ce trait de caractère entraînait, au moins pour une part, dans le désir insatiable qui le consumait.

Avait-elle seulement conscience de l'ascendant qu'elle avait sur lui ? Souvent, il avait l'impression qu'elle était si innocente...

Alors qu'il sortait de la salle de bains et rentrait dans la chambre, il la trouva postée devant la fenêtre, un sourire aux lèvres, l'air rêveur.

— Tu sembles ailleurs, observa-t-il.

Dès qu'elle entendit cette voix sensuelle et grave, Zara se retourna et sentit des fourmillements dans tout son corps.

Il était torse nu, une serviette ceinte autour des reins, lui dévoilant ses pectoraux parfaitement dessinés et la fine toison qui courait sur son ventre, de la même teinte mordorée que celle de ses cheveux. Quelques gouttelettes perlaient encore sur ses épaules, soulignant l'extraordinaire couleur de bronze de sa peau si lisse.

Elle retourna vers le lit et sentit une étrange émotion lui étreindre la gorge.

Il était difficile de croire qu'ils avaient encore fait l'amour, si tôt, qu'il sortait de la douche et qu'elle était là, dans cette chambre, dans *son* lit... Des courbatures tiraillaient ses cuisses, après les multiples corps à corps qu'ils venaient de vivre.

Elle était désormais familière de ces courbatures, et elle les adorait. C'était comme la marque de son amant russe en elle, un rappel permanent de tout ce qu'elle ressentait quand il la pénétrait et la conduisait aux cimes du plaisir. C'était un héritage de la nuit — et de toutes celles qui avaient précédé celle-ci.

— Ailleurs ? Oh non, je suis là et bien là, juste devant toi, répliqua-t-elle, amusée.

Nikolai lui décocha un regard complice et fit tomber la serviette à terre, non sans percevoir le petit cri qu'elle laissa échapper, comme il lui dévoilait toute sa nudité.

Il aimait cette réponse sans équivoque à sa propre excitation. D'ailleurs, il savait qu'il lui suffisait de sauter dans le lit pour la trouver humide et ouverte, pour la pénétrer tout de suite, sans attendre... Et c'était exactement ainsi que les choses auraient dû se passer.

Il voulait appeler sa secrétaire, lui dire qu'il ne viendrait pas travailler aujourd'hui, lui ordonner de faire annuler tous ses rendez-vous et passer le reste de la journée ici, à faire l'amour à

Zara.

Furieux, il alla arracher une chemise de soie à son placard et l'enfila en réprimant un juron.

Oui, il était en colère.

A ce stade, cette attirance n'aurait-elle pas dû s'éroder ? Il y avait un mois qu'il était rentré de France ! Et depuis trois semaines, elle n'avait plus quitté cette maison.

Or, d'habitude, il aurait chassé n'importe quelle autre femme au bout de trois jours avant de se réjouir d'être enfin seul et prêt à en conquérir une autre.

D'ailleurs, de manière générale, il appréciait la solitude. Il était agréable de passer une soirée tranquille, de lire tard et de dormir sept heures d'affilée. Il aimait aussi la liberté de se lancer dans une partie de poker impromptue avec quelques amis, et de veiller jusqu'à l'aube. Ou de prendre un jet pour l'autre bout de la planète, avec l'un de ses plus proches collaborateurs, oubliant ses impératifs du jour.

Mais depuis que Zara était entrée dans sa vie, c'était comme s'il se retrouvait précipité dans un livre qui s'écrivait chaque jour, et dont il était impossible de distinguer la structure. Il n'avait plus de repères. Il savait qu'il ne se lassait jamais d'elle et que plus il lui faisait l'amour, plus il avait envie de recommencer. Les caresses de la jeune femme, ses baisers tendres, son extraordinaire pouvoir hypnotique avaient raison de toute autre envie, chez lui.

C'était un peu effrayant...

Dire que la nuit précédente, il avait vécu ce très curieux moment...

Il s'était réveillé au beau milieu de la nuit et n'avait pas su retrouver tout de suite le sommeil. Le regard braqué au plafond, il était resté immobile. Zara était blottie contre lui, la tête au creux de son épaule, et le parfum de sa peau caressait délicieusement ses narines. Il avait eu envie de se lever. Mais alors qu'il tentait d'esquisser un mouvement pour se libérer de son étreinte, il l'avait entendue pousser une sorte de murmure de protestation, dans son sommeil. Il savait qu'elle avait un service à honorer très tôt, dans la matinée, et il n'avait pas voulu interrompre son sommeil, aussi n'avait-il pas bougé.

Il savait qu'elle avait un service à honorer très tôt, dans la matinée, et il n'avait pas voulu interrompre son sommeil !

Oui !

Et il était donc resté allongé dans une position très inconfortable, sans pouvoir se rendormir avant qu'elle ne se décide à rouler d'elle-même de l'autre côté du matelas.

Un incident tel que celui-ci n'était-il pas la preuve qu'il avait complètement perdu la tête ?

Et elle ? Avait-elle conscience d'avoir, d'une manière inexplicable, réussi à l'enfermer dans son joli petit pot à miel, telle la reine des abeilles ? Était-elle en train de se laisser aller à des fantasmes sur un avenir commun — ce que l'invitait à croire le sourire qu'elle avait sur les lèvres un moment plus tôt ? Se disait-elle que leur incomparable et indéniable entente sexuelle pouvait s'étendre à tout le reste ?

Nikolai sentit tous ses muscles se tendre. Certaines femmes laissaient très vite leur imagination galoper sur des routes parsemées de voiles blancs, de dragées et de diamants. Et bien sûr, si

l'homme visé n'était pas marié et ne l'avait jamais été, s'il portait sur le front une étiquette « proie premier choix », tout était réuni pour que le malentendu s'installe.

D'ailleurs, si Zara avait ces idées en tête, pouvait-il l'en blâmer ? N'était-il pas temps, pour elle, de découvrir qui elle était, ce qu'elle voulait, et de chercher l'homme de sa vie ? C'était à lui de prendre les devants, et de lui signifier très clairement que ce qu'elle espérait n'aurait jamais de réalité — en ce qui les concernait tous deux.

— Dis-moi, demanda-t-il en boutonnant sa chemise, tu ne travailles pas, ce soir, n'est-ce pas ?

Zara admirait le corps musculeux et souple de son compagnon. Elle le regardait souvent s'habiller, le matin. Ce genre de scène était, en un sens, plus intime encore que leurs ébats.

Oui, ils se trouvaient, en ce moment, dans une situation d'intimité parfaite.

Et elle comprenait les commentaires d'Emma, avec qui elle avait déjeuné la veille. Son amie lui avait fait observer que Nikolai et elle vivaient désormais ensemble, pour ainsi dire. Et quand Zara avait protesté — faiblement — Emma lui avait demandé si elle se rendait compte de ce qu'elle était en train de faire, en devenant la maîtresse d'un homme aussi puissant, d'un homme connu pour sa phobie de toute forme d'engagement avec les femmes ! Emma redoutait que Zara ne sorte de cette histoire le cœur brisé.

Mais elle avait haussé les épaules et assuré son amie qu'elle ne courait aucun risque : elle n'était pas assez stupide pour s'imaginer que Nikolai et elle pouvaient avoir un avenir ensemble...

Maintenant qu'elle se rappelait cette conversation, elle se sentait un peu mal à l'aise. Avait-elle dit toute la vérité ?

Oh ! Bien sûr, elle était persuadée du bien-fondé de ce discours, de manière rationnelle. Mais qui avait jamais su empêcher un cœur de battre, des espoirs de s'esquisser et des rêves de tourner la tête la plus *rationnelle* ?

Ce matin même, elle avait regardé Nikolai dormir à côté d'elle. Ses longs cils noirs caressaient ses joues, et en étudiant ce visage sculptural, ces pommettes hautes, ce front large, elle n'avait pu s'empêcher de se demander si leur fils ou leur fille lui ressemblerait. Si c'était une fille, avait-elle songé, émerveillée, elle serait d'une beauté radieuse, en héritant des yeux bleus de son père et de la superbe teinte de ses cheveux...

En s'extirpant d'une rêverie qui l'avait menée jusqu'à la célébration du premier anniversaire de la petite Svetlana Komarov, elle avait vu surgir Nikolai devant elle, torse nu, et durant quelques secondes elle s'était surprise à rougir en songeant à sa réaction, s'il avait deviné la teneur de ses pensées !

— Euh, non, je ne travaille pas ce soir, confirma-t-elle. Comme tu le sais, j'essaie de ne prendre que des services de jour, quand c'est possible. Et la mère d'Emma n'y voit aucun inconvénient. Je peux donc me libérer presque tous les soirs.

— Parfait, répliqua-t-il. Je comptais t’emmener dîner dehors.

— Volontiers, répondit-elle.

Car à l’exception d’une soirée très formelle chez l’un des amis de Nikolai, où ils s’étaient contentés de rester pour l’apéritif avant de s’éclipser, ils n’étaient jamais plus sortis ensemble depuis leur séjour en France. Ce serait donc leur premier tête-à-tête à l’extérieur.

— Ce sera dans un grand restaurant ? demanda-t-elle. Dois-je prévoir une tenue très habillée ?

— Non, répondit-il, une lueur mystérieuse dans les yeux. Ce sera très simple.

10.

Durant la journée, Zara n'avait qu'un service à accomplir. Il s'agissait d'un déjeuner dans un grand loft du quartier de Soho, aussi profita-t-elle de son après-midi de liberté pour s'offrir une séance de shopping.

Depuis qu'elle avait pu payer ses dettes, sa vie était devenue très différente. Non seulement elle n'avait plus à vendre la maison, mais elle pouvait profiter pleinement de la nouvelle existence qu'elle menait auprès de Nikolai.

Malgré ce qu'il lui avait dit au sujet du restaurant où il l'invitait ce soir, elle avait envie de s'acheter une nouvelle robe, et elle passa un long moment dans un grand magasin à arpenter les allées des soldes pour trouver enfin la perle rare : une ravissante robe de soie vert pâle qui lui rappelait un peu la teinte de celle qu'elle portait pour la soirée à l'ambassade.

Nikolai apprécierait-il le clin d'œil ? Les hommes étaient si peu observateurs... Quoi qu'il en soit, ravie de son achat, elle rentra à la villa.

Il était toujours assez étrange de devoir sonner, une fois parvenue à l'entrée. Nikolai ne lui avait pas donné de clé, et elle devait donc s'en remettre à la gouvernante, qui semblait ne l'apprécier que modérément. Sans doute se rappelait-elle que celle qui partageait désormais la chambre du maître de maison avait servi des petits-fours en tenue de serveuse dans le jardin, à peine un mois plus tôt!

— Nikolai est-il rentré ? s'enquit-elle, comme la vieille dame lui ouvrait.

— Non, Monsieur n'est pas encore ici. Nous l'attendons d'un instant à l'autre.

Après l'avoir remerciée, Zara grimpa à l'étage pour prendre une douche, se maquiller et s'habiller.

Dès qu'il rentra, Nikolai trouva Zara prête à sortir. Sur le seuil de la chambre, il s'arrêta un instant pour la contempler. Il était indéniable que le vert lui allait à merveille — sans parler de la manière dont cette robe de soie lui moulait adorablement les fesses, ce qui lui rappelait étrangement une autre soirée...

— Tu es magnifique, *angel moy*, dit-il doucement, tout en défaisant sa cravate.

— Vraiment ?

Elle était sur le point de lui avouer qu'il ne s'agissait que d'une petite robe sans valeur, acquise à prix dérisoire, mais elle se ravisa.

Une femme ne devait jamais dévaluer un compliment, n'est-ce pas ? Surtout si Nikolai ne faisait

pas la différence entre une robe de créateur et un vêtement banal.

— Oui, assura-t-il. En fait, tu es si charmante, si désirable, que je me demande si je ne vais te retirer tout de suite cette robe.

Comme elle s'apprêtait à protester, il lui décocha un clin d'œil complice, se mit à rire et conclut :

— Donne-moi dix minutes pour passer sous la douche et me changer.

Sa voiture les conduisit dans un restaurant de Shoreditch dominant le canal de Regent's Park. Mais l'air était électrique et le vent soufflait, comme pour annoncer une tempête, quand ils entrèrent dans la petite cour pavée de l'établissement.

Il s'agissait en effet d'un lieu très simple : sur un parquet à l'ancienne, les tables de la grande salle étaient nues, de même que les murs, afin de permettre à la clientèle de fixer toute son attention sur le canal et ses eaux vert-de-gris.

Le menu s'avérait également très sobre, même si une troupe de serveuses enthousiastes vantaient la saveur de chaque plat, concocté avec amour par le chef, dont la toque apparaissait derrière la vitre des cuisines, au fond de la salle.

Ils commandèrent tous deux un risotto servi avec une salade de courgettes.

— Ce n'est pas du tout le genre de restaurant auquel je m'étais préparée, dit Zara en avalant une gorgée de vin rouge, qui avait un léger goût de fraise.

— Ah ? A quoi t'attendais-tu ?

— Oh ! Je ne sais pas...

Elle balaya l'établissement du regard et reporta son attention sur la grande ardoise fixée à un mur.

— Peut-être des nappes blanches, des chandelles et un lustre en cristal, reprit-elle.

— C'est ce que tu aurais préféré ?

Une sorte d'intonation froide, dans sa voix, mit tous les sens de Zara en alerte. Son cœur se mit à battre sur un rythme plus marqué, et elle fronça les sourcils :

— Tu ne vas pas recommencer à me prendre pour une chasseuse de portefeuilles, tout de même ?

Nikolai se sentit aussitôt accablé par la culpabilité. Il était tendu, ce soir, mais jamais il n'avait voulu sous-entendre une chose pareille. Il s'en voulait assez de l'avoir si mal jugée après leur rencontre. Depuis que Zara lui avait fait le récit de ce qu'elle avait enduré, au cours de l'agonie de sa marraine, il avait pris toute la mesure de sa générosité et de son dévouement. Et même si elle n'avait pas dit grand-chose de la situation financière très périlleuse dans laquelle elle s'était trouvée à la mort de la vieille dame, il avait deviné les tenants et les aboutissants de cette histoire.

Il était clair qu'elle aurait vendu la maison à laquelle elle tenait tant plutôt que de d'accepter son chèque, s'il n'avait pas su réussir à la convaincre que ce salaire correspondait bel et bien au service qu'elle avait effectué, et non à ce qui s'était produit après le départ de ses hôtes, en Provence.

— Bien sûr que non, assura-t-il en lui souriant. C'était une simple question.

Zara aurait aimé en être sûre, mais... Elle ne savait jamais ce qu'il pensait, exactement. Parfois, elle avait même l'impression de ne pas le connaître du tout. Ce qu'elle parvenait à discerner de sa personnalité ne correspondait qu'à ce qu'il acceptait de lui dévoiler : un conquérant qui régnait sur le monde. Il lui faisait l'effet de l'un de ces dessins abstraits qu'elle regardait avec de grands yeux médusés, quand elle était petite et que sa marraine l'emmenait dans une exposition. Il fallait alors qu'elle tourne la tête dans tous les sens et qu'elle cligne des yeux pour parvenir enfin à y trouver une image figurative qui avait un sens pour elle.

Mais dans ce cas précis, il y avait des semaines qu'elle tournait autour du casse-tête sans parvenir à décrypter quoi que ce soit. Cet homme était un véritable mystère, et entendait le demeurer.

— Non, répondit-elle avec douceur. Je n'aurais pas préféré l'un de ces restaurants, parce qu'ils me rappellent ceux où je travaille. J'aime cet endroit. Il est très différent, et j'apprécie la sobriété du décor.

Elle fit tourner son verre entre ses mains, hésita un instant et décida de se jeter à l'eau, pour obtenir quelques informations.

— Il y a des restaurants comme celui-ci, en Russie ? s'enquit-elle d'un ton détaché.

— Bien sûr. Il y a des restaurants comme celui-ci dans le monde entier. Mais il n'y a que dans les quartiers très fréquentés que l'on peut se faire servir une cuisine traditionnelle et simple comme celle-ci. C'est l'une des grandes ironies de la vie, Zara. Ceux qui ont connu le travail le plus rude et parviennent dans les hautes sphères paient ensuite un prix exorbitant pour déguster un plat qui ressemble à s'y méprendre à celui des campagnes dont ils sortent, et où la recette du ragoût traditionnel se transmettait de génération en génération.

— Je n'avais jamais pensé à cela, murmura-t-elle, intriguée par cette perspective.

Elle jeta un coup d'œil discret vers la grande ardoise et s'aperçut alors que bon nombre de plats « paysans » y figuraient, y compris un « ragoût à la russe ».

— Si je comprends bien, reprit-elle, tu as connu le « travail à la rude » ?

Il fronça les sourcils.

— C'est un interrogatoire ? demanda-t-il.

— Quelle étrange manière de voir les choses ! se défendit-elle. Je ne vais pas mentir et prétendre que ta vie ne m'intéresse pas, Nikolai. Le contraire serait inquiétant, non ? Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, et désormais tu sais presque tout de moi, je crois. Tu m'as posé certaines questions, et je t'ai répondu avec simplicité.

Elle le regarda faire tourner son vin dans son verre. Il semblait perdu dans une profonde réflexion.

Nikolai cherchait à évaluer le sens réel de cette question. Les femmes étaient décidément toutes les mêmes : au fond, elles voulaient tout obtenir d'un homme, tout lui soutirer — et quand ce n'était pas du point de vue financier, elles se rabattaient sur les émotions.

Il avala une gorgée de vin. Pourquoi trouvait-il chez Zara quelque chose qui le rendait moins réticent à s'ouvrir ? Et de quoi s'agissait-il, au juste ? Quoi qu'il en soit, elle n'appartenait pas au genre de femme auquel il était accoutumé. Pour commencer, elle était pauvre. Ensuite, elle tenait farouchement à son indépendance. Enfin, elle avait le sens des valeurs et de l'honneur, et il aurait mis sa main au feu qu'elle ne se servirait jamais d'une information personnelle contre lui, même quand leur liaison prendrait fin. Car cela finirait bien par arriver.

— Oui, admit-il. J'ai connu les travaux difficiles. J'ai grandi dans un endroit et à une époque où la faim et la pauvreté étaient le lot commun.

Elle hocha la tête. Son regard était devenu grave. Elle crut se rappeler un commentaire qu'il avait fait, lorsqu'elle évoquait la mort de ses parents. Il semblait avoir aussitôt compris ce qu'elle avait ressenti.

— As-tu perdu tes parents quand tu étais jeune ? demanda-t-elle.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? répliqua-t-il d'un ton méfiant.

— Oh ! C'est seulement que... Non, rien.

Elle avait cru partager ce segment de son histoire avec lui.

Nikolai reprit une gorgée de vin et sentit un malaise le gagner. Le terrain de cette conversation devenait glissant, mais pour une raison qu'il était en peine de définir, il avait *envie* de lui parler. Que diable lui prenait-il ?

Jamais il n'avait ressenti le besoin de s'épancher auprès d'une femme, et la seule fois où il avait eu la faiblesse de le faire, il s'en était mordu les doigts. C'était il y a très longtemps, et il était encore jeune, à l'époque, mais il avait retenu la leçon.

Zara, en revanche, méritait d'entendre son histoire. Elle avait en effet toujours répondu à ses questions, même les plus déplacées. Elle lui faisait confiance, et peut-être ferait-il d'une pierre deux coups en lui disant d'où il venait...

Si elle comprenait qui il était *réellement*, alors elle comprendrait aussi que rien n'était possible, entre eux, et qu'elle ne pouvait pas espérer qu'il se métamorphose soudain en un prince charmant enthousiasmé par la perspective de devenir un mari et un père de famille. Jamais il ne serait cet homme-là.

— Je n'ai jamais connu mon père, expliqua-t-il. Mais le fait d'être un enfant illégitime n'avait rien d'exceptionnel, à Moscou, dans ces années-là. Le fait d'avoir toujours faim non plus.

Il se rappelait soudain les cordes à linge tendues d'un appartement à un autre dans la cour sordide des immeubles prêts à s'écrouler. Chez lui, la cuisine et la salle de bains étaient partagées par trois familles. Chacun mangeait à une vitesse terrifiante, et les enfants léchaient les assiettes de peur qu'on leur ôte une dernière bouchée. Il lui avait fallu bien des années pour réapprendre à manger à un rythme normal.

— Et ta mère ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Ah! Ma mère...

Il secoua la tête et ne put réprimer un sourire cynique.

— Ma mère n'a jamais su s'habituer à avoir faim. Quand tu as l'estomac vide, tu ne penses plus à rien d'autre, et elle avait certainement envisagé de mener une existence bien différente, une existence tournée vers des occupations plus excitantes que la question du prochain repas. Vois-tu, c'était une très belle femme. Extraordinairement belle, même. Je crois qu'elle ne s'est jamais remise du mauvais coup que le sort lui a réservé, en lui retirant des mains les bonnes cartes avec lesquelles elle pensait avoir démarré, dans la vie, grâce à sa beauté. La faim et la quête de nourriture étaient déjà pénibles pour elle, alors y ajouter les soins envers un enfant à élever, à habiller, à nourrir... Elle a eu assez de flair pour saisir la première opportunité qui s'est présentée. Et elle l'a fait très vite, consciente que ses charmes allaient faner avec sa jeunesse.

Comme une serveuse venait s'assurer que tout allait bien, il attendit qu'elle parte pour enchaîner :

— Alors elle est partie pour l'Angleterre.

Zara haussa les sourcils.

— Vraiment ? Tu veux dire que tu as été élevé dans ce pays ?

A cet instant, il comprit qu'il venait d'ouvrir une porte, et qu'elle s'était engouffrée à l'intérieur. Il devait aller au bout de son récit. Plus question d'esquiver et de changer de sujet.

— Non, admit-il.

Même aujourd'hui, il lui était pénible de revenir sur cet épisode.

— Elle m'a laissé derrière elle, à Moscou, avec ma tante et son petit ami, pendant qu'elle était censée gagner de l'argent là-bas et nous l'envoyer pour que nos vies soient un peu moins rudes.

Il observa une pause et lut l'émotion la plus intense sur le visage de Zara. Elle avait pâli. Une lueur douloureuse brillait au fond de ses grands yeux verts, comme si elle avait mal pour lui.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Sa propre mère l'avait abandonné ? Elle imaginait un petit garçon livré à lui-même, dans un pays où l'hiver s'éternisait, sans nourriture, perdu...

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle, effarée.

Mais dès qu'il reprit son récit, elle fut frappée par le son de sa voix, dénuée de toute émotion. C'était comme s'il récitait les nouvelles du journal télévisé, avec une neutralité déconcertante.

— Rien, annonça-t-il. Oh ! Il y avait bien une carte postale pour Noël, et elle n'oubliait jamais mon anniversaire, chaque année, mais elle n'est jamais revenue à Moscou. Elle n'a jamais non plus envoyé un centime. Et j'ai découvert que vivre avec une tante alcoolique et sa brute épaisse de compagnon était au-dessus de mes forces.

Il laissa échapper un rire jaune et repoussa son assiette.

— J'ai quitté la Russie dès que j'ai pu réunir assez d'argent pour le voyage, et je suis parti aux Etats-Unis. J'avais entendu dire que, là-bas, un homme qui voulait travailler trouverait toujours sa récompense. Durant deux années, je suis resté employé dans une entreprise de construction, et j'ai économisé chaque centime que j'ai gagné. J'ai fini par rassembler de quoi m'acheter une maison, enfin si j'ose dire, car le bâtiment était une vraie ruine. Toutefois, j'avais vu son potentiel. Je lui ai consacré toutes mes heures libres. Chaque fois que je le pouvais, j'allais travailler dans cette maison, et j'ai fait un bénéfice colossal quand je l'ai vendue. J'en ai donc acheté une autre. Puis, une autre. Un jour, j'ai compris que j'étais doué pour la spéculation, alors j'ai commencé à miser sur les marchés. Dès que l'argent est rentré, j'ai diversifié mon portefeuille et acheté des actions dans l'aluminium et les télécommunications. Je n'aurais pas pu trouver meilleur investissement, et j'ai investi les bénéfices dans le rachat d'un magasin au bord de la faillite. L'expérience ayant été payante, je me suis spécialisé dans ce domaine, et le reste, comme on dit, fait désormais partie de l'histoire.

Zara le dévisagea longuement. Ce passage de la pauvreté la plus absolue aux sommets de la finance était très impressionnant, mais il oubliait le chapitre le plus important de cette histoire.

— Et ta mère ? s'enquit-elle. Que lui est-il arrivé ?

La température de la pièce parut chuter de manière brutale, et il répondit d'un ton glacial :

— Ma mère ? Je ne l'ai jamais revue.

Sous le choc, Zara resta un instant bouche bée.

— Jamais ? répéta-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Les moyens et le pouvoir venant avec la réussite, j'ai pu la chercher, expliqua-t-il. J'ai découvert qu'elle s'était trouvée un amant riche et que, durant tout ce temps, elle avait vécu avec lui dans sa propriété de la région d'Oxford. Il semble qu'elle lui ait réservé la place d'honneur, dans sa vie, depuis le début. Son fils ne comptait pour rien.

Il se tut un instant et reprit :

— Peu après, j'ai appris qu'elle était morte.

— Oh ! Nikolai...

11.

Même s'il ne manifestait que de l'amertume, Zara imaginait sa détresse de ne jamais avoir pu revoir celle qui lui avait donné le jour. Comment le lui reprocher ? Son cœur se déchirait à la pensée du petit garçon qui vivait dans des conditions si rudes, et qui attendait que sa mère tienne sa parole, qu'elle envoie un peu d'argent à l'enfant qu'elle avait laissé à ce couple épouvantable.

— C'est terrible, murmura-t-elle.

— Peut-être. Mais c'est ainsi. Une analyste que j'ai fréquentée, quand j'étais jeune homme, et à qui j'ai eu la sottise de raconter mon histoire, m'a dit que le comportement de ma mère était à l'origine de mon attitude avec les femmes. Selon elle, je n'étais qu'un séducteur au cœur de pierre qui traitait les femmes comme des objets.

Il se mit à rire. Cela n'avait pas empêché des dizaines de femmes de tout faire pour se glisser dans son lit — ou même de tenter de le persuader de les laisser porter son enfant. Il en avait tiré une grande leçon : ne jamais sortir avec une psychologue ou une analyste.

— Nikolai...

Il secoua la tête pour l'empêcher d'aller plus loin et enchaîna :

— Et veux-tu que je te dise une chose ? Elle avait raison. J'ai un cœur de pierre. Je peux mener une relation, mais jusqu'à un certain point. L'amour, très peu pour moi. Je ne veux pas me marier, et encore moins avoir d'enfants. Je ne veux pas non plus...

Zara frissonna, car son regard bleu d'acier venait de se planter dans le sien et semblait plus froid, plus menaçant que jamais.

— Je ne veux pas d'une femme qui se croit en mission, et qui s' imagine qu'elle sera celle qui me fera changer. Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de te dire, Zara ?

Elle déglutit péniblement. Il aurait fallu qu'elle fût complètement stupide pour ne pas comprendre un discours prononcé de manière aussi claire, aussi brutale, aussi insensible. Et même si une terrible déception faisait saigner son cœur, en cet instant, elle s'efforça de se raccrocher aux faits. Il n'était pas en train de lui raconter des histoires pour l'émouvoir, ni même pour qu'elle apprenne à le connaître davantage. Il se contentait de lui lancer un avertissement.

Il lui donnait la définition des liens qui les unissaient et lui posait toutes les limites.

Il la prévenait, pour qu'elle se mette dans le crâne que tomber amoureuse de lui ne mènerait qu'au fiasco.

« L'amour, très peu pour moi », avait-il déclaré d'un ton presque méprisant... Oh, oui, elle avait reçu le message cinq sur cinq.

Elle soutint donc ce terrible regard et hocha la tête.

— Oui, j'ai très bien compris, répondit-elle.

— Et si nous devons continuer à nous voir, reprit-il, il faut que tu te rendes compte que je suis

très sérieux à ce sujet. Il n'y aura jamais de ma part de conversion miraculeuse, Zara.

« Si nous devons continuer à nous voir »...

« Si »...

Cette unique syllabe, ces deux lettres renfermaient une puissance terrifiante. Nikolai était en train de lui rappeler les termes du jeu... Et ces termes étaient les siens. Il ne se serait pas exprimé autrement s'il s'était agi d'une transaction financière.

— Je peux t'offrir beaucoup, Zara, et si tu veux poursuivre notre relation telle qu'elle est, sache que rien ne me fera plus plaisir. Tu es une merveilleuse, et pourtant tellement peu conventionnelle amante. Mais je ne t'épouserai jamais. Je ne te ferai jamais un enfant. Je suis désolé.

Son regard était devenu plus serein.

— Je ne peux pas t'offrir la sécurité à long terme, poursuivit-il, et si tu recherches tout ce que je viens de citer, il vaut mieux que tu t'en ailles dès maintenant et que tu trouves quelqu'un d'autre.

Zara se mordit la lèvre. Ses mots étaient d'une telle cruauté... Une lame se tournait et se retournait dans son cœur. Ne jamais se marier, ne jamais avoir d'enfant, ne jamais l'entendre parler d'amour entre eux...

C'était beaucoup trop. Elle aurait dû suivre son conseil, se lever, le remercier d'avoir partagé avec elle quelques semaines merveilleuses, et sortir à jamais de sa vie.

Mais, hélas, elle savait qu'elle n'en avait pas la force. Ce qui avait commencé par une attirance inouïe et strictement physique avait changé, pour s'épanouir en elle et prendre la forme d'un sentiment beaucoup plus fort que tout ce qu'elle aurait imaginé. Or, ce soir, elle était tout aussi frappée par les épouvantables déclarations de Nikolai que par la puissance du lien qu'elle sentait entre elle et lui. En outre, elle venait de découvrir, sous l'armure épaisse de ce conquérant, un enfant blessé, infiniment vulnérable et sans défense.

Elle n'aurait trop su dire à quel moment c'était arrivé, peut-être très tôt — peut-être même en Provence — mais... Elle était tombée follement amoureuse de cet homme.

Comment trouver la force de le quitter ?

Un vertige pénible l'avait gagnée, et elle avala une gorgée de vin rouge.

— Tu es bien silencieuse, observa-t-il. Aurais-je vu juste ?

Ce ne fut qu'au comment où il esquissa une sorte de sourire cynique que Zara, profondément humiliée par cette réplique, sentit qu'il avait passé les bornes.

Serait-elle la bonne petite idiote qui restait auprès d'un homme déterminé à la traiter comme une maîtresse parmi tant d'autres ? Allait-elle vraiment commettre l'erreur de s'enfoncer dans une relation qui ne menait nulle part, ainsi qu'il venait de le lui annoncer froidement, sans le moindre égard ? Devait-elle accepter qu'il mène le jeu selon ses convenances, qu'il la choisisse pour maîtresse jusqu'au jour où il lui prendrait l'envie d'en trouver une autre ?

— Je crois que je vais rentrer, lâcha-t-elle.

— Pardon ?

Sans même lui accorder un regard supplémentaire, elle prit son sac et se leva avant de traverser la salle, la tête haute et le cœur battant.

Elle s'efforçait de presser le pas, mais alors qu'elle franchissait le seuil du restaurant, elle le vit jeter une liasse de billets sur la table et courir à sa poursuite.

— Où crois-tu aller ? cria-t-il, tandis qu'elle se précipitait en direction d'une station de taxis.

— A la maison, répliqua-t-elle sèchement. Chez moi.

— Mais... Pourquoi ? Tu ne peux pas rentrer avec moi, à Kensington ?

— Pour quoi faire ? opposa-t-elle. Que se passerait-il, ensuite ?

Nikolai poussa un long soupir. Bon sang, pourquoi fallait-il qu'elle complique ce qui l'était déjà bien assez ? songea-t-il. Est-ce qu'elle ne se rendait pas compte qu'il venait de la *prier* de rentrer avec lui, et que c'était la première fois de sa vie qu'il s'abaissait à faire une telle demande ?

Il devait être le dernier des fous. Il était en train de se dédire, et de ruiner le beau discours qu'il lui avait tenu durant la soirée. Après tout, il l'avait emmenée dans ce restaurant pour lui faire comprendre qu'elle ne devait pas s'imaginer qu'ils finiraient leur vie ensemble.

Mais il regrettait de lui avoir suggéré de partir. Quelle idée ! Il n'y aurait ni mariage, ni enfants, ni stupides déclarations d'amour, mais... Cela ne signifiait pas que leur relation devait prendre fin *maintenant* !

Il n'était pas prêt.

Il avait encore envie d'elle.

— Ensuite, expliqua-t-il, nous reprendrons les choses là où elles en sont, Zara. Ces dernières semaines ont été parfaites... Nous sommes très bien ensemble, non ?

Comme elle ne répondait pas, il insista :

— Tu sais que j'ai raison !

— Non, tu fais erreur, dit-elle très doucement en se retournant vers lui. Nous sommes bien ensemble quand il faut apparaître en société ou rester dans un lit, mais ce n'est pas suffisant. Les relations sont censées aller de l'avant, Nikolai, et non rester bloquées à un point fixe.

Il fronça les sourcils.

— Tu sais que je ne supporte pas les ultimatums.

— Eh bien, ce n'en est pas un ! Je suis seulement en train de te dire que je ne tiens plus à mener cette vie-là.

— C'est-à-dire ? demanda-t-il d'un ton menaçant. Peux-tu te montrer plus précise ?

— Une vie superficielle, lâcha-t-elle. Une vie où tout est remplacé quand le clinquant du neuf perd son éclat.

— Tu pourrais probablement m'expliquer un peu mieux le fond de ta pensée, parce que je ne suis pas certain de bien comprendre ce dont je suis accusé, rétorqua-t-il d'un ton furieux.

Cette fois, Zara sentit sa colère devenir aussi intense que la sienne. Il venait de la traiter de haut durant toute la soirée, et de lui annoncer froidement qu'elle n'avait rien à espérer de leur relation, sinon qu'elle reste au point mort. Si quelqu'un avait lancé un ultimatum, c'était lui ! Mais son arrogance était telle qu'il suffisait qu'elle lui tourne le dos pour qu'il prétende être l'offensé, et qu'il retourne l'attaque contre elle.

C'était un comble.

Furieuse, elle leva le bras pour héler un taxi, mais aucune voiture ne semblait disponible.

— Certainement, rétorqua-t-elle d'un ton acide, malgré le tremblement qui agitait tous ses membres. Parlons, par exemple, de ton ami Sergei et de sa ravissante petite amie, Crystal ? Dis-moi, Nikolai, est-ce ainsi que tu te représentes ton propre futur ? Dès que tu auras cessé de me trouver de l'attrait, tu me remplaceras par une autre, une version plus jeune et plus excitante, que tu remplaceras elle aussi par un spécimen plus blond et à la poitrine plus opulente, et ainsi de suite. Et puis un jour, au milieu de la cinquantaine, tu te réveilleras dans le lit d'une femme qui aura l'âge d'être ta fille. C'est ce que tu veux ?

— Comment oses-tu me parler ainsi ? s'offusqua-t-il.

— Le fait que tu te permettes de me poser une telle question te donne la réponse ! répliqua-t-elle, hors d'elle. *Comment j'ose ?* J'ose parce que je suis ton égale, Nikolai ! Oh ! Bien sûr, pas en ce qui concerne le pouvoir et les comptes en banque, mais sous la peau, nous sommes pareils, toi et moi : nous ne sommes que deux êtres humains qui ont le même droit à mener une vie décente. Seulement, pour toi, ce ne sera jamais possible, puisque tu as décidé de porter des œillères. As-tu seulement cherché à découvrir quelle a été la vie de ta mère, quand elle est venue en Angleterre ? Es-tu allé dans la région d'Oxford pour comprendre ce qui lui était arrivé ?

Elle avait conscience de lui parler comme personne ne l'avait jamais fait avant elle, car le regard qu'il lui opposait en ce moment était celui d'un homme à la fois outragé, stupéfait, et incapable de réagir à la mesure de sa rage.

— Ça alors ! Q... Quelle question ! balbutia-t-il.

Il était livide.

— Je vois, enchaîna-t-elle, impitoyable.

Elle lui décocha alors l'un de ces regards arrogants dont *il* avait le secret, en espérant qu'il comprenne enfin quel supplice il lui avait fait endurer, au cours de la soirée.

— C'est ton choix, ajouta-t-elle, un soupçon de mépris dans la voix. Mais ce choix a eu des conséquences terribles sur ta vie entière. Tu ne seras jamais capable d'accorder ta confiance à une femme et je ne tiens pas à jouer les souffre-douleur plus longtemps. Uniquement parce que tu as eu de la chance et que tu es devenu millionnaire !

— Moi, j'ai eu de la chance ? répéta-t-il, outré. De la chance ? J'ai travaillé très dur durant des années pour arriver là où je suis aujourd'hui !

— Eh bien, mon cher, laisse-moi t'apprendre que nous sommes nombreux à travailler dur, et que nous ne finissons pas tous à la tête d'un empire international.

Comme un taxi s'arrêtait enfin à sa hauteur, elle se hâta de s'engouffrer à l'intérieur et quitta son compagnon sur cette tirade.

Nikolai la regarda monter dans le véhicule et n'esquissa pas un geste pour la retenir. En regardant le taxi noir disparaître dans la nuit, il sentit sa colère monter encore d'un cran, ce qui lui aurait semblé impossible une minute plus tôt.

Pour qui se prenait-elle, pour oser lui parler de cette façon ? C'était inouï ! Une petite serveuse sortie de nulle part lui donnait des leçons, alors qu'il lui avait offert la chance de sa vie, en lui permettant de devenir sa maîtresse et de partager sa vie ? Et que faisait-elle, pour le remercier ? Elle se permettait de faire des commentaires sur sa vie privée, et elle le quittait ainsi, sans même un au revoir !

Bah, en un sens, elle venait de lui rendre un fier service, songea-t-il en retournant vers sa voiture. Il ne risquait pas de la regretter. Ce soir, elle lui avait révélé son vrai visage.

Si les gens qui l'accusaient d'avoir un cœur de pierre avaient pu assister à cette scène, sa réputation en aurait immédiatement été changée, et même ses ennemis les plus acharnés auraient reconnu qu'il ne méritait pas d'être traité ainsi par une femme à qui il avait tout donné...

Les émotions qui l'assaillaient étaient cependant complexes, car s'il bouillait encore de colère, il ressentait aussi un étrange malaise.

Était-ce parce qu'elle l'avait quitté, et qu'aucune femme ne quittait jamais Nikolai Komarov ? Ou était-ce dû à la semonce qu'elle avait osé prononcer au sujet de sa mère ?...

Il n'allait tout de même pas tomber dans le piège de la culpabilité !

Il s'était exprimé en toute franchise, ce soir, et si cela ne lui convenait pas, eh bien...

Eh bien, elle était partie.

Bon débarras.

Quant à lui, il saurait mettre à profit sa liberté retrouvée. Il y avait trop longtemps qu'il ne fréquentait plus les soirées, qu'il ignorait toutes les invitations que lui lançaient ses confrères, et il allait se rattraper.

Deux semaines plus tard, Nikolai se rendit compte que sa tête bourdonnait toujours de questions sans réponse qu'il aurait voulu ignorer, et qui le hantaient avec acharnement.

Il ne cessait de les repousser, mais elles revenaient, impitoyables.

Les sorties s'étaient révélées aussi stériles que les soirées à boire du champagne devant la télévision, puisque rien ne semblait le débarrasser du souvenir de Zara plantée devant lui en pleine nuit, dans la rue, et lui jetant au visage ses quatre vérités.

Chaque matin, il se réveillait angoissé, un nœud dans l'estomac, et il maudissait le jour où il avait aperçu une superbe femme en robe verte sous une coupole d'ambassade.

Même en pleine réunion, que ce fût à son bureau ou à l'extérieur, le visage chaviré de plaisir de la jeune femme s'imposait à lui, et il se rappelait leurs étreintes passionnées, les rejouant au ralenti, encore et encore.

Oh, oui, il maudissait son corps parfait, ses petits seins ronds et fermes, sa sensualité... Et le sort des hommes qui se perdaient au creux de cette illusion de bonheur.

Les jours s'écoulèrent et se suivirent, tous semblables, jusqu'au moment où il prit conscience qu'il ne pouvait plus continuer ainsi.

Et ce jour-là, il décrocha son téléphone pour appeler un détective privé.

12.

Le soleil tapait encore très fort, et Zara remplit le lourd arrosoir en se demandant quand la pluie se déciderait à tomber. Le jardin était desséché, et elle devait désaltérer ses malheureux légumes plusieurs fois par jour.

Matin et soir, quand son travail le lui permettait, elle consacrait donc une heure à son modeste potager.

Les tomates se portaient au mieux, mais elle craignait que les potirons ne souffrent de cette longue sécheresse.

Elle avait de la chance d'avoir ce jardin, si petit fût-il, car c'était bien le seul endroit où elle parvenait à se libérer un peu — si peu — du chagrin qui ne la quittait plus, depuis la terrible soirée où elle avait dû sortir, à son corps défendant, de la vie de Nikolai Komarov.

Chaque fois que les larmes roulaient sur ses joues, au cœur de la nuit, elle se rappelait qu'il n'avait jamais vu en elle qu'une maîtresse, une femme avec qui partager un plaisir physique et, par conséquent une femme dont il se serait lassé, même si elle n'était pas partie d'elle-même.

Malheureusement, elle ne trouvait guère de consolation dans cette certitude, bien au contraire, et le visage de l'homme qu'elle aimait de toute son âme ne quittait jamais ses pensées.

Comme on sonnait à la porte d'entrée, elle poussa un profond soupir, reposa l'arrosoir et songea que ce devait être encore Emma qui lui faisait une « visite surprise ». Son amie était très présente, et Zara lui était reconnaissante de l'affection qu'elle lui manifestait sans cesse, mais au fond d'elle-même, elle savait que seule la solitude et le temps parviendraient, peut-être, à apaiser sa douleur.

Elle ouvrit la porte et sentit aussitôt comme un vertige la gagner. Elle était restée trop longtemps au soleil. De petits papillons dansaient dans son champ de vision, et elle avait des hallucinations.

Impossible que ce mirage corresponde à la réalité...

Car elle voyait encore Nikolai.

Nikolai en jean et T-shirt, dans toute la splendeur de sa haute stature, et plongeant dans le sien son regard bleu glacier.

Son cœur se mit aussitôt à battre à coups redoublés, et elle sentit la sueur lui perler au front.

— Bonjour, Zara, lança-t-il tranquillement.

— Nikolai... Bonjour, répondit-elle en battant des cils, avant d'articuler avec peine : C'est... C'est une surprise.

— Vraiment ? Tu pensais ne jamais me revoir ?

— Je... Je ne sais pas ce que je pensais, admit-elle en toute franchise.

— Je peux entrer ?

— Oui, bien sûr...

Elle l'invita à la précéder dans le corridor et à entrer dans le salon.

C'était la première fois qu'elle le voyait ici, depuis le fameux soir où il lui avait demandé de passer « une nuit » chez lui.

Il fallait qu'elle soit polie, s'adjura-t-elle, tandis que son sang lui martelait les tempes et qu'elle cherchait à se donner une contenance. Mais dans le vieux jean qu'elle revêtait toujours pour jardiner, ses cheveux enroulés sous un foulard, elle ne se sentait guère dans la peau d'une maîtresse de maison fière et confiante au moment de recevoir des hôtes.

Ce qui n'avait aucune importance, pensa-t-elle aussitôt, car elle n'avait nulle intention de lui plaire. Il était sorti de sa vie, et... Et il importait de se montrer civilisée et courtoise envers un ex-amant, afin de ne pas envenimer les choses, lui dicta la voix de la raison.

— Puis-je t'offrir un rafraîchissement ? suggéra-t-elle, en s'efforçant de se comporter comme une vraie lady.

Il haussa les sourcils.

— Tu veux dire... De la liqueur orange ?

Elle sourit.

— Non, en fait, j'ai du vin dans le réfrigérateur. Et de la citronnade, si tu préfères. Nous pourrions la boire dans le jardin.

Il haussa les épaules.

— Oui, pourquoi pas ?

Un moment plus tard, ils étaient installés à la petite table en fer forgé, devant deux grands verres de citronnade emplis de glaçons.

Cet intermède s'était déroulé dans le silence, et elle se sentit très mal à l'aise dès qu'elle s'assit, et que ce silence persista.

Etrangement, son compagnon paraissait très calme, et ne trahissait aucun signe de malaise.

— Bon, lança-t-elle après s'être éclairci la gorge. Pourquoi es-tu venu ici, Nikolai ?

— Parce que j'ai suivi ton conseil, répondit-il d'un ton tranquille.

Elle fronça les sourcils.

— Tu as suivi mon conseil ? répéta-t-elle, interloquée.

Il sourit. Son étonnement semblait l'amuser.

— Oui, reprit-il. J'ai eu tout le temps de réfléchir à ce que tu me disais, et je me suis rendu compte que j'avais besoin de savoir ce qui était arrivé à ma mère.

Zara le dévisagea avec stupéfaction.

— Et... Et qu'as-tu découvert ? demanda-t-elle, sidérée.

— Pas mal de choses. A son arrivée en Angleterre, elle a travaillé à la cueillette de salades dans une société agricole. C'était le seul emploi auquel elle pouvait prétendre, dans la mesure où elle n'avait aucun diplôme et où elle ne parlait encore que le russe. Il s'agissait d'une charge très ingrate, pénible, mais elle l'a assumée au milieu de bien d'autres femmes tout juste immigrées, et qui vivaient dans des caravanes. Parfois, le samedi, elle allait jusqu'à la ville la plus proche, et

c'est ainsi qu'un jour, elle a rencontré un homme.

Il marqua une courte pause avant d'enchaîner :

— Il était plus âgé et surtout, fabuleusement riche. Sa beauté l'a immédiatement fasciné. Quand elle lui a raconté son histoire, qu'elle lui a dit qu'elle avait un petit garçon qu'elle avait laissé derrière elle en Russie, il en a été touché et lui a donné de l'argent pour qu'elle nous le fasse parvenir.

Zara s'apprêtait déjà à lui demander pourquoi il n'avait jamais récupéré cet argent, mais il devança sa question.

— A cette époque, elle était devenue sa maîtresse. D'après ce que j'ai cru comprendre, il s'agissait d'une véritable histoire d'amour, mais ce ne fut que lorsqu'il découvrit la caravane où elle vivait qu'il lui offrit une maison où ils s'installèrent ensemble.

— Il l'a donc épousée ?

Une nouvelle fois, il se tut un instant.

— Non, révéla-t-il d'une voix où perçait une étrange tristesse. Cela n'a jamais été envisagé. Car cet homme était marié, il avait des enfants, et il n'avait pas l'intention de briser sa famille. En fait, sa résidence principale se trouvait dans la ville voisine, et il ne passait qu'une nuit par semaine avec ma mère.

De plus en plus décontenancée par cette histoire, Zara secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Pourquoi est-elle restée, alors ? Et pourquoi n'as-tu jamais reçu l'argent qu'elle vous envoyait ?

Il poussa un profond soupir.

— Elle est restée parce qu'elle aimait profondément cet homme et qu'il lui avait dit dès le départ qu'il ne quitterait jamais sa femme, expliqua-t-il. Mais elle a bel et bien envoyé cet argent... Il s'agissait même de sommes très importantes. Le problème, c'est que moi, je n'en ai jamais vu la couleur.

Elle le vit serrer les poings.

— Ma tante et son petit ami ont tout gardé, lâcha-t-il, crispé. Tout est parti en alcool et en parties de poker. Mais le pire, c'est qu'ils ont détruit les lettres qu'elle m'adressait chaque semaine.

— Oh, Nikolai ! s'exclama-t-elle, horrifiée. C'est épouvantable ! Mais... Comment as-tu découvert tout cela ?

Il avait toujours su qu'elle partagerait son choc et son horreur en apprenant cette partie de l'histoire, et il lui fut reconnaissant de lui manifester cette humanité. Zara était la plus généreuse, la plus empathique des créatures qu'il eût jamais rencontrées. Mais il ne voulait pas de sa pitié, et il se hâta d'enchaîner :

— J'ai retrouvé le fils de cet homme, qui est mort peu de temps après ma mère. En fait, il s'est montré très amical. Il m'a dit que son père avait profondément aimé ma mère, même s'il était resté loyal à sa famille. Il m'a conduit sur sa tombe, et depuis, je m'y suis rendu deux fois. C'est bien peu, mais...

Incapable de contenir son émotion plus longtemps, Zara lui prit les mains et les serra dans les siennes, tandis qu'une larme perlait au coin de ses yeux.

— Je l'ai mal jugée, murmura-t-il en baissant la tête.

— Tu n'y es pour rien, Nikolai, assura-t-elle. Comment aurais-tu pu deviner tout cela ? Les monstres qui profitaient de l'argent de ta mère t'ont même privé de la preuve qu'elle pensait à toi et qu'elle t'aimait profondément. Tu ne peux rien te reprocher.

— Oh, si ! répliqua-t-il en relevant les yeux vers elle. Car j'ai traîné ce fardeau durant des années, alors que j'aurais pu ouvrir les yeux sur la réalité depuis très longtemps. Si je l'avais fait, elle ne serait pas morte sans avoir revu son fils, et je n'aurais pas répété cent fois cette erreur. Cela ne serait pas arrivé avec toi. Car je t'ai mal jugée, toi, aussi, Zara. Je me suis montré tellement injuste... Alors que je te dois tant !

Eberluée par ce discours, elle se tut et chercha à recouvrer son calme avant de répondre en souriant :

— Mais non. Tu ne me dois rien, Nikolai.

Il ne répondit pas, mais se leva, fit le tour de la table, lui prit la main et l'invita à se lever.

— Zara, murmura-t-il en plongeant son regard dans le sien.

Bouleversée, Zara sentait son cœur battre à coups redoublés. Jamais elle n'aurait cru Nikolai capable de trouver le courage de pardonner à sa mère, et son honnêteté la touchait profondément.

Mais il se tenait si près d'elle qu'elle sentait la chaleur de son corps tout près du sien, et dès qu'elle levait les yeux vers ce visage infiniment séduisant, elle se sentait incapable de résister au flux de sensations qui fusait en elle.

Elle l'aimait. De toute son âme, elle aimait cet homme, et la force de ce sentiment la terrifiait, car elle ne savait plus comment retenir l'aveu qui lui brûlait les lèvres.

— Zara, répéta-t-il très bas. Si tu savais combien tu m'as manqué...

— Nikolai, je...

— J'ai pensé à toi nuit et jour, Zara. Et j'aimerais tant que...

— Nikolai...

— Oui ?

— Nikolai, je t'aime.

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle prit conscience, horrifiée, qu'elle avait parlé à haute voix, qu'il était trop tard pour réparer ce faux pas, que son compagnon semblait soudain changé en statue devant elle, et qu'après un tel coup de tonnerre, plus rien ne serait possible entre eux.

Pour la première fois de sa vie, la fuite lui parut la seule option possible.

En proie à la panique la plus complète, elle resta encore interdite quelques secondes.

Mais qu'espérait-elle ?

« L'amour, très peu pour moi », lui avait-il déclaré froidement, et depuis cette soirée fatale, ces mots résonnaient en elle, creusant des galeries dans son cœur ravagé de chagrin.

Le silence qu'il lui faisait subir en cet instant était la plus terrible des tortures et, incapable de

la tolérer une seconde de plus, elle prit soudain son élan, traversa le jardin et s'enfuit dans la rue.

— Zara !

Il criait et, déjà, elle entendait son pas résonner sur le bitume derrière elle, mais elle força l'allure, ignorant les battements frénétiques de son cœur.

— Zara, attends ! hurla-t-il en la saisissant soudain par le bras.

— Lâche-moi ! cria-t-elle d'une voix désespérée, maudissant les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Ma Zara, s'il te plaît...

— Non ! Lâche-moi tout de suite, ou je crierai jusqu'à ce que la police arrive !

— Mais, Zara... Je t'aime !

A ces mots, elle s'immobilisa tout net et le dévisagea avec une surprise teintée de méfiance.

Non... Il se moquait d'elle. C'était encore un jeu.

— Ce n'est pas drôle, Nikolai, protesta-t-elle, alors qu'elle commençait à chanceler et que ses tempes bourdonnaient si fort qu'elle redoutait de perdre conscience à tout instant.

— Ma Zara, répéta-t-il en la serrant dans ses bras. Pardonne-moi, je t'en prie. J'ai été tellement surpris quand tu m'as fait cette déclaration. Mais j'étais venu te faire la même, *angel moy*. Il m'aura fallu toute une vie à cacher mes origines au monde extérieur, et à refuser de voir moi-même la vérité au sujet de ma mère, pour comprendre que, depuis mon enfance, j'ai bloqué toute émotion en moi. Je me suis enfermé dans cette posture dès mon plus jeune âge. J'ai appris à ne jamais laisser s'exprimer mon soulagement quand me parvenait une lettre attendue depuis longtemps. A ne jamais manifester de la peur, à ne jamais laisser voir ma faim. Mais aujourd'hui... Aujourd'hui, j'ai compris que je risquais de te perdre définitivement et qu'il n'était pas question de te taire ce que je ressens pour toi. Tu es *toute ma vie*, Zara Evans. Et je t'aime si fort que le reste de mon existence ne sera pas suffisant pour te le prouver. Sauf si...

En larmes, Zara s'accrochait désespérément à son cou pour ne pas tomber. Mais le vertige qui s'emparait d'elle avait changé de nature, et elle avait l'impression de fondre de bonheur. Son cœur battait frénétiquement, mais elle attendait la suite comme si sa vie dépendait des mots qu'allait maintenant prononcer Nikolai.

— Sauf si ? répéta-t-elle très bas, n'osant croire que ses espoirs les plus fous étaient en train de se réaliser.

— Sauf si tu acceptes de devenir ma femme, répondit-il d'un ton grave.

Le choc et l'émotion étaient tels qu'elle ne parvenait toujours pas à assimiler ce qui était en train de se produire. Incapable d'articuler un son, Zara se contenta de hocher la tête, tandis que les larmes roulaient toujours sur ses joues. Un feu intense consumait son corps, et ce n'était pas seulement le désir...

Dans son cœur brûlait une flamme que rien n'éteindrait jamais : son amour pour Nikolai.

Elle l'embrassa alors si tendrement qu'il se sentit au comble de la joie. Car c'était la seule réponse qu'il attendait.

Epilogue

Nikolai et Zara se marièrent à l'église russe de Londres — où Zara prononça ses vœux en deux langues, puisqu'elle s'était juré d'apprendre le russe, malgré la difficulté de l'alphabet cyrillique. Son fiancé n'avait cessé de la mettre en garde à ce sujet.

— Mais tu sais que j'aime les défis, avait-elle répondu en lui décochant un regard malicieux.

— Vraiment ?

— N'ai-je pas accepté de t'épouser ?

— Oui ! avait-il admis en riant.

La cérémonie fut très simple. Zara porta un fourreau de soie ivoire créé et taillé sur mesure par Emma, qui était également parvenue à convaincre sa mère de lui commander de nouveaux uniformes pour toutes les serveuses de Gourmet International. En conséquence, le personnel chargé de servir les convives fut d'une élégance rare, ce jour-là.

Mais aucun des amis les plus proches de Zara ne travaillait, quand eut lieu la réception dans la fameuse salle de bal de l'hôtel Granchester.

Zara avait choisi un gâteau de mariage traditionnel au chocolat et aux fruits secs, et s'était chargée elle-même de la sélection des bouquets, exclusivement composés de fleurs des champs et de roses provenant d'une exploitation de campagne.

Le service de sécurité était soigné, puisque le témoin du marié n'était autre qu'un sénateur américain — que Nikolai avait rencontré du temps où il travaillait sur des chantiers !

Naturellement, Sergei fit son apparition au bras d'une femme encore plus blonde et plus jeune que Crystal.

Mais pour la toute nouvelle Mme Komarov, le plus beau moment fut celui du discours du marié.

Plus séduisant que jamais, dans son costume trois pièces, la lumière du chandelier de cristal faisant jouer des reflets dans sa chevelure mordorée, il prononça une déclaration bouleversante qu'elle écouta émue aux larmes.

— J'ai voulu trouver les mots qui rendraient justice à ma femme, énonça-t-il lentement, mais il s'agissait d'une tâche impossible à honorer. Car je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est d'une beauté rayonnante : vous pouvez le constater par vous-mêmes. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est courageuse, qu'elle sait travailler dur, qu'elle est forte et indépendante : ceux qui la connaissent s'en rendent compte tout de suite. J'aurais pu vous dire qu'elle me fait rire plus que n'importe qui d'autre au monde, qu'elle illumine une pièce dès qu'elle y fait son entrée, et que chaque seconde passée loin d'elle me déchire le cœur. Je pourrais aussi vous raconter qu'elle m'a enseigné beaucoup de choses sur la vie, mais je veux partager avec vous l'essentiel...

Il se tourna vers elle, lui sourit et leva sa coupe de champagne.

— Elle m'a appris le sens de l'amour, reprit-il. Et je l'aime. Je l'aime tant que je vous prie de vous joindre à moi et de lever votre verre en l'honneur de ma femme. A Zara !

— A Zara ! s'écrièrent d'une seule voix tous les convives, avant de ponctuer ce discours d'un tonnerre d'applaudissements.

Mais Zara était occupée à farfouiller dans son petit sac pour y trouver un mouchoir, et elle parvenait difficilement à croire que Nikolai — son Nikolai, l'homme qui avait tant de mal à exprimer ses émotions — venait de s'exprimer ainsi en public, et de déclarer à une salle remplie de monde à quel point il l'aimait.

Il ne put s'empêcher de rire en la voyant se tamponner les yeux, et la serra dans ses bras avant de l'embrasser tendrement et de murmurer à son oreille :

— Ça va mieux, maintenant ?

— Beaucoup mieux, oui, assura-t-elle en reniflant.

— Puis-je te demander pourquoi tu pleures ?

— Mais... Parce que je suis incroyablement heureuse !

— Tant mieux.

Elle trouva que ses yeux brillaient de manière un peu inhabituelle avant qu'il ne se penche sur ses lèvres pour y déposer un baiser.

Mais c'était normal... Tout le monde savait qu'à un mariage, les larmes de bonheur coulent toujours.